

SOUVENIRS d' ENFANCE

de CHARLES TOMMY-MARTIN

CHRONIQUE de la villa de SION à RADES (Tunisie)

2^{ème} EDITION Avril 2013



A Marie-Anne, à mes enfants et petits enfants,

Remerciements à Vianney TOMMY-MARTIN et Daniel PENET.



Villa de Sion
Radès
Tunisie

0th, 2013

SOUVENIRS D'ENFANCE

Charles TOMMY-MARTIN

CHRONIQUES de la Villa de SION à RADES (TUNISIE)



Les parents et les 10 enfants

Abel	Papa	Maman	Henriette
Dominique	Vincent	Charles	
Marie-Rose	Hélène	Laurent	
	France	Francis	



1923-1946

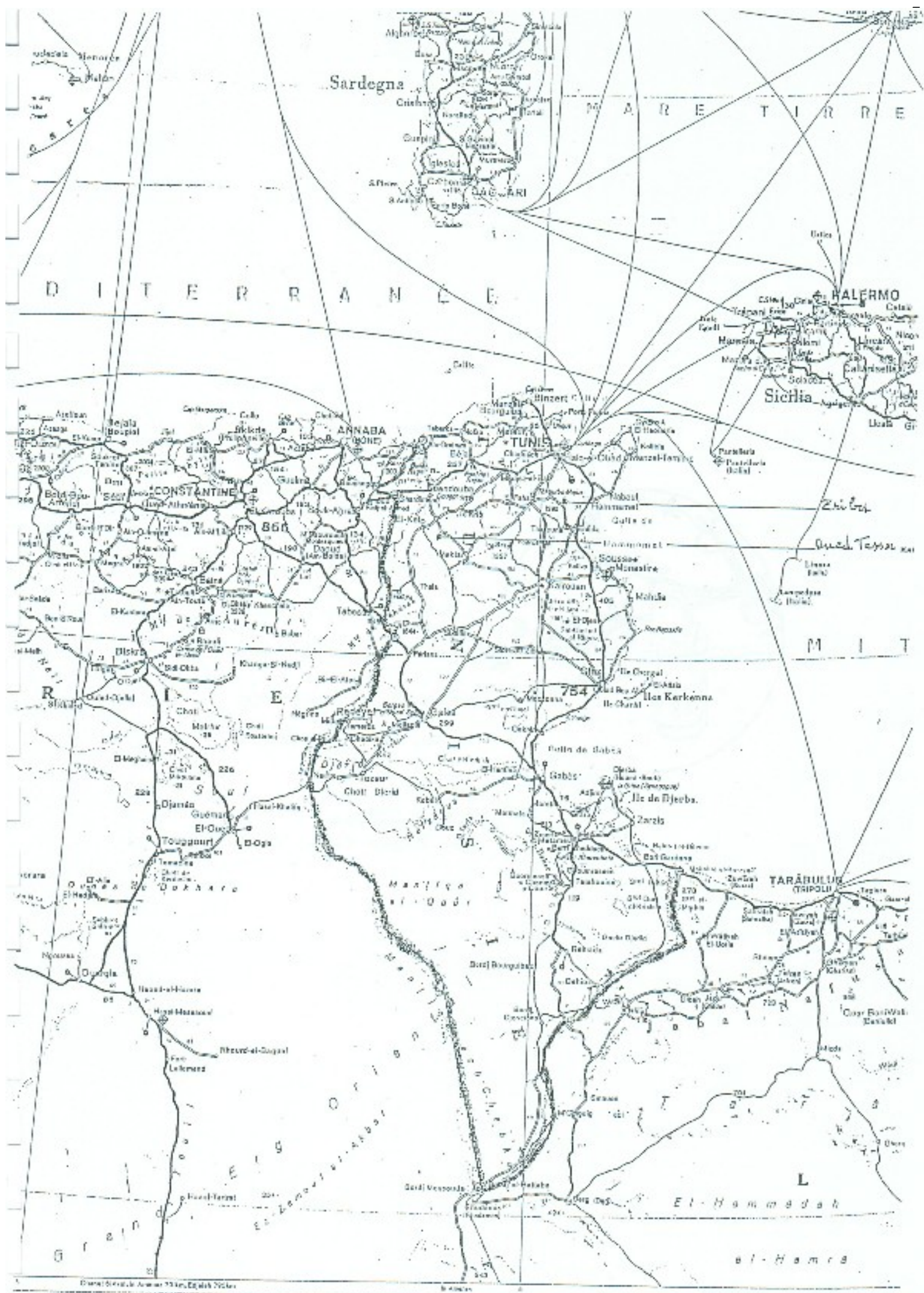
28-05-1929

SOUVENIRS d'ENFANCE

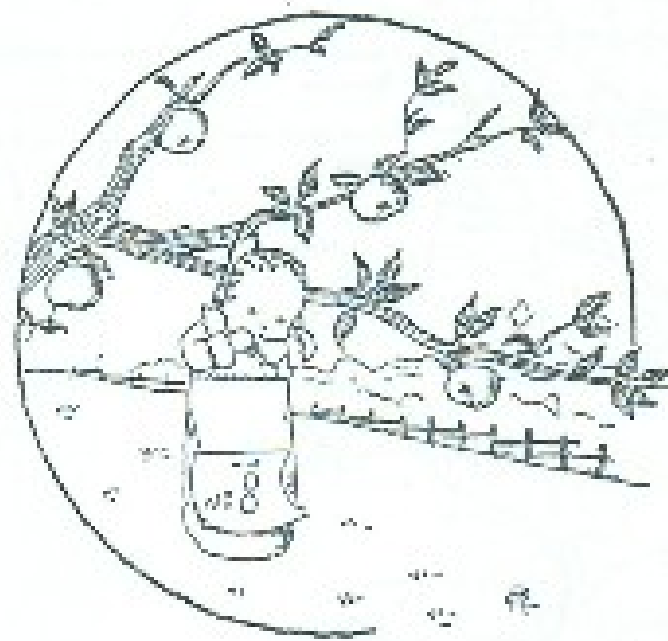
SOMMAIRE .

Pages

9	Mes Origines - Mon père,
12	Ma mère,
13	La Villa de Sion.
14	Le Bou-Kornine.
16	Le panorama.
19	Le bain.
22	Les visiteurs du soir.
27	Le Jardin.
35	Ach Koun? - La grande Inondation.
37	La Natation.
40	La Petite Table.
43	Les pique—niques des Centraux. Le Cap Bon. Le Barrage de l'Oued Kébir— La pêche aux Thons.
46	Le Plomb. .
49	La Classe.
52	Photo de la classe de 6ème Verte, aux Maristes. 1938-1939.
53	Octobre 1939 : la rentrée scolaire.
54	Octobre 1940 et 1941.
56	Octobre 1942
60	Le Train.
63	La Gare de Tunis.
68	Arrestation de mon père.
72	Mars 1941 Koufra.
74	8 Novembre 1942, La Guerre en Tunisie.
84	Les pensionnaires de la Villa de Sion.
91	Les Arbres.
92	Les Jeux.
97	Les Chats.
101	Les Chiens
102	Photo de Charles TM et de l'Amiral Esteva.
103	La Fessée.
104	Le Poulai ller.— Le Boulevard Massicault,
106	Le Fort de Radés.
107	Les Armes.
108	Menuiserie.
110	Les armes , suite.
111	Le Fort, suite.
116	La balle blindée,
117	Les voitures,
118	Mes sœurs,
121	Archéologie – Carthage,
125	Dougga – El Djem, Thuburbo-Majus,
127	La campagne tunisienne,
128	Les vélos
132	Les mines de phosphate,
135	Le lac de Tunis et le Canal,
138	Mouvements de jeunes,
141	Mes lectures,
144	Chronique familiale Noël 1941. Jean TOMMY-MARTIN
148	Chronique familiale Noël 1942. Jean TOMMY-MARTIN
152	Lettre d'Henriette à sa mère – 15 septembre 1944
155	Lettre d'Henriette à sa mère – 16 septembre 1944
Fin	Les vacances au Mesnil à la « petite Table » (1930-1935) Marie-Jeanne BOUTS



Le 29 Juillet 1900



Monsieur & Madame
 Jean Bonny Martin
 sont heureux de vous
 annoncer la naissance
 de leur fils Charles.

Le Mesnil-sur-Bligny
 par Bligny-le-Château, Calvados.

Toulouse le 5 Février 1995

MES SOUVENIRS

Mes origines

Je suis né un beau dimanche: le 29 Juillet 1928 au Mesnil s Blangy, Calvados, dans la vallée d'Auge entre Pont-l'Evêque et Lisieux où notre arrière grand-père RIVIERE avait construit une vaste maison sur la terre qu'il cultivait. Ses ancêtres habitaient Touques sur les bords de la rivière du même nom, à deux pas de la plage de Deauville : le fait de porter le nom de Rivière peut laisser supposer qu'ils avaient débarqués là en provenance du pays nordique des Vikings (Le petit village de Danestal sur la route de Caen confirme la venue des danois...). « Nos ancêtres les Normands" peut-on dire dans la famille!

Une vieille tradition dans la famille : mon faire-part de naissance, fait par ma mère, me représente emmailloté dans un lange, accroché à un pommier normand avec une étiquette N°8 d'une famille qui devait en compter 12 ; le dernier petit frère, Michel qui malheureusement ne vécut que quelques mois portait en 2ème prénom Septime, étant le 7ème garçon. Mon père était alors Président de l'Alliance Nationale contre la Dépopulation en Tunisie.

Mon père

Mon père, Jean TOMMY-MARTIN né en 1882, était le fils d'Abel -MARTIN, avocat comme son frère Albert à Paris. Ils décidèrent de se distinguer l'un de l'autre : Abel prit le nom de TOMMY MARTIN sans doute à partir du surnom de son père Antoine dit "TOMMY" dont la femme LORTON avait des origines anglaises...

Il était d'une famille de 8 enfants dont les 4 garçons portaient les noms des apôtres: Pierre, Jacques, Jean et Philippe. J'ai peu connu mon oncle Pierre qui cultivait des pommes à Tallende près de Clermont-Ferrand. Ma tante Marie donna la plus belle réception de sa vie le jour de son enterrement; toute la famille était venue dans sa campagne lointaine. Parents de mon cousin Jean de Chamalières - qui porte le même prénom que mon père ce qui chagrinait ma mère, la seule qui par ailleurs ne s'appelait pas Marie comme ses trois belles-soeurs: Marie(Pierre), Marie(Jacques), Marie-Claire(Philippe).

Mon oncle Jacques est mort à la guerre de 1914/1918 à la veille de la naissance de son fils qui s'appela Jacques aussi, polytechnicien devenu général , mon cousin de Nancy. J'ai bien connu mon oncle Philippe, ingénieur à St Gobain et ma tante Marie-Claire qui eurent 6 enfants: dont Guy, comme mes frères Abel et Laurent fut tué à la libération en 1944. Yves le plus jeune meurt de soif dans le désert du sud-Egypte avec un autre français et deux américains dans les années 50. Mon père ne l'avait pas encouragé à partir dans une terre "incognita " sur la carte...Leur fille Jeanne ma cousine paternelle a épousé mon cousin Pascal GIARD maternel: c'est un des nombreux liens entre la famille de mon père et celle de ma mère.

Des 4 sœurs : Laure a épousé Louis JEANNIN-NALTET: 7 enfants Thérèse a épousé un WALLON, cousin de ma mère , mère de ma cousine Simone, dont le frère Marcel est mort au début de la guerre de 39/45

sa veuve a épousé un cousin Robert LANCRENON celui-là même qui nous disait que nous habitons au "Paradis " en Tunisie. Je ne compris que plus tard la réalité de cette assertion... Suzanne morte de la fameuse épidémie qui frappa Paris au début du siècle, Hélène qui épousa René Weillet4 enfants, Consul de France aux USA.

Mon père donc, habitait rue Frédéric Basyiat à Paris (Près de St Philippe du Roule), élève au lycée Condorcet, près de la gare St Lazare Il sort ingénieur de l'Ecole Centrale de Paris, branche Mines et Métallurgie, promotion 1906. Il débute aux Fonderies de Rosières, qui fabriquent encore des cuisinières aujourd'hui. Muni d'un"passe-port pour tout pays" il part conquérir le monde: Argentine et Mexique. Dans la mine d'argent, les ouvriers devaient quitter la mine entière-ment nus, les jambes écartées entre deux échelles... Il voit la guerre civile de 1911 et les tremblements de terre. Il fait venir son petit frère Philippe et revient en 1913 pour se marier.

Mes grands Parents

Geneviève WALLON
1862 - 1951

Fille de

Henri WALLON
1812 - 1904

Secrétaire perpétuel
de l'INSTITUT

Mon père

Jean TOMMY-MARTIN
1882 - 1965 Ingén.ECP
Directeur de la Pennaroya à Tunis.



Charles RIVIERE
1856 - 1939

ler à Normal Supérieur

Fils d'Alcide RIVIERE
Agriculteur au
Mesnil sur Blangy (14)

Ma mère
Charlotte RIVIERE
1891 - 1982

Médaille de la Famille
12 Enfants



Ma grand mère
avec ses 8 filles
et sa belle-fille

Pauline GIARD
Marguerite LEBEL
Charlotte TOMMY-Martin
Marguerite RIVIERE
Henriette COURBE
Germaine DELATTRE
Cécile BOUTS
Jacqueline RIVIERE
Colette BOUTAN



Pauline Marguerite Cécile
Henriette Jacqueline Guiguite Germaine Grand mère Colette Charlot

Ma mère

Ma mère, Charlotte RIVIERE, née en 1891, d'une famille de 10 enfants, fille de Charles RIVIERE fils d'un paysan normand, sorti premier de Normale Sciences, professeur de Physique-Chimie au Lycée St Louis. Je me souviens du laboratoire qu'il avait installé dans la cave de la maison qui me vit naître au Mesnil s Blangy. Il habitait 30 Rue Gay-Lussac à Paris 5ème; au 4ème étage. Je vois encore cet appartement parisien avec un grand couloir d'accès, une salle de bains où nous prenions régulièrement des bains lors de notre étape annuelle entre la Normandie et la Tunisie. Le salon était rempli de fauteuils cachés sous des housses les tapis roulés dans des journaux, c'était les vacances... Du balcon, je contemplais avec une certaine émotion ce grand phare de mer qui domine le quartier à l'angle des rues Gay-Lussac et St Jacques. Là même où ces jours-ci je viens régulièrement suivre des conférences sur l'Astronomie (Musée Océanographique).

Ma grand-mère, Geneviève WALLON, était la "soeur de la République" puisque son père Henri Wallon en était le "Père ". C'est en effet lui que l'on trouve dans tous les petits Larousse, à l'origine de "l'Amendement Wallon" qui à une voix près, institua la 3ème République Il était de Valenciennes et de nombreux lycées portent aujourd'hui son nom sans compter son petit-fils du même prénom, député. Il abolit l'esclavage. Des 8 soeurs RIVIERE il reste _encore la plus jeune: ma tante Colette BOUTAN et ma tante Marguerite Jean RIVIERE qui espère célébrer prochainement son centenaire. Le frère aîné Marcel s'était tué en montagne.

Mes parents se sont mariés En 1913 à l'église St Jacques du Haut pas, en haut de la rue St Jacques d'où partaient les pèlerins pour St Jacques de Compostelle (Santiago en espagnol).

Mon père est Lieutenant puis capitaine d'artillerie, canons de 155. Au fort des Paroches à la bataille de Verdun, les obus qu'il tirait allaient moins vite que le son et les allemands avaient le temps de s'abriter avant l'arrivée de l'obus; ... jusqu'au jour où il obtint des obus plus rapides. Il sauta de joie.., puis alla se confesser. Il ne voyait pas beaucoup son premier fils Abel, notre frère aîné qui demandait "qui est ce monsieur". Il part ensuite aux Etats-Unis

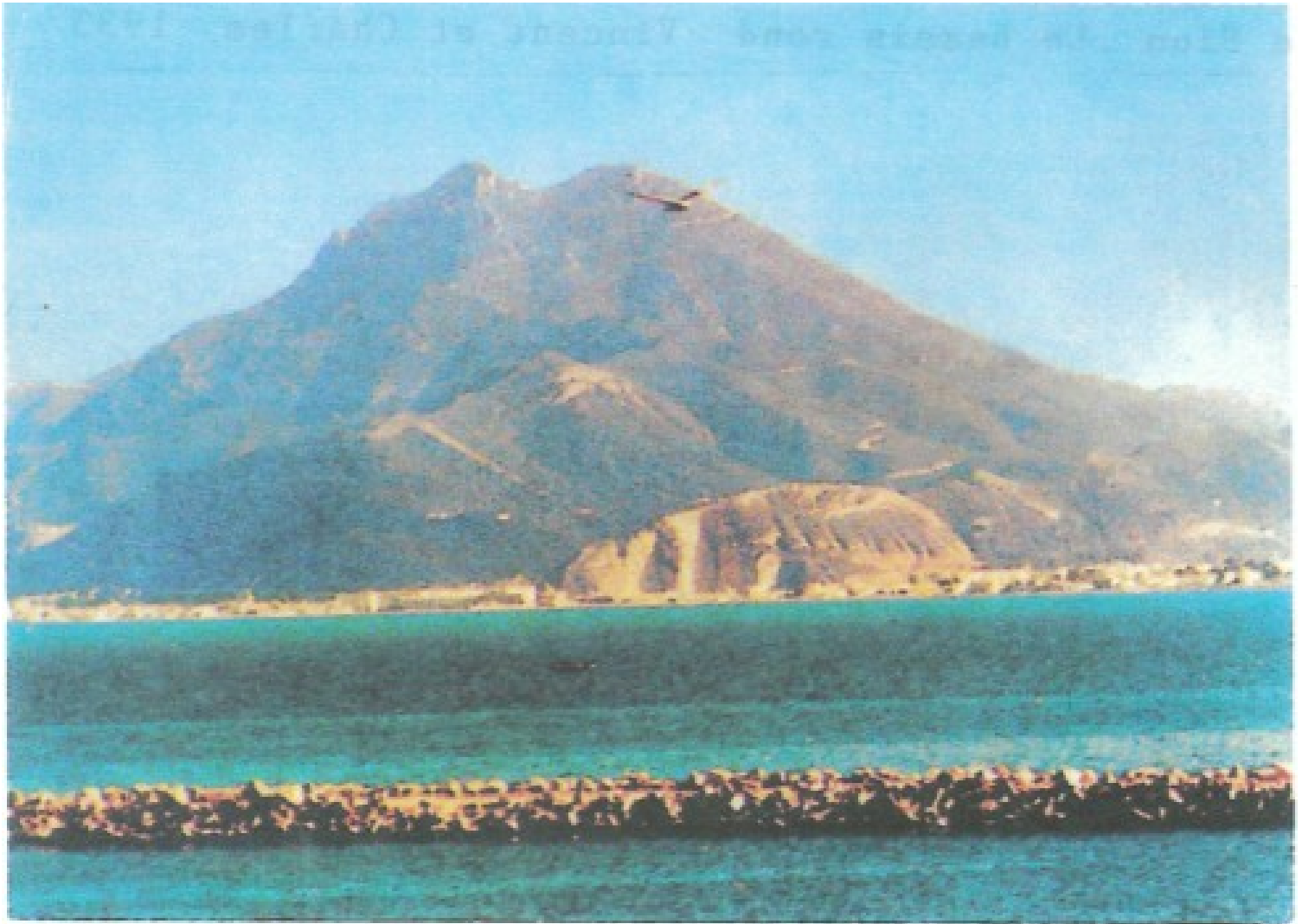
comme instructeur auprès des jeunes soldats américains qui viendront nous épauler pour la victoire finale.

Il part en 1920 pour l'Espagne avec Maman qui a déjà 3 enfants. Nommé Directeur de la mine de la Pennaroya à Escombrera près de Carthagène province de Murcie. C'est là que naîtra ma soeur Henriette. Il est la personnalité du pays, cuisinière, jardinier, 3 bonnes d'enfants et chauffeur pour aller à la plage voisine. Il obtiendra l'autorisation de ne pas travailler le dimanche matin pour pouvoir aller à la messe. Ma mère a fait venir en Espagne ses petites soeurs, pour l'aider. En 1926, mon père est nommé directeur de la Pennaroya à Tunis : Bureaux à Tunis 17 Rue Es Sdikia, que j'ai entrevus, mais que je connaissais surtout par la boutique du marchand de chaussures, au rez-de-chaussée car nous l'attendions très souvent sagement dans la voiture. Usine à Mégrine à mi-chemin entre Tunis et Maxula Radès : importante fonderie de plomb, la seule industrie lourde en Tunisie à l'époque. Les grosses barres de plomb de 50 kg étaient appréciées des navires qui s'en retournaient souvent à vide vers la France.

Maxula Radès, l'antique ville romaine de Maxula reliée à Carthage par radeaux ; "per rates". Il en était le maire ou plus exactement le vice président de la municipalité. Après quelques années à la Villa des Vosges, qui surplombe l'entrée du village avec une grande terrasse, la famille s'installe à la Villa de Sion, propriété des Soeurs de Sion entre le boulevard Massicault qui mène à la plage et la rue du soldat Borel (Mon père avait baptisé toutes les rues anonymes avec les noms des soldats morts à la grande guerre 1914-1918.)

La VILLA de SION

Un véritable paradis en effet : vaste villa de 16 pièces, grand cube blanc qui dominait le quartier, entouré de très nombreux arbres sur un jardin d'un hectare, 10.000 M2; tellement grand que le fond n'était qu'un immense champ de blé ou d'orge pour les chevaux de l'usine de Mégrine.



Le BOU KORNINE

Vu de la plage de Radès à 7 km.

Ancien volcan de 576 mètres, du sommet duquel on voit très nettement la rotondité de la cucurbite. Chanté par Virgile dans l'Enéide.

Première vue de ma chambre au réveil ...



Villa de Sion .Le bassin rond Vincent et Charles 1933



Charles et Vincent 1933



Constituée en fait de 4 appartements, elle comprenait : une entrée décorée en carreaux à motifs arabes, comme tout l'escalier en marbre blanc, un couloir central donnait à travers deux baies vitrées à la grande salle de jeux du fond; de côtés deux couloirs latéraux donnaient: à gauche à un ensemble constitué par W-C, cave, chambre d' amis, salle d'études et salon; à droite W-C, cave, petite salle à manger, cuisine, grande salle à manger.

Au premier étage, un palier donnait sur 2 W-C et par deux couloirs latéraux sur 4 chambres d'un côté et 3 de l'autre, avec une salle de bain qui bouclait le circuit.

Au second étage la chambre de la bonne "Jeanne" et mon petit bureau d'un côté et la buanderie et son annexe de l'autre; deux portes donnaient accès à la grande terrasse, qui faisait la périphérie de la maison, un petit escalier en bois menait à une autre terrasse au 3ème dominée par la grande girouette noire de la cheminée de la cuisine et toutes les petites cheminées de toutes les chambres avec leurs petits toits pointus; c'est sur ces pointes en ciment que nous reposions

la paire de jumelles qui nous permettait d'observer les plus beaux spectacles imaginables de ce superbe observatoire.

Le panorama

La vue panoramique permettait d'embrasser, en suivant le soleil: Le golfe de Tunis, immense arc de couleurs changeantes du bleu au vert parfois complètement jaune, les jours de crue de l'oued Miliane (Toujours plein en arabe) qui coule à 2 km de la maison. Au fond du golfe le Cap Bon à près de 100 km, ses montagnes violettes au loin dont une en forme de trapèze. le petit village de Korbous, avec sa fontaine d'eau chaude qui sera l'occasion de mes premières plongées sous-marines, nombreux levers de soleil aux mille couleurs vives; au premier plan la plage de Radés avec ses baraques en bois ; toits pointus sur un cube le tout sur pilotis, véritable village de résidences d'été, et de cabines de bain. Une grande allée de palmiers mène au collège des garçons et sert de base au BOU KORNINE , splendide montagne au double sommet qui domine le golfe, mieux que le Vésuve en baie de Naples ancien volcan comme lui, mais plus abrupt, et chanté par Virgile dans l'Enéide

Tous les matins en ouvrant ma fenêtre je le voyais majestueux dans le paysage dominant de ses 576 m les collines avoisinantes. Occasion de très nombreuses promenades; de son sommet on distingue parfaitement "la rotondité de la cucurbité" comment les anciens pouvaient-ils en douter ? Il faut dire que pouvoir dominer ainsi la mer de 576 m n'est pas donné à tous les paysages.

De couleur vert foncé, il vire souvent au bleu ou au violet, une seule fois en 18 ans je l'ai entrevu blanchi par la neige! Le regard se prolonge ensuite plus au loin sur le djebel Ressas (la montagne de plomb) où se trouve une des principales mines de mon père. D'une forme dentelée, avec son "moteur" à l'avant il domine aussi la plaine environnante de ses 795m et puis encore plus loin (60 km) encore plus haut (1295 m) le Zaghouan perdu dans les couleurs violettes de l'horizon.

Ces trois montagnes se succèdent en plein sud sur un ciel presque toujours immaculé, paysage immense et reposant par sa plénitude. C'est ensuite le village arabe de Rads dominé par le minaret de sa mosquée d'où chante le muezzin le soir pour la prière. Au premier plan la ligne de chemin de fer, où le petit train de banlieue nous mène à T'unis en 20 minutes. Quand nous étions en retard, nous grimpons à la terrasse pour voir si le train n'avait pas encore franchi alors le pont de l'oued Miliane, nous avions/encore le temps de courir jusqu'à la gare à 700m de la maison !

Après avoir contourné le village arabe, la vue se portait de nouveau au loin sur les hauteurs de Tunis, son port, les collines, le « 236 » cote de l'une d'entre elles qui était le lieu des sorties scoutes. Au premier plan le lac de Tunis avec une grande tâche rose: une immense colonie de flamants roses, toujours regroupés en un seul point. En plein nord: l'aéroport de l'Aouina devenu Tunis-Carthage, et au premier plan les Salines de Radès dites de la princesse; animée par des bagnards, que l'on regardait de loin, avec commisération et respect. Puis le port de la Goulette, avant port de Tunis , où était chargé le minerais de fer de la mine de Kalat Djerda, dont la ligne de chemin de

Le PANORAMA vu de la Villa de Sion

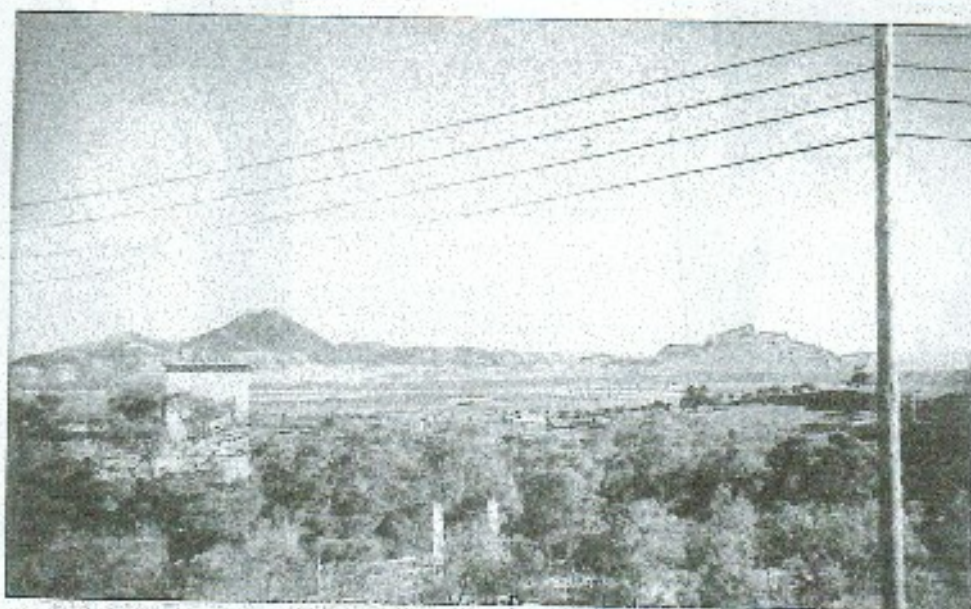
6 Bis



Sidi Bou Saïd au Nord



Le village arabe au Sud-Ouest



Au Sud Le Bou Kornine et le Djebel Ressas 795 m Mine de plomb de mon. père

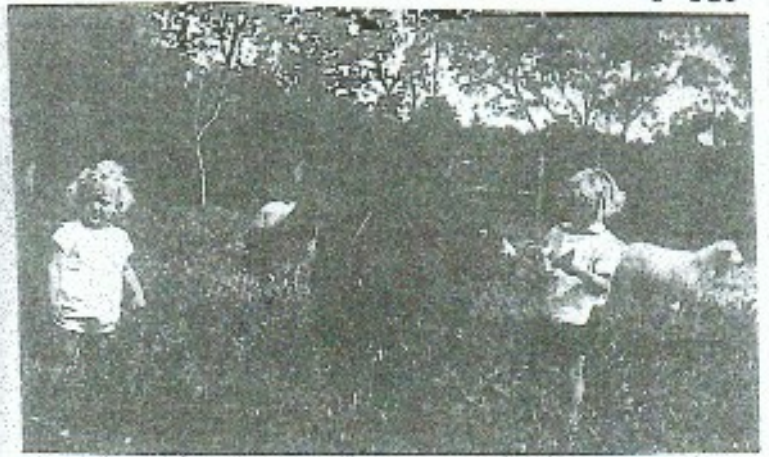


Vue sur le golfe de Tunis avec le village arabe de Radès.

6 Ter



L'église du Mesnil sur Blangy où
j'ai été baptisé ,né le 29 07 1928



Vincent un mouton un âne Charles
un 2ème mouton



Charles 1930



Charles 1931 à la ferme
du Mesnil



1936 Sur la tombe du petit Michel mort à 2 mois, Charles Vincent Dominic

fer traversait le lac de part en part: l'immense convoi des petits wagons tous identiques se reflétait dans l'eau du lac toujours calme.

La centrale électrique, doublée aujourd'hui de celle de Radès au gaz. Enfin Carthage dominé Par sa grande basilique où avaient lieu les grandes cérémonies religieuses, abandonnée aujourd'hui, prolongée par le pittoresque village de Sidi Bou Saïd, tout blanc, dominant de toute sa hauteur la mer , autre extrémité du golfe de Tunis.

Voilà,tel un travelling de cinéma, tout ce qu'il nous était possible de contempler chaque jour, de cette terrasse; la nuit c'était les étoiles particulièrement visibles dans un ciel non pollué, les phases de la lune, les éclipses, les étoiles filantes, toutes ces merveilles que Dieu créa pour nous, mais si vastes et si lointaines qu'elles nous sont à jamais inaccessibles à part la lune et les premières planètes...

Le Bain

Redescendons au premier étage pour ouvrir toutes les portes des couloirs et de la salle de bain: nous nous trouvons dans l'arène du plus grand circuit possible pour courir en rond à la sortie du bain: les cinq frères que nous étions sans compter la petite soeur et les cousins ou amis de passage, se lançaient dans une grande course, nu-pieds au cri de "pied-tu, pied-tu" puis on allait se réchauffer autour du petit poêle à bois de la chambre de Maman, dont les flammes dansaient à travers les petites fenêtres en mica, et dont la porte munie d'un gros bouton rond de réglage, s'ouvrait au moyen d'une grosse clef de forme bizarre.

Sur le fronton de la Villa de Sion, Papa avait fait mettre une plaque de marbre "Deus salvam faciet Sion" Psaume 68 Que Dieu protège Sion. Dans l'escalier, une grande statué de la sainte Vierge, toujours accompagnée d'un bouquet de fleurs entretenu par Maman et pendant la guerre d'une petite lampe à huile qui brûlait jour et nuit.

Ce grand escalier droit que nous descendions 4 à 4 glissant sur la rampe ou en immenses enjambées de 8 à 10 marches d'un coup, c'est ainsi que je me suis foulé le pied d'une façon telle que je m'en ressens. encore parfois.

Sorti du bain il me fallait m'habiller en pyjamas; mais le matin c'était avec un corset dont je me souviens encore tant il avait de petites ceintures variées avec une couronne de boutons pour tenir ma culotte. J'étais en culotte courte jusqu'à l'âge de 16 ans et je vois encore mon frère Francis se cachant à la sortie de la messe du dimanche parce qu'il inaugurait son premier pantalon!

Je demandais tous les matins ce que je devais mettre comme habits à Maman, tandis que Jeanne cirait nos chaussures restées toute la nuit au pied de l'escalier. C'était la petite bonne Marie qui faisait nos lits et même nous baignait, ce qui la faisait toujours rire...

Le chauffe-bain marchait à l'essence, il fallait actionner un piston pour renforcer la flamme de temps en temps. Un jour mémorable où nous avions sans doute fermé le robinet d'eau chaude tout en activant la flamme, le serpent de tuyaux de plomb se mit à fondre et sous la pression de l'eau transformée en vapeur sous haute pression le tuyau creva et dans un bruit d'enfer la salle de bain fut instantanément transformée en un bain de vapeur où on n'y voyait plus rien! On eut plus de peur que de mal.

Pendant la guerre, le chauffe bain fut remplacé par un petit chauffe eau à bois où un gros cylindre vertical était garni de bois tandis que l'eau circulait dans un tuyau concentrique. La réserve de bois était disposée au 2ème étage ; nous la regarnissions au moyen d'un petit téléphérique que nous avons installé sur la terrasse avec la grande hampe du drapeau que nous hissions à l'occasion des grandes fêtes nationales: 14 Juillet, 11 novembre etc...Un câble bien tendu pour supporter une poulie à gorge et une bonne corde pour tirer un couffin, panier arabe, un garçon en bas pour charger, un autre en haut pour tirer, un autre pour stocker le bois: nous ne manquions jamais de garçons !

Toutes les fenêtres étaient munies de toiles métalliques pour nous protéger des mouches et des moustiques, la hantise de notre père, le paludisme fait des ravages en Tunisie, les Penet en sont atteints. Une grande boîte de pastilles de quinine trône en permanence sur la table du petit déjeuner référencée: "Diéthylamino propylamino quinoléine" Une pastille chaque matin: il paraît que ça nous donnait un teint un peu jaune. Dans le jardin mon père versait quelques gouttes de pétrole dans les petits bassins ou puisards d'irrigation ce qui asphyxiait rapidement les larves de moustiques que l'on voyait gigoter . D'après lui les moustiques ne parcourraient pas plus de quelques centaines de mètres, nous devions donc être à l'abri pour un temps. On chassait les mouches avec les tapettes ou au moyen d'un élastique, dont la détente ne pardonne pas... Mon frère Francis s'en souvient: un jour où voulant changer de main il lâcha le mauvais côté de l'élastique qui le frappa dans l'oeil.

Les toiles métalliques assombrissaient les pièces de la maison, aussi mon père fit-il supprimer celles de la première chambre en bas, celle d'amis où ma mère venait faire son ouvrage ou sa lecture, celle qui recevait notre grand-mère qui venait régulièrement passer le mois d'hiver en Tunisie; Mon père disait très bien s'entendre avec sa belle-mère parce qu'il habitait à 2000 km !

Les Visiteurs du soir

La protection contre le vol était aussi un important problème: toutes les fenêtres du rez de chaussée étaient munies de gros barreaux décorés et torsadés, les murs du jardin étaient recouverts de tessons de bouteilles de verre, la grille munie de pointes, les haies de plantes épineuses dont les dards mesuraient plus de 10 cm, tout blanc ,infranchissables.

A la saison des oranges ou à l'époque des pommes de terre surtout par temps de clair de lune, on ne retrouvait plus rien de la récolte attendue. Si on avait oublié de rentrer le linge qui séchait dehors on n'avait plus la peine de le ramasser le lendemain; j'ai perdu ainsi une belle culotte. Un chien de garde était lâché la nuit dans

l'enclos des poules, petit désert sans la moindre herbe; une nuit on l'entendit aboyer plus fort que d'habitude, on le retrouva mort empoisonné et toutes les poules envolées sauf, au miracle, un coq et une poule pour assurer le renouvellement de la race.

Mon père excédé avait engagé un gardien de nuit pour les périodes critiques; il avait monté dans le jardin une guérite de sentinelle et armé notre homme d'un fusil de chasse. "Figous" tenait son rôle très sérieusement. Un matin; très excité, il nous montra les traces de plombs de chasse, dans le mur, il avait tiré sur un voleur qui heureusement pour lui avait réussi à s'enfuir; je ne sais si mon père se rendait compte des risques qu'il prenait...

Le soir vers 22h Figous faisait lentement le tour de la maison en toussotant pour bien montrer sa présence; une demi-heure plus tard il recommençait son petit manège. Le lendemain vers à 5 ou 6h il recommençait de même , mais entre temps que faisait-il? La suite de l'histoire nous le dira:

C'était par une nuit froide d'hiver,(les oranges mûrissent en hiver) mon cousin Emmanuel qui était en pension chez nous pour l'année scolaire, et qui logeait dans la grande salle de jeux ,fut réveillé en sursaut par un arabe qui traversa brusquement sa chambre en courant, se précipita sur le verrou de la porte du fond, l'ouvrit et disparut dans la nuit...bientôt suivi par mon père, sabre au clair, qui le poursuivait...Mon père était rentré un peu plus tard que d'habitude; il n'avait pas trouvé le brave Figous en faction, par contre l'une des portes qui mènent à l'arrière du jardin était verrouillée et l'autre bloquée par une planche. Inquiet,il s'en va quérir le chauffeur Hassen qui habite une petite maison au fond du jardin , et à deux ils décident d'intervenir en force pour retrouver le gardien mort ou vif. Pour accéder à l'arrière du jardin ils sont donc obligés de traverser la maison, d'où l'intrusion dans la chambre du cousin. Finalement le brave Figous était retrouvé tranquillement endormi au pied des orangers qu'il devait justement protéger contre l'agression des voleurs.

Profitant de l'herbe abondante qui poussait dans le jardin, mon père engraisait chaque année un mouton qui faisait toujours la joie d'une famille arabe à l'occasion de la fête du mouled, le mouton. Mon petit frère Dominique était plus particulièrement préposé à la garde du mouton, il était déjà "le bon pasteur" lui qui deviendra prêtre plus tard.

Une nuit donc, je rêvais qu'on nous volait notre mouton, aussi quelle ne fut pas ma surprise quand la brave Jeanne nous apprit le matin que le mouton avait été dérobé dans la nuit...Transmission de pensée ou plus probablement le fait que dans un demi sommeil j'ai dû entendre la pauvre bête bêler entre les mains de ses agresseurs.

Au lendemain de la guerre nous avions des méthodes plus sophistiquées pour nous défendre contre les agressions: Nous avons scié le canon d'un fusil de guerre allemand, Mauser, fabriqué des cartouches à blanc; c'est à dire après avoir ôté la balle, nous avons refermé la cartouche pleine de poudre, avec une pince le canon scié permet de faire plus de bruit. Un câble avait été tendu à 20 cm du sol tout le long de la rangée des orangers, là même où le brave Figous avait entrevu son cambrioleur l'extrémité du câble munie d'une boucle était enfilée dans la gâchette, qui n'était tirée qu'au premier cran, (Il existe généralement deux crans dans le mécanisme de détente d'un fusil, pour "voir venir" le coup) pleins de sollicitude à l'égard du bandit notre arme était non pas dirigée vers lui, mais vers la maison, pour mieux nous avertir, et surtout par simplification du montage. C'est ainsi que par une belle nuit, peut-être même sans lune, nous fumes tous réveillés par une épouvantable détonation que j'entends encore tant elle fut forte. Nous penchant à la fenêtre le jardin nous parut encore plus calme que d'habitude, était-ce une orange qui était tombée sur le fil ou un chat égaré? Nous ne le sûmes jamais.

Marseille

Il existe une photo de moi assis sur une couverture sur le pont (de 1ère classe) du paquebot qui me ramenait en France à 11 mois! Marseille donc ce sont les immenses escaliers de la gare St Charles, la Canebière qui descend vers le vieux port, les bateaux en partance pour le Château d'If, les marchands de contrebande qui vous proposent des bracelets montre à moitié prix (je me suis fait avoir) la cathédrale d'un style byzantin près des quais de la Joliette d'où partent les paquebots ; j'ai souvenir que nous avons pris une foi de Paris le train "paquebot" qui nous débarquait directement sur le quai d'embarquement! Je suis allé deux fois en Tunisie avec ma voiture en 1981 en Ami 8 et en 1987 en BX ; nous faisons la queue pendant des heures avant de passer la douane et toutes les tracasseries d'"importation d'une voiture" en Tunisie!

Marseille donc, je venais en bus de la corniche jusqu'à la Canebière puis je remontais à pied la rue Paradis jusqu'au bureau d'Alsthom. Il y avait des trolleybus avec leurs grandes perches qui déraillaient parfois; et même des tramways dont un a bien failli m'écraser un jour où je marchais par mégarde sur la rue ,je l'ai heureusement entendu venir.., mais j'ai eu la peur de ma vie! Notre Dame de la Garde dite "la bonne mère"à laquelle on accédait par un double ascenseur hydraulique: chaque cabine était équipée d'un énorme réservoir d'eau sous la plate-forme,une grosse fontaine remplissait la cabine du haut pendant que celle du bas se vidait; il fallait simplement que la charge des voyageurs soit toujours inférieure à celle de l'eau!ce monument historique a malheureusement disparu aujourd'hui, comme a disparu le pont transbordeur qui reliait les deux rives du vieux port; je m'en souviens très bien pour l'avoir emprunté avant la guerre 1936-37 ? C'est en 1960 que j'ai découvert un jour un pont transbordeur identique au détour d'une route près de Rochefort! Vous devinez mon émotion! Je ne sais pas s'il y existe encore, car les français ont la fâcheuse manie, à mon avis de faire disparaître les vieux monuments historiques, A titre d'exemple il s'en est fallu d'une voix au vote d'une commission spéciale pour détruire la Tour Eiffel; c'était vers 1910 et les premiers essais de la radio : on avait réussi à capter une émission d'un petit avion (les tout premiers) qui volait à 50km de Paris la science à ses débuts avait sauvé la tour Eiffel!Le cuirassé Jean Bart que j'avais visité à Toulon du temps de vacances au Pradet a été ferrailé , comme le malheureux porte-avions Clémenceau dont on ne sait quoi faire , pourquoi ne pas faire un musée flottant comme le sous-marin atomique que nous avons visité à Cherbourg il y a quelques années.

Mais revenons à Marseille La corniche avec sa terrasse où il fallait s'accrocher à la balustrade pour ne pas être emporté par le mistral qui pouvait souffler à plus de 100 km à l'heure... La roseraie du parc Chanot; le palais Longchamp avec son jardin que j'ai tout de suite reconnu pour m'y être perdu à l'âge de 3 ou 4 ans! La foire aux santons de Provence en haut de la Canebière, les plages ,je me souviens d'un bain de mer le 11 novembre 1953! la piscine de la corniche où j'ai côtoyé notre champion de l'époque Jany!en personne!

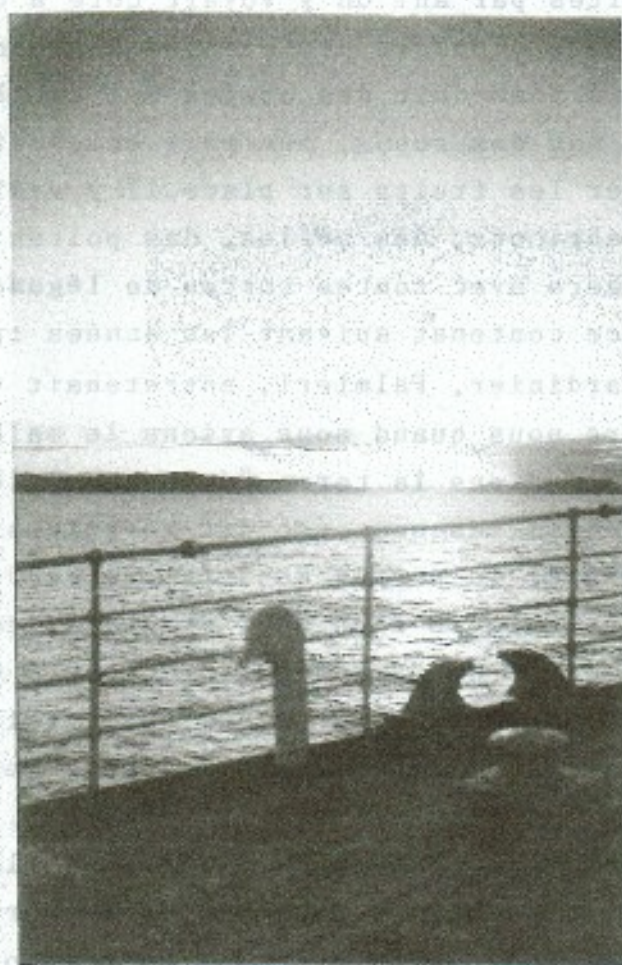
Déjeuner chez les Macé, monsieur, ingénieur de la Pennaroya ami de mon père avait une maison à l'Estaque, quartier nord de Marseille près d'une usine de la société de Pennaroya; nous avons logé chez eux lors d'un de nos nombreux voyages vers la Tunisie et j'entends encore le bruit caractéristique des petits bateaux de pêche à moteur ...son fils m'a fait visiter la ville; montée à N-D de la Garde, avec sa soeur Annick nous étions allés nous baigner dans la première calanque de Morgiou après une ballade à pied depuis le terminus du bus près de la fameuse prison des Baumettes leur mère semblait bien penser à moi comme gendre mais j'étais justement en train de me fiancer avec Marie-Anne!



Notre Dame de la Garde "La Bonne Mère"
Son ascenseur hydraulique, l'un chargé d'eau
l'autre de pèlerins et vice versa.



Le pont transbordeur du vieux port.



Le Pont Transbordeur est monté en 1907
En 1936-7 je le franchis en famille
En 1940 il tombe définitivement en panne
En 1943 Les allemands le détruisent



Le jardin

On y accédait par un grand portail donnant sur une allée de ficus.

Une première fontaine avec un bananier, une deuxième avec le petit bassin aux tortues (pêchées dans l'oued Miliane) décoré par des petits capillaires. A droite un jardin de fleurs à la française, soigné par notre mère et arrosé pratiquement tous les jours par le jardinier, puis par nous pendant la guerre. Un vaste bosquet avec 2 grands palmiers et 2 "poufs" d'herbe de la pampa; il y avait de grands et gros géranium partout.

4 vergers contenaient une centaine d'arbres fruitiers: 2 au Sud de part et d'autre d'un grand bassin rond d'irrigation, de 7m de diamètre et de 0,70 m de profondeur était une véritable piscine avec un jet d'eau central et une bordure de 50 cm de large, qui permettait de courir tout autour, et d'y plonger. C'est là que nous avons tous appris à nager. Les amis du quartier y venaient souvent nous rejoindre. Ces 2 vergers ne contenaient que des oranges ou des mandarines. un petit verger à l'ouest ne contenait que des mandarines, par contre le plus grand verger à l'est comportait 2 citronniers qui donnaient deux récoltes par an! On y voyait côte à côte des fleurs et des fruits des pamplemousses, des oranges, sanguines, douces, ou doubles, un arbre greffé possédait des oranges sur une branche et des citrons sur une autre! A la fin des repas, mon père emmenait souvent les invités cueillir et manger les fruits sur place. Il y avait aussi une rangée de grenadiers, des abricots, des nèfles, des poires, de la vigne et surtout deux grands potagers avec toutes sortes de légumes, des fraises et même un grand espace contenant et suivant les années :patates, lentilles, fèves etc... Le jardinier, Palmieri, entretenait toutes ces plantes . Il pestait contre nous quand nous avions le malheur de marcher sur les plates-bandes: nous rendions la terre "dure comme fer".

2 grandes vasques avec des géraniums décoraient le perron de devant côté sud; le perron de derrière, côté nord donnait sur un grand bassin ovale, entouré d'un haut grillage; enfin il y avait également un bassin carré de 2m de profondeur, recouvert d'un très gros grillage soutenu par de véritables rails, ce qui permettait de marcher par dessus sans risque. Au nord une grande allée de ficus menait jusqu'à un grand portail qui donnait sur le Boulevard Massicault. Cette double rangée de ficus était le refuge de milliers de moineaux tous les soirs; il nous arrivait parfois de monter dans un arbre avec un lampe de poche pour les voir endormis. Quand ils piaillaient tous en même temps on ne



Francis amie Charles amie Jeanette et Pierre P. Hélène Henriette Marie-Rose.



Marie-Rose Henriette Hélène.



Hélène Henriette Marie-Rose devant les rangées de mandariniers à Radès

s'entendait plus. par contre il suffisait de taper fort dans ses mains pour entendre le gros vrombissement de centaines de moineaux s'envolant affolés, mais revenant aussitôt à leur gîte.

Cette allée de ficus était aussi l'occasion de monter aux arbres les branches étaient faciles à escalader, et nous vivions dans les airs, passant d'un arbre à l'autre par des "passages". C'était à qui trouverait un nouveau passage; le grand exploit consistait à arriver à franchir toute l'allée, plus d'une dizaine d'arbres et passant d'une allée dans l'autre à revenir par la seconde. Notre frère Francis était notre champion dans cette discipline sportive, il avait été le seul à réussir ce véritable exploit.

Les plus grands arbres du jardin étaient: un orme gigantesque et peu accessible, le seul qui perdait ses feuilles, ce qui me frappait toujours en hiver, car le jardin restait toujours vert; et un immense frêne le long de la maison, son tronc faisait un mètre de diamètre, peut-être était-il centenaire? Je l'ai revu dans les années 70 coupé en rondelles..., c'était le commencement de la fin du jardin . En 1981 le bassin avait été rasé, plus d'arrosage tous les arbres je dis bien tous et toutes les plantes avaient disparus, il ne restait qu'un désert... avec 2 palmiers, dont celui planté par notre mère... Il y avait une mosquée au fond du jardin.

En 1987 ,une demi douzaine de maisons avec des rues,entouraient la villa de Sion, oubliés les allées ,les bassins les arbres fruitier le tennis,le poulailler, ... Car il avait aussi un tennis où mes aînés et de nombreux amis venaient souvent jouer. Je n'ai moi-même guère jouer, car nous avions des raquettes aux poignées très grosses, et notre première raquette nous fut offerte par notre grand mère Rivière peu avant de quitter définitivement la Tunisie. Le potager de proximité était réservé aux fraises, qui furent énormes la suite d'une forte pluie; tous les légumes y poussaient les oignons avec leurs grandes tiges, les carottes sur lesquelles on se précipitait pour les manger crues les premiers jours de restriction. Les haricots avec les dicotylédons, la graine qui

s'ouvre en deux pour monter en l'air, et qu'on s'amusait à planter sur du coton humide, de même qu'on semait du blé sur du coton pour garnir la crèche de Noël. Le fond du tennis servait aussi de terrain de boules; nous y jouions le dimanche matin après avoir été à la messe de 7h30, nous n'allions jamais à la messe de 9h. Nous allions à l'église à pied, en traversant le passage à niveau que notre père avait condamné par des barrières aux voitures, car dans un tournant, il y avait peu de visibilité, le passage à niveau avait été reporté à 300 m de là au milieu de la plaine.

Les boules étaient faites à partir des scories de la fonderie de plomb, recouvertes d'une surface émaillée, un peu plus grosses et lourdes que de vraies boules, mais parfaitement sphériques.

Devant la maison, deux frênes fournissaient des feuilles à partir desquelles mon père faisait une frênette tisane de très bon goût que nous buvions comme on boit de la bière ou du Coca. La fabrication de la frênette était tout un rituel, comme celui du tonneau de vin que l'on rapportait dans une brouette, avant de le mettre en bouteille dans la cave; mon cousin de Bourgogne fin connaisseur, appréciait toujours le vin tunisien.

Le réfrigérateur n'existait pas, mais nous avions une glacière sorte de grande armoire en métal galvanisé, que l'on garnissait quotidiennement avec un gros pain de glace de 5 à 10kg livré à domicile... Au début de la guerre, le directeur de la Brasserie de Tunis, M Benet, ayant été mobilisé, il fit appel à notre père pour le remplacer: c'est ainsi que nous pûmes visiter une brasserie avec ses grosses cuves en cuivre et la fabrication et le stockage des pains de glace, immenses blocs de 50 kg et de près d'un m,Are de long. Une douce atmosphère de fraîcheur régnait dans le hall rempli de pains de glace jusqu'au plafond.

Nous avions droit à des caisses entières de canettes de bière, dans des bouteilles de fabrication locale; très épaisses, vert foncé très lourdes. Les arabes sont sensés ne pas boire d'alcool.



France Olivier P.
 Hélène Francis
 Dominique Daniel P. Charles Marie-Rose Henriette Vincent



Au fond du tennis et devant le tas de sable
 Laurent Francis Charles Vincent

Sur la grande caisse en bois qui sert aux premiers pas.....



Les 6 garçons: Abel Laurent Francis Charles Vincent Dominique.

Comme il fait chaud ils boivent beaucoup de "gazouse", limonade ou Perrier, et la première usine montée par les américains fut une usine de Coca-Cola qui eut le succès qu'on devine.

Usine proche de celle des Fonderies Réunies, de Bicaïl et Ganivet "Coucou et Manivelle " disait un jeune neveu; qui fabriquait des "Soldats de plomb en aluminium"; Ces deux ingénieurs avaient fait appel à notre père spécialiste en fonderie. La famille avait participé aux premiers investissements, après les soldats en alu les fabrications dérivèrent sur des objets plus techniques: plaques d'égout, sabots de frein, de chemin de fer, boîtiers de compteurs et même bateau en plastique.

Le jardin était tellement grand que le fond était cultivé pour fournir de l'orge aux chevaux de l'usine de la Pennaroya: une charrue à soc avec un cheval venait retourner la terre puis on passait la herse, pour casser les mottes, puis la semence, et la germination; le vent faisait onduler les blés/comme des vagues marines la proximité du tennis n'aidait pas à la recherche des balles perdues.

De l'autre côté du jardin, derrière le potager mon père faisait alterner les grandes cultures: Pommes de terre, lentilles, fèves; parfois on ne récoltait que des "dattes" c'est à dire rien du tout. Si les oranges étaient objets de convoitise pour les voleurs les nuits de clair de lune, le fait de retourner tout champ de pommes de terre dans la nuit nous avait vraiment soufflé. Nos amis avaient monté un système encore plus barbare que le nôtre; le câble antivol déchargeait un fusil chargé de gros sel orienté vers le voleur...La nuit où il fonctionna, le voleur partit tellement vite qu'il franchit une haie de cactus, dans laquelle il laissa l'empreinte de sa silhouette...au milieu des piquants!

Mon père se fit voler son porte-feuille dans la poche intérieure de son manteau, pressé dans la foule, il n'avait rien senti.

Le jardin était aussi mon lieu de travail: rien de tel qu'un transatlantique dans un coin du tennis, le soir au coucher du soleil pour apprendre mes récitation.

Le fond sud du jardin était le coin des artichauts; de nombreux bosquets le rendait propice aux jeux de cache-cache; c'est là qu'on y faisait le feu de la St Jean le 24 Juin, un de mes tout premiers souvenir; vers 3 ans je regardais au loin les aînés danser autour du feu , dans les bras de ma mère, en train de me coucher.

On y faisait aussi les feux de tous les détritux végétaux et un beau jour d'été, le fils du chauffeur vint nous prévenir au milieu du repas que le jardin brûlait...: les allées étaient bordées de touffes d'herbes sèches et le feu s'était propagé sur des dizaines de mètres à notre insu. heureusement le bassin était proche et on dût jouer les pompiers durant un bon moment pour en arriver à bout. Un feu particulier fut celui de la fabrication du charbon de bois

Un spécialiste était venu faire deux grands tas de petits bois qui furent recouverts d'une butte ronde en terre avec des petits trous d'aération à la base et une cheminée à la partie supérieure. 8 jours durant on vit les monticules fumer doucement, puis on récolta des centaines de litres de de charbon de bois, plus pratique que le bois pour chauffer la lessiveuse de la buanderie.

Cette grande lessiveuse était équipée d'un double fond avec pomme d'arrosage en surface, Mme Gracioso, venait toutes les semaines pour la grande lessive, de la terrasse elle interpellait sa fille à 300m de là pour retirer une casserole du feu; elle étendait ensuite le linge dans le vent sur la terrassée je me souviens des violentes gifles de draps humides reçues en pleine figure. Les deux parties du jardin étaient séparées d'un côté par un mur recouvert d'un énorme lierre,dont les feuilles avaient 20 cm de diamètre, de l'autre par la 'salle d'armes': ancienne salle d'escrime, très longue, prolongée par le garage, dont le fond en pente empêchait les voitures de cogner le mur. (Jamais vu par ailleurs.)



1931 Près de la fontaine , sous le grand frêne ,et l'allée de ficus.
Hélène Laurent Abel

Maman Vincent Marie-Rose Charles Papa Francis Henriette



Charles Vincent Francis
Dans la brouette



Vincent et Charles
à la fontaine.



1931 La grande inondation

Francis Tonio Laurent Marie-Jeanne Charles
Cousin Cousine

"Ach Koun?" (Qui est-ce?)

Par une nuit sans lune il pleuvait doucement clans le jardin; je suis réveille brusquement par une de mes soeurs:" Francis et Charles venez voir, il y a sûrement quelqu'un clans le jardin..."j'en ai froid clans le dos; on se love délicatement , on entrouvre la fenêtre, les volets sont toujours fermés, il y a effectivement un léger bruit dehors. "Va voir a la porte d'entrée" me dit-on. Je descend l'escalier prudemment, la porte d'entrée est vitrée jusqu'à mi-hauteur, aussi c'est a quatre pattes que je m'en approche doucement. Le gros verrou est bien tiré mais je me garde bien de l'ouvrir , ne faisant que semblant en le remuant très fort...sans le faire glisser. Puis tremblant de peur. je remonte rapidement très fier de mon exploit. Ma soeur a ouvert la fenêtre et crie très fort dans la nuit: "Ach Koun ? aucune réponse; mon frère Francis est allé chercher un de ses nombreux pistolets mais il n'ose pas s'en servir. On écoute de nouveau le bruit au dehors. Ce ne sont finalement que les gouttes de pluie qui tombent des ficus...

La grande inondation de 1931

On en parlait comme de la grande crue de 1910 a Paris. Le jardin était en contre bas de la rue Borel, les égouts n'existaient pas et les jours de forte pluie, l'eau pénétrait clans le jardin par dessous le portail comme une véritable rivière; j'ai très bien revu ce phénomène une autre fois.

C'est mon tout premier souvenir puisque je n'avais que 3 ans, mais je m'en souviens parfaitement: descendant les marches du perron je trempais ma main dans l'eau, depuis la dernière, il y avait bien 10 à 15 cm d'eau dans tout le jardin; tous les arbres se réfléchissaient clans un parfait miroir, doublant toutes les images a l'envers, il fut nécessaire de poser des planches sur des briques pour accéder au portail a pied sec, au-delà il n'y avait plus de problème. Les caves durent se remplir d'eau, comme je l'ai constaté une autre fois un mètre d'eau parfaitement claire et immobile où l'on devait aller à la nage pour récupérer des objets laissés sur les planches; planches qui nous servaient de couchettes lors de la descente les nuits de bombardement.

Un grand arbre proche de la maison est mort des suites de cette inondation; on décida de l'abattre et je me vois encore très bien, avec mes frères et notre cousin Tonio,, officier de St Cyr par la suite et mort en Indochine. Il était venu passer 2 années avec sa mère notre tante Germaine, la professeur de piano. et tous assis sur le tronc de l'arbre abattu nous regardions le bûcheron débitant l'arbre. Il n'en restait qu'une souche qui était le lieu de prédilection de mes jeux avec les 3 petites voitures que j'avais; des petites voitures en métal, increvables, dont la peinture s'écaillait pour ne laisser que le blanc du métal. Elles avaient de vrais petits pneus que l'on pouvait enlever, et des roues qui duraient plus que celles en plastique de maintenant. Je jouais aussi beaucoup avec un gros voilier, dont on pouvait régler les voiles, prendre des ris, avec des petites ficelles attachées dans les voiles; je passais des heures à plat ventre sur le rebord du bassin à le faire naviguer.

Les fortes pluies étaient habituelles en septembre, au retour de l'automne, nous étions encore en vacances en France mais un jour mon père se réveilla et vit ses pantoufles "flotter" sur le carrelage de sa chambre (Il n'y avait que du carrelage dans toute la maison.). C'était une balle d'enfant , ou de tennis, qui avait bouché le trou d'évacuation au coin de la terrasse au dessus., l'eau avait transpercé le plafond et tombait goutte à goutte dans la chambre. Un autre matin je me souviens que mon frère Laurent dut renoncer à une sortie scoute un beau matin où la pluie tombait tellement fort.

Le bassin rond contenait des poissons rouges et des "gambusias" petite espèce de poissons noirs spécialistes de la destruction des larves de moustiques. A la fin de l'hiver on procédait au grand nettoyage du bassin, qui s'était rempli d'algues ,parfois si grandes que les poissons disparaissaient au travers. On n'était pas de trop de deux ou trois frères pour procéder à la vidange , au moyen de petites manivelles qui ouvraient les vannes d'accès aux deux petits bassins carrés situés de part et d'autre du bassin rond, et dans les quel il m'est arrivé de noyer de nombreux chats. Quand le niveau était suffisamment

bas, on disposait une grande planche sur chant pour créer des coins dans un rond, et y rabattre les poissons, le manque d'eau faisait que les poissons nageaient sur le côté et il était facile de les attraper, on les mettait dans un seau où il grouillaient et nous chatouillaient quand nous y trempions la main. La vidange faite il fallait frotter fort au moyen d'un balais brosse. Puis il fallait compter au moins deux jours avec le robinet ouvert en grand pour le remplir à nouveau, il fallait ensuite attendre quelques jours pour que l'eau reprenne sa température normale 20 à 25 °C. Nous avons tous appris à nager dans ce bassin: au centre le jet d'eau était constitué d'un gros massif de roches rugueuses avec au sommet une grande vasque circulaire où les pigeons venaient boire je n'ai jamais vu le jet d'eau lui-même marcher. Je prenais appuis sur le fond du bassin pour nager sous l'eau jusqu'au centre, puis revenir de même, sans respirer; un jour, armé d'un tuyau je me suis couché au fond de l'eau pour respirer en surface... Surprise, il m'était impossible de respirer... Calcul fait j'ai compris que la pression de 70 cm d'eau qui n'est que de 70 g au cm² représente des dizaines de kilogs sur la surface de mes poumons, ce n'est pas pour rien qu'on a inventé les bouteilles des plongeur et le simple tuba que nous utilisions pour nager est déjà un peu oppressant. nous avons aussi une paire de lunettes sous-marine et c'est au pied de la cascade d'eau chaude qui tombe directement dans la mer a Korbous, dans le cap Bon que j'ai vu les plus beaux paysages sous-marins de ma vie.

La natation était notre sport favori d'autant plus que nous pouvions le pratiquer presque toute l'année. Papa nous avait inscrit au club de natation de Radès , en 1940 le premier été où nous ne retournions plus en France du fait de la guerre. Il y avait deux clubs: l'union sportive radésienne USR et la radésienne qui bientôt fusionnèrent en la Française de Radès. La piscine , c'était la mer: un ponton en bois avec une échelle d'accès et à 25 m une planche verticale pour se retourner. L'entraînement à la natation consistait comme toujours en séances de battements de pieds, avec un petit flotteur en liège; 100, 200m de battements c'était long et pénible surtout quand

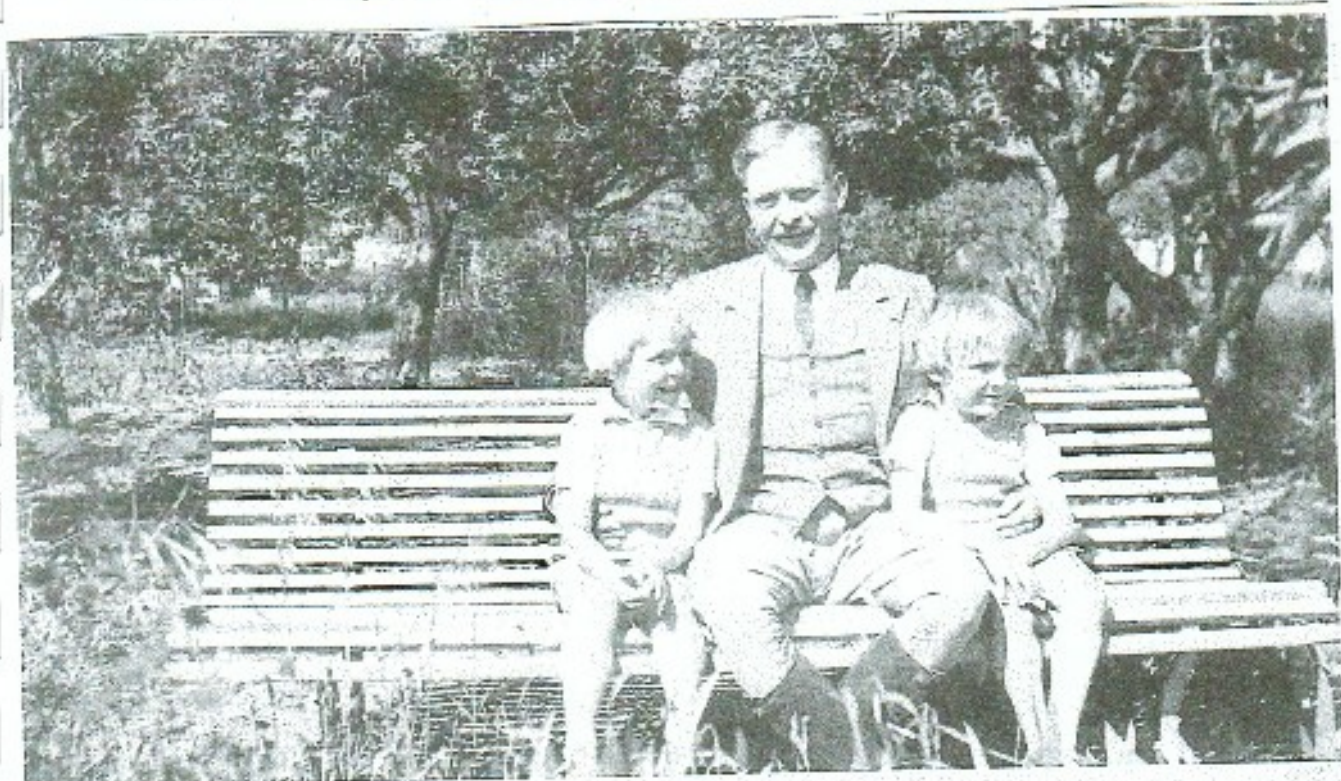
il y avait du courant car s'il n'y avait pas de marée , 10 à 20 cm maximum, il pouvait y avoir du courant, mais pratiquement jamais de vagues car c'était le matin. La brise de mer par contre se levait régulièrement tous les soirs.

La plage de Radés n'était qu'à 1 km de la maison, nous y allions à pied ou même avec un char à banc tiré par des chevaux à la belle saison. Il suffisait d'enfiler le Bd Massicault jusqu'au bout : l'allée de ficus se transformait en allée de palmiers avec une contre allée qui partait vers le collège des garçons puis on longeait une sebkra, sorte de lagune plus ou moins sèche et plus ou moins salée, sur la gauche un verger avec une petite cabane en bois ou l'arabe du lieu collait toutes sortes de cartes postales d'un goût douteux: c'était la sex-shop du coin qu'il était interdit même de regarder... A l'arrivée à la plage il y avait tout un véritable village, cité lacustre sur pilotis, au bout de la lagune , moitié sur l'eau moitié sur le sable; c'était les résidences secondaires, parfois de grandes tailles,des familles qui venaient prendre le frais en été. Les enfants jouaient aux osselets, les femmes trempaient leurs couvertures dans la mer, les hommes jouaient aux échecs. L'atmosphère était très bon enfant, de l'autre côté de la route quelques maisons en dur plus cossues mais assez pauvres quand même. Une grande allée de palmiers parallèle à la mer pouvait faire rêver aux cocotiers des îles océaniques... Notre père connaissait bien l'hydrologie et pour ensabler la plage qui avait tendance à se dégarnir, il avait fait planter deux grandes digues en obliques à partir de gros rondins et effectivement très vite le sable est revenu.

Avant la guerre nous allions à la plage de St germain à 3 km, nous prenions le petit train pour y aller, elle était plus snob ; nous y avions une vraie cabine de bain en bois bleue avec son toit pointu. Le marchand ambulant, le pistachier, passait avec son panier plat sur la tête, proposant "Pistaches, glibettes, gloutse (?)" A Tunis nous aimions bien nous arrêter chez le marchand de "ftairs" gros beignets très gras. Les "briques crêpes à l'oeuf, les makrouns, gâteau au miel les cornes de gazelle ou des petits gâteaux sablés, sans parler des ratloukoum, mous.

1935

Papa et les "Jumeaux" Vincent et Charles 5 et 7 ans



Henriette

Hélène

Marie-Rose

Abel

A la plage de St germain à 4 Km à mi-chemin du Bou Kornine
 Plage plus "snob" que celle de Radès , avec une cabine bleue

Le couscous était le plat national: la femme du chauffeur Hassen nous en préparait dans un grand plat rond en bois , plat dans lequel nous nous amusions à faire tourner des billes plus tard. Le plus traditionnel est au mouton ou au poulet mais on peut en manger même au poisson.

Pendant la guerre notre soeur Henriette avait pris l'habitude de nous préparer un couscous, le jeudi, c'était toujours une grande joie de revenir ce jour là de l'école. Un autre plat traditionnel était le plat de nouilles du dimanche soi. Ce jour là ,la cuisinière était en congé et comme Maman n'aimait guère faire de cuisine nous avions droit à la soupe au lait, une bonne assiettée de lait chaud et un bon plat de nouilles. Nous mangions souvent du poisson des rougets , comme je n'en ai jamais revus en France,et du merlan .

Un jour, pendant la guerre , je ne sais par quel miracle nous eûmes droit à un énorme poisson, sans doute un loup de mer, majestueux qui remplissait tout un grand plat ovale, la brave Jeanne l'avait préparé avec beaucoup de soins, et nous sans y prendre garde l'avons dévoré à belles dents sans penser un seul instant à lui en garder un morceau... elle a dû se contenter de gratter l'arrête, ce fut un véritable petit drame familial.

La petite table

Jusqu'à 10 ans nous mangions à la petite table, dans la première salle à droite en entrant. Papa passait toujours nous souhaiter bon appétit, il nous présentait les invités éventuels , si nous nous croisions dans les couloirs, il lui arrivait de me présenter "voici mon fils Vincent": puis peu de temps après "et voici mon fils Charles" : effectivement ils se ressemblent concluaient les invités un peu interloqués... Il est vrai que nous nous ressemblions beaucoup et encore aujourd'hui, quand je regarde de vieilles photos, il m'arrive d'hésiter à me reconnaître...

À la fin de chaque plat était ponctué par le cri traditionnel: "On a fini Jeanne!" Car c'était elle qui nous servait, sa fille FiFine assurant le service à la grande table.

J'avais donc appris à nager dans le bassin rond, mais j'avais toujours peur de mettre la tête sous l'eau ; je ne savais donc pas plonger... Prenant des cours de natation à la plage de Radès , un ponton en bois sur pilotis d'environ 4m sur 2m servait de plongeoir, à 25m un dispositif en bois servait à délimiter une "piscine" pour faire demi-tour. C'est de ce ponton que nous partions pour faire de nombreux aller et retour , tantôt avec une planche de nage, pour s'entraîner aux battements de pieds, soit en nageant des diverses façons habituelles nage sur le dos (celle qui avait ma préférence, parce qu'on peut, respirer tranquillement) la brasse ordinaire ou la brasse papillon le crawl et la nage sur le côté que je préférais au crawl pour les courses de fond. Ne sachant pas plonger, je sautais bêtement dans l'eau pour démarrer mes exercices de natation, mais le moniteur ne l'entendait pas de la sorte, un jour il me fit un splendide croc en jambe et je plongeais la tête la première jusqu'au fond de l'eau ; elle était de 1m50 de profondeur, depuis je sais plonger tout seul.

En 1943 ,la guerre en Tunisie étant terminée,nous eûmes la surprise de voir un matin toute la mer couverte de très nombreux bateaux de guerre, qui préparaient le débarquement en Sicile, Corse et Italie. Il y en avait de tout types, de tout calibre; l'un d'entre eux était même équipé d'un énorme canon! Il y avait principalement des petits escorteurs qui s'approchaient à moins d'un kilomètre de la Côte. Comme les leçons de natation consistaient à aller en barque au large pour revenir à la nage, nous avons opté pour la formule qui consistait à aller à la nage jusqu'aux bateaux américains; les marins nous autorisaient à nous reposer sur les barres de protection des hélices, puis nous revenions à la côte en nageant; c'était un très bon entraînement pour la nage de fond. C'est à ces leçons de natation et au fait d'apprendre à respirer que j'attribue ma bonne santé actuelle. (actuellement en pension chez ma soeur Hélène à Toulouse; je relis un vieux livre du Docteur Pauchet qui était parait-il le livre de chevet de mes parents , où il est dit l'importance d'une bonne respiration. Je faisais 5litres de capacité de cage thoracique lors de mon service militaire en 1952)

Les après-midi l'eau de mer était "chaude comme de la soupe" sans doute 27 à 28°C. Prenant généralement des bains de mer le matin nous prenions celui de l'après-midi dans le bassin rond, en eau douce. Un jour où des amis étaient venus nous voir, nous avons organisé entre frères une sorte de petite dispute et nous avons fini par tomber tout habillés dans l'eau du bassin au grand effroi de nos amis. Un petit jouet marin original, que je croyais ne jamais revoir mais que j'ai retrouvé récemment dans la revue "Chasse marée"; d'origine japonaise, consiste en un petit bateau en métal de 15 cm de long, le "pop-pop" a une cabine dans laquelle on glisse une petite bougie, le plafond

de la cabine comportait un petit réservoir plat avec deux petites tuyauteries qui revenaient à l'arrière du bateau , le fond du réservoir faisait office de "bi-lame" il aspirait de l'eau qui se réchauffait se vaporisait et s'échappait sous pression faisant avancer "le bateau à réaction" et à vapeur: avec un petit claquement intermittent. Un autre jeu: le "casse-tête chinois" consistait en une grande boucle métallique genre épingle à cheveux, de 20/25 cm de long, fermée; et une tige en bois avec 8 anneaux métallique (de rideaux) le jeu consistait à séparer la série d'anneaux de la boucle comme on ouvre ou ferme un cadenas; durée de l'opération près d'une demi-heure...

Un jour en montant sur le ponton de natation, je me suis ouvert le bras droit sur un énorme clou qui dépassait malencontreusement d'un poteau d'accès j'en fus quitte pour 2 mois sans cours de natation et une belle cicatrice qui se voit toujours depuis plus de 50 ans. J'ai pris cette fois là un net handicap sur mes frères qui nageaient plus vite que moi...

Nous faisons partie de l'équipe de natation à l'Ecole Ste Geneviève de Versailles et je faisais partie de celle de Péchiney. lors de ma carrière d'ingénieur; ce qui me valut des virées très intéressantes dans les usines de province équipées de piscines. Un soir d'entraînement à la piscine Lutétia à Paris, j'ai failli me trouver mal dans le métro, j'ai compris depuis qu'il ne fallait jamais dépasser ses limites en sports.

Une sonnette suspendue au grand lustre de la salle à manger permettait d'appeler la bonne. J'entends encore très bien cette sonnerie quand le soir j'étais déjà couché, une porte ouverte laissant apparaître un coin de lumière laissée allumée dans l'escalier, à travers la porte du couloir également restée ouverte: ce petit triangle de lumière me rassurait . Il m'arrivait de me réveiller tôt le matin et d'attendre que l'aube perce à travers les volets, immenses rangées de lumière , qui venait me rassurer.

Les Pique-niques des Centraux

Notre père était président de l'association des anciens ingénieurs de l'Ecole Centrale de Paris, en Tunisie. Il organisait chaque année un grand pique-nique, qui réunissait 40 à 50 personnes et une dizaine de voitures. Les objectifs étaient aussi variés et passionnants que possible. Ce sont parmi les plus grandioses souvenirs de ma jeunesse.

La virée au bout du Cap Bon.

C'est la pointe extrême de la Tunisie au nord-est, qui s'avance au large dans la mer. Notre père avait organisé une petite réunion avant le départ pour bien préciser à chaque chauffeur de voiture de conserver une distance de 10m entre chaque voiture, précaution élémentaire de sécurité qui, à l'époque paraissait déjà évidente et qui aujourd'hui n'est même pas appliquée par la plupart des automobilistes. c'était vers le mois de juin, il faisait déjà très chaud ce jour là. Le convoi de voitures progressait à vitesse moyenne dans le dédale de petites routes non goudronnées. Arrivés au bout du Cap, nous dominions la mer d'assez haut avec une vue panoramique superbe , mais il n'y avait pas la moindre végétation pour nous mettre à l'abri du soleil. On fit mettre les voitures en un grand cercle ,et on pouvait s'asseoir sur les marche-pieds des voitures (à cette époque les voitures étaient hautes et possédaient généralement un marche-pied, strié pour ne pas glisser.)

Le barrage de l'oued kébir.

C'est une grande retenue d'eau à 80 km de Tunis qui permet d'alimenter la ville de Tunis en eau. Le problème de l'eau à Tunis date de plusieurs millénaires puisque les Carthaginois et surtout les Romains se lancèrent dans un travail de "romain", c'est le cas de le dire; ils édifièrent un immense aqueduc de 60 km venant du djebel Zagouan jusqu'à Carthage. Les restes de cet aqueduc sont de très nombreux piliers de 20 à 30m de haut de 8m par 6m de base reliés entre eux par d'immenses arches , qui rappellent le Ponté du Gard en plus haut, la plupart des arches sont coupées mais l'ensemble impressionnant se voit à des kilomètres et sur des kilomètres. A l'arrivée à Carthage il reste d'immenses citernes encore en service! de 2000 ans! creusées dans la roche: il y a 2 rangées de 8 bassins de 8 à 10 mètres de profondeur et de 10 à 20 mètres de côtés. Le tout recouvert de grandes voûtes. Quand nous avions des invités qui craignaient la chaleur, notre père les emmenaient là pour se rafraîchir. Lors d'un passage en Tunisie, il y a quelques années, on ne visitait plus.

La pêche aux thons à Sidi Daoud.

Les grands thons ou thons rouges, peuvent faire 2à 3 mètres de long et peser des centaines de kilos, Ils se déplacent en bancs importants

parfois accompagnés par des requins. Ils longent les côtes et c'est ainsi qu'une pêcherie s'est installée à Sidi Daoud, au nord-ouest du Cap Bon. Le principe de cette grande pêche est le suivant: Une madrague, très grand et très long filet de pêche, est tiré depuis la côte jusqu'à 2 ou 3 km de la côte, Au bout du filet est disposé une sorte de chicane conduisant à la "chambre de la mort", constituée par une barrière de filets y compris un filet spécial qui repose au fond de la chambre et qui sera relevé permettant aux poissons de se retrouver en surface où il n'y a plus qu'à les prendre avec des harpons. Une vigie montée sur chaise semblable aux chaises d'arbitres de tennis mais flottante surveille l'entrée de la chambre ; à 3 ou 4 mètres au dessus de l'eau, parfois agitée, doit être relayé de temps en temps. Il peut donc faire signe de loin à la côte dès que les poissons sont entrés. Toujours est-il que nous sommes prévenus que la pêche aura lieu le jour de notre pique-nique.

Nous y allons donc tous en famille, en 2 voitures: la Renault grise modèle 1925, conduite par Hassen, qui habite chez nous au fond du jardin et la "Renault bleue" modèle 1930 conduite par son frère Mohamed qui loge dans une petite maison près de l'usine de notre père. Devant la nombreuse famille de ce dernier, papa avait fait rajouter une chambre. Ravi, il avait invité papa à venir voir l'installation de la nouvelle chambre: il y avait un grand lit avec 3 filles à la tête et 2 au pied! On se demande où il les logeaient avant la nouvelle chambre.

Nous embarquons donc dans une grande barcasse conduite à la rame par 6 ou 8 pêcheurs, nous sommes une vingtaine de "touristes". Arrivés sur le lieu de pêche, les barques se disposent en carré autour de la chambre de la mort, Le grand filet du fond à une 15aine de mètres est relevé lentement, tous les pêcheurs des 4 barques tirant sur de grosses cordes, d'une façon simultanée. Les grands poissons sentent le piège et commencent à remuer dans tous les sens, ils soulèvent une véritable petite tempête dans le carré qui s'est rétrécit.

Ils s'agitent tellement que certains sautent en l'air pour retomber sur un autre. Les pêcheurs attrapent alors leurs harpons.

et la tuerie commence: ils piquent les poissons à plusieurs ,puis les hissent péniblement à bord du bateau, la couleur de l'eau vire lentement du bleu au rouge sang...Les éclaboussures nous atteignent et les tâches seront .dures à enlever. Le spectacle est à la fois grandiose et excitant, les marins crient plus forts que les poissons...qui se débattent de plus en plus forts se sentant irrémédiablement perdus. Il n'y a presque plus de poissons un pêcheur descend même dans le filet presque à sec, pour ramener les derniers poissons récalcitrants. Retour à la pêcherie, les bateaux sont lourdement chargés, la pêche a été bonne.

On visite les ateliers de traitement, découpe, cuisson et mise en boites du thon. Un drôle d'odeur tenace vous prend à la gorge; une tête de requin traîne sur le quai. Ils leur arrivent d 'accompagner les thons. J'ai vu depuis les pêcheurs de thons bretons à Douarnenez: les bateaux modernes sont équipés d'énormes cannes à pêche; il faut dire aussi que , ce sont des thons plus petits.

La pêche artisanale existait à la plage de Radès: pêche à l'épervier grand filet circulaire bordé de petits plombs, lancé avec le geste auguste du semeur, et qui encercle le poisson; les premiers apôtres que Jésus entraîna à sa suite, pêchaient sans doute à l'épervier. La pêche à partir des barques, s'effectue avec un seau dont le fond est remplacé par unie vitre, ce qui permet une excellente visibilité sous-marine, comme pour la pêche aux éponges.

Nous avons pratiqué la pêche à la ligne de fond, près de l'embouchure de l'oued Miliane, pour attraper des anguilles. La pêche des petites tortues d'eau; se pratiquait à la main dans les petites flaques d'eau de l'oued, non loin du pont qui menait vers Saint Germain, à la sortie de Radés; nous avions un petit bassin aux tortues dans le jardin garni de papyrus et de capillaires par maman,

Au lendemain_ de la guerre j'ai vu pratiquer la pêche à la grenade sur la plage d'Hammamet, sport très dangereux qui tue de nombreux poissons sans distinction et dont la plupart restent au fond I La goulette était un important port de pêche, Hammamet avait les plus jolis bateaux tirés sur le sable, de toutes les couleurs, bleu, rouge

vert; auprès de son vieux fort, première station balnéaire, avec aujourd'hui ses nombreux hôtels, munis de piscines...

Sfax est un important chantier de constructions de barques de pêche suivant des techniques traditionnelles.

LE PLOMB:

Papa dirigeait donc la Fonderie de plomb de Mégrine . Le djebel Ressay (la montagne de plomb) qui dominait la campagne était une importante attraction , pour son ascension à pied 795 m ; eu forme de voiture, on imaginait son "moteur" à gauche et son sommet dentelé à droite, avec les grandes tramées des déchets des mines de plomb, c'était également un but de pique-nique. La visite de la mine était exceptionnelle on pénétrait avec des lampes à acétylène, dans des galeries sombres et humides, par terre des petits rails pour wagonnets de transport des déchets sur les côtés des grands trous béants donnaient à l'étage en dessous où l'on entendait des bruits de voix

En bas les grands bâtiments de la Laverie; pour le nettoyage et l'enrichissement du minerai ; le minerai qui sort de la mine est d'abord concassé dans de gros broyeurs à boulets, qui font un bruit d'enfer; puis la poudre est mélangée à de l'eau savonneuse et huileuse qui provoque une émulsion qui flotte en surface, c'est la technique dite de "flottation." : (on fait flotter le plomb...) il n'y a plus qu'à racler la mousse de surface pour obtenir une mixture noire et humide riche en plomb, qu'il faut faire sécher avant de l'envoyer à la fonderie de Mégrine. La laverie consomme une grande quantité d'eau, aussi est-elle équipée d'un immense bassin réservoir, qui nous servait de piscine, avec même un plongeoir de 2m, mon record, car la seule fois où j'ai mis les pieds sur un plongeoir de 3m j'en suis descendu en me suspendant au bout, et lorsque je me suis lâché, la chute m'a paru bien longue. Mon frère Francis sautait de 10 m avec joie; (J'ai facilement le vertige, depuis toujours).

La fonderie de Mégrine

On y accédait par un passage à niveau non gardé sur la ligne de chemin de fer qui menait de Tunis à Radès, à mi-chemin. La route d'accès était

couverte de mâchefer scories; résidus de la fonderie, qui lui donnait un aspect noir un peu rougeâtre, très poussiéreux , un grand réservoir d'eau dominait l'entrée à droite, à gauche la tour très élevée pour la fabrication des plombs de chasse: dans une petite cabine à 25 ou 30 m de hauteur on chauffait du plomb dans une casserole que l'on versait dans le puits constitué par la tour creuse, pour être à l'abri du vent. une grande bassine d'eau recevait les plombs obtenus par la formation de gouttelettes de plomb fondu.

Vers la gauche le hall de réception du minerai. Chaque année Papa faisait transformer ce hall en chapelle pour la messe de minuit de Noël ; c'est là que j'ai vu mes toutes premières messes de minuit. La salle immense était décorée par les ouvriers chrétiens, principalement italiens ou maltais, une estrade dans le fond supportait l'autel; un grand tapis était déroulé pour cacher les rails de la petite voie ferrée d'amenée du minerai. De gros brasero , grands fûts de 200 l percés en bas réchauffaient l'atmosphère au dehors, des soeurs blanches et des enfants chantaient les cantiques traditionnels de Noël, des gloria et "Il est né le Divin enfant". De nombreuses guirlandes décoraient le plafond ou cachaient les diverses machines de l'atelier.

Les bureaux de l'usine étaient gardés à l'entrée par un "chaouch". Un grand arabe vêtu d'une grande gandoura, que papa disait être un assassin parcequ'il avait fait avorter sa femme d'un grand coup de pied dans le ventre...L'avortement était justement considéré comme un crime, alors qu'il est aujourd'hui banalisé , mais comme le terme fait encore un peu peur on préfère parler d'IVG, ça passe mieux et plus vite comme TGV...

Derrière le3bureaux se trouve le four de fusion du plomb; vaste enceinte en terre réfractaire très chaude, où l'on voit rougeoyer des flammes, vers le bas coule le plomb en fusion, dans des moules longs gravés au nom de Mégrine, les barres de plomb sont très demandées par les bateaux quand ils doivent repartir à vide, sur leste. Des petites barrettes de plomb étaient faites à titre publicitaire, comme presse papier. Un jour de grève, les ouvriers éteignirent le four; la prise en

masse du four allait être catastrophique, pour toute l'installation... Il fallait à tout prix vider le four avant qu'il ne refroidisse. Le travail de la fonderie se fait à feu continu, c'est le cas de le dire, jour et nuit; d'ailleurs quand on passait en train à la tombée de la nuit on voyait toujours les lumières et les rougeoiements du four au loin. Il ne restait presque plus personne dans l'atelier; il n'était pas question de ré allumer le four sans surveillance, ; les ouvriers étaient ils conscients de l'importance du risque qu'ils prenaient?

C'était sans compter sur la détermination de notre père, il s'arma de la "petite cuillère" outil prévu pour cette opération de vidange; c'est en fait une énorme petite cuillère, qui porte ce nom pour sa forme mais qui devait contenir au moins 2 litres, soit une vingtaine de kg (D=11) de plomb, et il commença à vider lentement mais sûrement la grande cuve de plomb fondu; le dernier ouvrier, témoin de son geste courageux, lui prit la cuillère des mains pour effectuer le travail, admirant secrètement ce directeur qui n'hésitait pas à mettre la main à la tâche pour ne pas détruire l'outil de travail.

Ce plomb contenait des traces d'argent, et pendant la guerre un petit four spécial fut monté pour extraire l'argent, et je me souviens très bien du premier petit lingot d'argent de 10 cm par 10 cm et de 5 cm d'épaisseur qui fut offert à l'Amiral Esteva, alors résident général en Tunisie.

LA CLASSE

Mes premiers souvenirs sont des leçons de lecture avec ma mère assise sur le divan du salon. C'était le B et A BA; , le C et les dernières voyelles étaient entourées d'un tabou, dont j'ignorais évidemment le sens. Nous avions une institutrice , Melle Branchard, qui venait tous les jours à la maison. J'ai ainsi fait toutes mes études primaires à la maison dans la salle d'études, entre le salon et la chambre d'amis. 4 pupitres inclinés, avec leur encrier en porcelaine blanche et leur grand couvercle pour accéder à l'espace de rangement; J'appuyais le couvercle sur ma tête pour attraper mes cahiers, parfois il retombait brutalement et on se pinçait les doigts. 3 grandes armoires bibliothèques constituaient le décor principal, avec un tableau noir.

La première contenait les livres d'enfants, La semaine de Suzette ou Bécassine, l'histoire de Tommy/l'éléphant et de Martin l'ours...les collections du Père Castor: Froux le lièvre. La plus grande contenait des grands livres qui m'étaient parfaitement inconnus. Dans un placard "la Revue des deux mondes" collections de très nombreux petits livrets bleus... Au dessus du placard le sacro-saint compteur électrique avec son disjoncteur, avec les fusibles, que l'une de mes soeurs remplaçait par des épingles à nourrice pour éviter qu'ils ne fondent une deuxième fois... La ligne électrique arrivait par un grand poteau en bois fiché le long de la salle d'armes, les 4 fils recevaient la visite de centaines d'hirondelles au moment de la migration; (On se demande où pouvaient se regrouper les hirondelles avant l'invention des lignes électriques) Le tableau noir était notre outil préféré, nous en avons beaucoup usé; et j'ai toujours entretenu un tableau noir à la maison (tableau blanc le plus souvent maintenant)

Nous suivions les cours par correspondance du Cours Hatmer. Quand je travaillais le matin, mon regard flânait sur le jardin , les mandariniers de ce côté, puis le mur couvert de tessons de bouteilles pour dissuader les voleurs, de l'autre côté de la rue il y avait le grand palmier des voisins mais surtout le pignon du toit de la maison d'en face: c'était mon cadran solaire si j'ose dire: je regardais l'ombre du toit

projetée sur le mur de la maison, qui progressait en fonction de l'heure: Le matin le mur était tout ensoleillé, l'ombre ne représentait qu'un petit liseré au raz du toit, puis insensiblement l'ombre descendait en s'élargissant vers 11h elle recouvrait la moitié du mur; quand le soleil avait complètement disparu du mur, il était midi, l'heure d'aller manger.

L'après-midi c'était l'arrivée de Melle Branchard; elle venait de St Germain la station de chemin de fer suivant celle de Radès. Elle avait une démarche un peu saccadée, sans doute à cause de sa jupe étroite.

A 4 heures, c'était l'heure du goûter, elle repartait et nous nous précipitions à la cuisine pour manger du pain et du chocolat; du gros pain livré le matin par le boulanger, Chedli Sfaxi, il livrait lui-même ou plus souvent son adjoint, un grand maigre avec sa petite chéchia rouge sur la tête, à partir d'une grande charrette à cheval. J'ai eu l'occasion de visiter le four de la boulangerie: il était équipé d'un gros brûleur à mazout monté sur un tube articulé qui permettait de diriger la flamme dans toutes les directions par l'entrée du four, par ailleurs traditionnel (C'était sûrement pour l'époque un équipement ultramoderne). Il fut assassiné au lendemain de la guerre, sans doute par jalousie, comme beaucoup de règlements de compte à cette époque. Pour en revenir à notre goûter notre récréation se passait généralement au jardin, il faisait toujours beau en Tunisie, et nous prenions souvent le café dehors à Noël. Nous guettions l'autorail de 17h30 qui partait vers le sud, Sousse ou Sfax; tous les soirs d'une façon immuable elle ne semblait jamais revenir, par contre le matin, quand nous prenions le train de 7h13, il était souvent précédé du "rapide " train de nuit qui remontait du sud, avec une voiture-lits bleue foncée. Le départ de l'autorail de 17h30 était donc l'heure de se mettre au travail du soir; c'était une discipline à laquelle nous nous étions habitués d'une façon également immuable.

A la fin de ma classe de 7ème (Juin 1938) Je fus convoqué pour un examen d'entrée en classe de 6ème aux Maristes de Tunis; devant m'absenter le jour de l'examen, je prenais la précaution d'écrire une lettre à ma maîtresse pour l'en avertir; je commençais ma lettre comme toutes mes lettres à cette époque: "Ma chère Agnès"; ces termes eurent un grand succès auprès

de toute la famille. J'arrivais donc au collège des Maristes pour passer cet examen; je découvrais d'un seul coup, la ville, l'école, son entrée étroite, la cour de récréation, sombre sous ses ficus, l'arbre le plus commun toujours vert, avec ses toutes petites figues, armes idéales pour les tire-boulettes ou les sarbacanes, la classe, la vraie, avec, des rangées de pupitres noirs, alignés, et le maître, très sérieux une règle à la main, prêt à taper sur les élèves récalcitrants, on allait au coin si l'on n'était pas sage. Je n'ai pas souvenir des questions qui me furent posées, encore. moins des réponses que j'en donnais, mais je fut tout de même jugé apte à entrer en 6ème au mois d'octobre 1938...

Ma rentrée en 6ème fut la révolution de ma vie: Sorti de mon cocon familial, je me trouvais brusquement projeté dans le Monde: les astreintes des horaires, de la discipline, des transports en commun, le train 3 ou 4 fois par jour, quand Papa ne nous emmenait pas en voiture le matin, ; car nous revenions déjeuner à la maison, étant "externes libres", découverte aussi des professeurs, des camarades à la sonnerie, il faut se mettre en rang et je reconnais tout de suite un rouquin, Pierre P. frère d'Hubert, qui sera un de mes plus fidèles amis, avec Romain L. l'année suivante, devenus les beaux-frères de deux de mes soeurs. Je découvre en plus des matières variées l'anglais et le latin. C'en était trop d'un coup: les premiers résultats se font immédiatement sentir: je suis le bon dernier de la classe de 6ème Verte sous la haute juridiction de Melle Voisin, la maîtresse principale. Il m'arrivait tout de même de disputer la dernière place avec le jeune Chenik, tunisien et fils d'un ministre, le seul arabe de la classe, dispensé des cours d'instruction religieuse. Si je n'étais pas très fier de mes résultats je suis rentré un jour tout fier en criant: " La maîtresse a dit: tout le monde a eu la moyenne, même Tommy-Martin". Une autre fois "Oh le gros bébé!" j'étais en train de sucer mon pouce pour me consoler...j'avais 10 ans. Une autre fois, au cours d'anglais, la maîtresse Mme Godioz faisait lire une phrase à tour de rôle; quand vient mon tour ma phrase

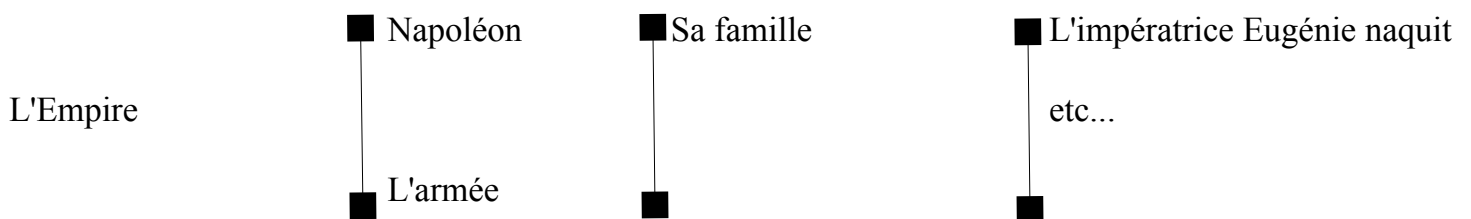


32 P15

commence- par: "The people"; je prononce froidement " 'Peu peu o pie" et la maîtresse de hurler: "Ze Pipole" son cri résonne encore dans mon oreille, sans doute devenue insensible aux sons aigus depuis ce jour là, à moins que ce ne soit à la suite d'une explosion ,mais n'anticipons pas. Juin 1939 Ma première année scolaire se termine, résultats? il n'y en aura pas car la distribution des prix est supprimée, en raison de la tension internationale. Je n'aurai donc jamais eu droit à une distribution des prix officielle.

Le cours d'histoire consistait à écrire sous la dictée un texte dont les chapitres et les sous: Chapitres donnaient lieu à des accolades,

exemple:



Il ne restait que la bande étroite de la dernière accolade pour écrire le texte... Heureusement que depuis on a inventé les chapitres numérotés ou le code I II 12 13 2 21 22 233 31 etc...,

Octobre 1939

J'ai tout de même été admis à entrer en 5ème, c'est la guerre, nous venons de rentrer de France où nous avons entendu un jour sonner le tocsin à Blangy, des affiches pour la mobilisation générale, avec les deux petits drapeaux croisés en tête d'affiche, sont placardées de tout côtés, nous reprenons le paquebot à Marseille, escorté par un torpilleur à 3 cheminées, comme j'en fabriquerai bientôt en maquettes. L'angoisse règne . En classe aussi: C'est Mr Ugly (Laid en anglais) qui est mon professeur principal. "C'tugly, C'tugly" marmonnons nous en partant en classe; le matin. C'était un professeur un peu fauché, auquel notre père avait demandé de nous donner des leçons particulières à la maison plus par charité chrétienne que pour remonter nos notes déplorables... Il habitait Mégrine et pour économiser le train,, si non ses chaussures, il venait à pied à Tunis, 6 à 7 Km, le long de la voie ferrée; nous le dépassions souvent avec le train, quand il commençait en deuxième heure.

Octobre 1940

Je suis admis en 4ème, avec Mr Durand dit "Pitchounet"; petit professeur très sympathique, qui commence à me faire apprécier les mathématiques. Je suis tout de même des leçons particulières avec une russe professeur à Radés Mme Berkalof.

Octobre 1941 Admis en 3ème chez Mr Chapert dit "Tchou Tchoum Fakir" j'ai l'honneur de pénétrer dans la cour des "Grands". La première cour était réservée-aux "Petits": classes de primaire; la seconde aux moyens 6ème 5ème et 4ème; , une petite cour annexe à celle-ci était le terrain de foot-ball: coincée entre deux immenses murs et deux grands grillages elle était ,à chaque récréation, le champ d'action d'une foule d'élèves difficile à compter en raison de leur agitation, qui cherchaient à shooter dans un malheureux ballon, je crois même qu'il y en avait plusieurs, ; en tous cas il y en avait également dans la cour des grands, car un jour que je regardais les grands jouer, je me fis "allumer":' c'est à dire que ceux qui étaient devant moi, et qui voyaient le ballon arriver s'écartèrent rapidement, et je reçu un gros ballon de foot en pleine figure, le choc fut violent; et des plus grands compatissants m'emmenèrent me rincer la figure à la fontaine de la cour.

Les récréations se passaient souvent à jouer aux lézards, adossés au mur en plein soleil et à l'abri du vent. Tchou Tchoum Fakir, surveillait la sortie du collège, planté près de la porte, il ne manquait pas de serrer la main de chacun des 5 ou 400 élèves. C'est sans doute ce qui lui donnait une poigne de fer...

Je découvrais la chimie avec Mr Hostachi, un grand russe ,émigré et barbu qui manipulait ses flacons en provoquant parfois de violentes explosions. Tout doucement je remonte la pente et arrive à gagner quelques bons points: des jolis billets, comme ceux du jeu de Monopoly, qui pouvaient être échancrés aux quatre coins , d'une partie de leur valeur; exemple 50 points aux 4 coins du bon de 200 points.

La classe commençait à 8h, 1/4 d'heure de récréation à 10h suivi

de 3/4 d'heure d'études puis une dernière heure interrompue à Midi-5 par une autorisation exceptionnelle de sortir 5 minutes-avant la fin de la classe; cette exception nécessitait un petit mot des parents en début d'armée et surtout de lever la main pour demander à sortir de-la classe avant la fin ,pour attraper le train de midi 05 qui nous permettait de revenir déjeuner à la maison, déjeuner en coup de vent pour repartir avant le dessert, surtout quand il y avait du monde à déjeuner, ce qui arrivait assez souvent. C'est sans doute comme ça que j'ai appris à manger vite, ce qui m'est souvent reproché.

Après 2h de classes c'était la grande récréation de 16h à 16h30 avant l'étude du soir; mais nous, qui étions externes libres nous repartions aussitôt pour reprendre notre train de 16h20, nous avions le temps de flâner un peu, parfois de croquer un quignon de pain, car pour le goûter des élèves il y avait une grande corbeille en osier pleine de morceaux de pains qui était tirée depuis le grand couloir, pour moi mystérieux qui menait vers les cuisines au rez de chaussée les salles d'études, au premier étage les salles de classe et la chapelle; au second les dortoirs, qui m'étaient parfaitement inconnus. Tout au bout du couloir en balcon ,du premier étage, se trouvait le bureau du "Supin" supérieur où il fallait parfois aller se faire gronder , quand le professeur vous donnait une punition. Le matin quand la voiture nous déposait devant la porte d'entrée de l'école, nous rencontrions les petites soeurs des pauvres qui arrivaient avec une petite charrette et 3 gros bidons de 30 à 50 litres qu'elles remplissaient d'une affreuse mixture, qui devait être les restes de soupe.

Le fait d'être "banlieusard" nous permettait de vivre à la campagne, mais l'astreinte du train à prendre avait de sérieux inconvénients, s'absenter tous les jours 5 minutes avant la fin de la classe me paraît aujourd'hui criminel: j'en ai beaucoup souffert; qu'on en juge par cette histoire qui nous est arrivée un beau dimanche où une grand messe de célébration d'une fête nous avait contraint à venir un dimanche à l'école. Les grands frères et les autres amis de la banlieue s'étaient mis en tête de vouloir reprendre le train de 11h15 sans attendre

la fin de la cérémonie; dans la chapelle, noire de monde, la cérémonie, en fait une messe anniversaire se déroule trop lentement, j'ai été prévenu qu'à un signal donné, nous nous lèverons pour gagner la sortie et aller attraper notre train. Je m'étais malheureusement mis au bout du banc, et voilà «qu'au signal convenu je me lève et commence à déranger chacun des assistants pour atteindre enfin l'allée centrale; nous sommes 6 ou 7 à pratiquer cette puissante manoeuvre qui ne passe évidemment pas inaperçue, nous nous retrouvons tous dans le couloir, balcon de la grande chapelle très fiers de notre exploit...las, il nous faut vite déchanter, Tchou Tchoum Fakir, toujours lui, est là qui nous court après, nous sermonne vertement de retourner immédiatement à nos places, il ne me vient pas à l'idée de discuter, comme les plus grands, et aussitôt je reviens en arrière au grand désespoir des autres qui espéraient peut-être convaincre la direction, mais qui à cause de moi ne purent pas tenter leur chance. Inutile de vous dire que je me suis fait vertement enguirlandé quand un peu plus tard nous avons longtemps attendu le départ du train, dont les horaires sont réduits le dimanche...

L'attente du départ du train était toujours un moment privilégié le soir; le marchand de cacahuètes passait et repassait "K 5 , K 5" ce qui voulait dire à 5 Francs. On finissait par céder. En fin de 3ème: examen de passage en seconde; cette fois je n'y coupe pas: je n'ai que 4/20, et bien que la moyenne d'admission ait été abaissée à 6/20 je suis refusé et admis à redoubler, catastrophe. mais catastrophe bénie, en ce sens qu'elle me fit comprendre qu'il ne tenait qu'à moi de mieux travailler, petit drame: voir les camarades continuer tandis qu'on reste en arrière.

Octobre 1942

Je redouble donc ma 3ème année sans doute d'un peu de courage , mais je dois avouer que la guerre va tout bouleverser et bien_ m'aider dans ce brutal redoublement: le 8 novembre 1942 les américains débarquent au Maroc, c'est le commencement de la "libération" un an et demi avant le "débarquement" en Normandie, nous avons vécu cette période dans un tout autre contexte que celui vécu en France, (voir ci après). Les allemands

occupent les Maristes, qui sont obligés de fermer et de nous mettre dehors. Le lycée Carnot nous ouvre ses portes, SANS EXAMEN, c'est la chance de ma vie. Nous sommes admis en surcharge dans les classes et très vite l'administration éducative locale, fait preuve d'une excellente initiative: une annexe du Lycée Carnot est ouverte dans l'Ecole primaire supérieure de jeunes filles de Radès, à 500m de la maison, on ne pouvait mieux rêver. Je découvre la mixité en classe, mais surtout. des classes peu nombreuses où l'on peut travailler mieux, et c'est ce à quoi je décide de m'atteler à l'avenir.

La guerre fait rage en Tunisie; les alertes se multiplient, les cours sont interrompus par des descentes en vitesse dans les caves. L'école héberge des réfugiés nombreux et variés. Le soir de Noël C'est une bohémienne, enceinte, qui est refusée par "Madame" Melle Hure, la Directrice; sainte terreur de tous les élèves. Mais Papa ne se démonte pas: il va la voir et lui remémore une histoire arrivée il y a près de 2000 ans: "Il n'y avait plus de place pour eux dans hostellerie".

Madame dû revenir sur sa décision. Mais peu de temps après, les allemands une fois de plus, demandent à occuper les lieux pour l'Etat Major du Général Schnarenberg; les habitants de Radès étant invités à loger de force, l'occupant, Papa, en temps que Vice-président de la Municipalité se fait un devoir d'héberger le Général: il aura tout l'appartement du bas de la Villa de Sion: Cabinet de toilette, cave, chambre, couloir et bureau; immédiatement des techniciens tirent des lignes téléphoniques nombreuses et variées. Son ordonnance: Carl, vient tous les matins claquer des talons; quand ils sont tous absents, je vais sur la pointe des pieds voir à quoi ressemble le bureau d'un général en temps de guerre. C'est le moment où Papa est déporté, ma soeur aînée Henriette viendra discuter avec le général pour lui demander d'intervenir; il passera des coups de téléphone mais ne pourra intervenir, il s'agit d'un problème politique entre français. Il n'empêche que Papa a été déporté en Allemagne puis libéré sous caution de signer à la Kommandantur, il se trouvera en fait définitivement libéré.

Le collège de jeunes filles fermé- pour nous, nous montons sur la colline de Radès dans l'ancien collège italien récupéré après les événements un peu troubles qui eurent lieu entre la Tunisie et l'Italie: Nous avions eu quelques alertes en 1941, nous avons construit une tranchée profonde au fond du jardin, recouverte par des grosses poutres et une forte épaisseur de terre; il ne se passa rien; ou plutôt il se passa que l'hiver suivant la nappe phréatique de l'eau remonta légèrement, le fond de la tranchée, en sable, ne résista pas longtemps à cet ennemi insidieux qui attaquait par le bas et non par le haut comme prévu, en très peu de temps tout s'effondra dans l'eau qui avait rongé les soubassements de la tranchée. Lors de la vraie guerre et des vrais bombardement on se mit à construire un autre abri, moins profond, pour éviter l'incident précédent; mais comme le spectacle de la guerre aérienne méritait qu'on s'y intéresse, nous avons prévu, en extrémité de la tranchée un observatoire, et devinez avec quoi nous l'avions recouvert? Une cage à poules; au grillage léger que nous pensions, innocents que nous étions, capable de nous protéger des éclats d'obus qui pleuvaient littéralement pendant les bombardements: les nombreuses batteries de DCA situées tout autour du lac de Tunis, tiraient des centaines d'obus dont les éclats: déchirures en acier très dur, toutes déchiquetées de 5 à 10 cm de long retombaient... Dans la vase au bord du lac il était facile de les repérer pour les collectionner, sur les toits on les entendaient cogner sur les tuiles, une jeune fille était morte à Tunis pour en avoir reçu sur la tête; nous mêmes quand nous montions sur la terrasse, finalement le meilleur observatoire, nous nous abritions sous le petit escalier en bois qui montait à la terrasse supérieure.

Mais n'anticipons pas: me voici admis en Seconde au Lycée Carnot dans l'annexe nouvelle de l'ancien collège italien. Il domine tout Radès et n'est accessible, pour nous, que par un immense escalier de près d'une centaine de marches, Dur, dur, Nous sommes en 1943 les allemands commencent à perdre pied; j'ai souvenir d'avoir été convoqué, individuellement par la Directrice pour donner mon avis sur une professeur, sans doute juive ,maintenant

que j'y repense; je n'y comprenais rien et ne pouvait donc rien dire de particulier contre elle. Elle quitta l'école...

En 1^{ère} seconde, je découvre avec Melles Kempfer et Cartry la littérature française et Shakespeare. Les allemands sont partis, les américains et les français sont arrivés. Il faut nous voir descendre 4 à 4 les grands escaliers pour nous ruer à la plage pour notre bain quasi quotidien, Mais fini la belle vie avec le lycée à domicile. En première j'entre au vrai lycée Carnot de Tunis. Mon professeur principal Mr Desmoulins, dit évidemment Camille Desmoulins, à la tête d'une classe de 54 élèves (Impensable aujourd'hui); me voit faire de plus en plus surface. En histoire-Géographie, en particulier, je décroche une place de premier : sujet le couloir rhodanien je décris le paysage vu du train que je prenais souvent quand nous allions en vacances en France: les haies de cyprès Qui souvent protègent les cultures du mistral qui souffle si fort; mes camarades ne les avaient sans doute jamais vues; elles n'étaient pas dans le livre de géographie, mais ça du plaire au professeur. Deuxième trimestre, deuxième composition deuxième place de premier. Troisième trimestre 3^{ème} composition mais là le professeur a réfléchi: il ne pouvait y avoir d'ex-aequo il fallait trancher entre moi ou Schemama, je vous laisse deviner qui du juif ou du français eut sa préférence.

En physique le professeur, Mr Martin, nous fait découvrir, à preuve l'appui, la différence entre le phosphore qui se conserve dans l'eau sous peine d'exploser et le sodium qui se conserve à l'abri de l'eau sous peine d'exploser...A la même époque je ne comprenais pas qu'un liquide, en l'occurrence l'essence, ne contienne pas une trace d'eau. Je n'ai jamais été très fort en chimie; ce qui ne m'empêchera pas de faire presque toute ma carrière comme ingénieur dans les matières plastiques où tout le monde me prenait pour un ingénieur chimiste que je n'étais pas. Au baccalauréat, un 2 en latin m'oblige à redoubler; mon petit frère Vincent me rejoint en 1^{ère} C I, je laisserai tomber le latin à la veille du bac pour le passer en série Moderne avec une seule langue.

LE TRAIN

Sa présence, je dirai même son mythe a bercé toute notre enfance. Mon petit neveu François L. dès l'âge de trois ans avait quitté la maison pour enfile le grand boulevard Massicault en prononçant: "le crain le crain, le crain."

Dès ma plus tendre enfance je regardais avec émotion les locomotives leurs grandes roues , les pistons et les différentes bielles le tout coulissant dans la graisse épaisse. Il y avait des types de locomotives comme il y a des types de voitures, Mountain ou Pacific, puis plus prosaïquement les 241 avec 2 petites roues à l'avant, puis 4 roues motrices avec les pistons et enfin une petite roue comme pour supporter la cabine du chauffeur.

En Tunisie l'écartement des voies était de 1m au lieu de 1m44 sauf pour la ligne de Tunis à Alger, et un petit tronçon jusqu'au silo à blé de Mégrine qui était à double écartement, c'est à dire à trois rail.

Nous prenons le train de 7h10 chaque matin; Papa nous réveillait à 6h30 et nous partions à pied à 7h. Quand nous avions un train à prendre dans la journée, il nous arrivait souvent de commencer par monter sur la terrasse pour voir au loin où en était le train: s'il n'avait pas encore franchi le pont de l'oued Miliane que l'on distinguait bien par sa charpente métallique, à environ 2 km, nous avions encore le temps de courir pour l'attraper; on enfilait le Boulevard Massicault puis au bout, la rue principale, la plus commerçante qui donnait sur le passage à niveau de la gare, 700 m environ, en tout.

Il nous arrivait parfois de prendre le train en marche, contre toutes les règles de sécurité ; mais comme il y avait deux barres ou rampes d'accès aux marches du wagon qui accédaient à une plate-forme en plein vent, aux deux extrémités du wagon, il suffisait de prendre la barre en amont pour risquer de s'écraser sur l'escalier mais surtout pas la barre aval au risque de se retrouver tomber entre deux wagons, accident classique et mortel qui survenait pratiquement tous les ans. J'ai vu faire une amie cette manoeuvre: heureusement avec le dernier wagon, elle est restée quelques secondes suspendue dans le vide avant

d'être hissée à bord... Il n'y avait pas de quais à la gare de Radés mais simplement deux voies qui s'écartaient de quelques mètres pour laisser la place aux voyageurs au milieu; quand un train rapide passait sans s'arrêter il y avait intérêt à ne pas bouger et à retenir sa respiration... Je n'ai jamais vu ' d'accident dans ce domaine.

Les femmes arabes se bouscuaient parfois pour monter dans un wagon de première, et nous leur criions "brima, brima" pour dire première. Alors elles rebroussaient chemin, pour monter en seconde, la 3ème classe disparut avec la guerre. Le faible écartement des voies faisait que nous avions un peu des trains miniatures: les wagons étaient tous en bois; ceux de 1ère classe n'avaient que 3 compartiments, tous avaient des plate-formes à tous vents, aux extrémités; comme il ne faisait jamais très froid, on voyageait souvent sur la plate-forme, mais il fallait s'accrocher à la rampe car les marches donnaient dans le vide, sans la moindre sécurité, (Impensable aujourd'hui où les trains ne démarrent que portes fermées). Mous avions des cartes d'abonnement en 1ère classe.

La gare de Radés donnait sur la place de la mairie où mon père était vice-président, mais en fait le maire ; il fit ériger un monument au Maréchal Pétain:, de son vivant, ce qui, à ma connaissance doit avoir été unique; il y avait un médaillon du Maréchal en bronze, avec une' francisque, la hache à 2 têtes et les 7 étoiles de Maréchal, dont l'une d'entre elles est sur ma cheminée. Le monument fut inauguré avec l'amiral Esteva, alors résident général en Tunisie. Sur la mairie une plaque commémorative était datée 1936 après non pas JC mais NSJC Notre Seigneur Jésus Christ; mon père affichait ainsi sa foi; très grande.

Il me fit visiter un jour la mairie et la prison: une pièce obscure sans fenêtre si non un petit carreau élevé, et un simple trou pour les sanitaires, c'est ce qui m'impressionna le plus. Par deux fois mon père a réuni le conseil municipal à la maison: je vois encore tous ces mes sieurs assis dans la salle à manger autour de papa, pour discuter au moment de l'arrivée des allemands en Tunisie: il fallait devoir en héberger

à domicile. En quittant Radés, le train longeait la route vers Tunis puis le lac couvert de flamants roses, qui formaient une grande tâche rose; mais il n'était pas possible de les approcher, étant au loin dans une zone marécageuse. Le train passait ensuite sous la ligne de chemin de fer spéciale aux mines de fer de Kalat Djerda qui allait directement à la Goulette Tous les jours j'aimais regarder ce train de marchandises équipés de petits wagons de minerai, tous identiques, qui se réfléchissaient dans l'eau du lac toujours plat comme un miroir.

Le train traversait ensuite les coteaux couverts de vignobles, puis Megrine Coteau justement, après avoir longé "la roseraie" où mes parents s'installeront lors de leurs dernières années en Tunisie. Petit village purement européen, dominé par son église et l'énorme silo à grains de la gare. Sur la gauche les 4 maisons d'ingénieurs de la Penarroya, où habitaient rijouk.,_MrHuet, Mr Huck et Lus Chavannes, fabricant de maquettes de bateaux dont nous admirions les réalisations et qui nous a bien inspiré pour les maquettes que nous avons aussi appris à réaliser. On passait devant la fonderie de plomb puis la gare de Djebel Djelloud, vaste gare de triage on y croisait le "train des ouvriers" avec des wagons à bestiaux remplis des employés de la CFT, les Chemins de Fer Tunisiens, dont les ateliers d'entretien étaient voisins; la voie ferrée correspondante coupait la grand route nationale qui menait vers Radès et le sud: c'était le seul feu rouge dont j'ai souvenir à l'époque; il clignotait à l'approche d'un train, qu'on voyait d'ailleurs facilement venir dans la plaine dénudée. Le train s'arrêtait parfois longtemps à Djebel Djelloud, on avait le temps de regarder les grands tas de sel des salines voisines ou l'usine des engrais super phosphate dont la petite cheminée crachait une fumée jaune dont l'odeur était pestilentielle (Acide phosphorique?) plus loin 'la grande cimenterie qui mangeait lentement mais sûrement la montagne d'en face (50 ans plus tard la montagne avait effectivement disparu) Le train, donc s'arrêtait trop longtemps à notre goût aussi un jour, un d'entre nous, nous étions toujours nombreux avec nos amis, surtout au retour du soir; armé d'un sifflet à roulette, se pencha par la fenêtre

La gare de Tunis

du côté opposé à la gare et se mit à siffler trois coups courts et un coup long , le départ du train; il fallait voir la tête du chef de gare éberlué de voir le train partir, et une bande de gamins rigolant bien sous cape. Le train longeait ensuite d'autres ateliers puis passait sous le pont de Carthage, en fait ce pont représente la sortie de Tunis vers le sud, et non vers Carthage , une plaque signalétique affiche: " Le Caire 3133 Km " c'était pour moi tout un symbole, le sud, le désert le long de la mer et puis tout là bas au loin le Caire, l'Egypte et ses pharaons le Nil et les pyramides... que de rêves ai-je faits devant cette inscription. Sous ce pont de Carthage, le train s'arrêtait obligatoirement pour attendre le pilote, qui pour moi devait remettre au chauffeur le bâton relais qui autorisait l'entrée en gare, objet unique pour éviter tout déraillement car notre voie croisait alors celle qui venait d'Algérie c'était une sécurité absolue pour éviter tout accident. Il fallait toujours attendre longtemps ce pilote qui venait à pied , d'une petite cabine située à la jonction des deux voies. Mais il y avait aussi de la distraction et en particulier une corderie, en plein air : un homme actionnait une roue qui entraînait plusieurs brins de cordelettes pour constituer une grosse corde; , l'homme avait plus tôt un chapeau de paille qu'un parapluie sans doute ne pleuvait-il jamais dans ce coin de paradis; mais il y faisait parfois très froid, car c'est là que j'ai vu pour la première fois du givre tout blanc, sur les traverses de chemin de fer; je croyais voir de la neige, comme je n'en avais en fait jamais vu.

En 18 ans je n'ai vu tomber la neige qu'une seule fois,et que quelques. instants, elle ne tenait même pas au sol, par contre le Bou Kornine avait pris une légère blancheur rapidement disparue. C'est à Pâques 1940 en Algérie dans les Aurès que Papa fit arrêter la voiture pour me montrer un gros tas de vieille neige, qui ressemblait à un tas de grêlons: c'était la première fois de ma vie que je voyais de la neige , j'avais 12 ans. C'est l'âge du jeune garçon que Christine nous ramena un jour en Bretagne il n'avait jamais vu la mer. La gare de Tunis comportait de vrais quais, à la sortie 3 portillons pour le contrôle, ils étaient recouverts d'une arche de fleurs et plantes

vertes, ils donnaient sur la place de la gare, par définition.

La place de la gare de Tunis était tout un monde: il y avait la rangée des fiacres à 2 chevaux , les taxis locaux; généralement noirs avec leur capote et leurs grands garde-boue; les petits cireurs de bottes avec leur caisse en bois avec couvercle en pente, comme repose-pied qui vous quémandaient sans cesse, les braves femmes, les "mouquères" qui sont assises par terre avec toujours un nouveau né, un éternel nouveau né, qui ne grandissait semble-t- il jamais; couvert de mouches autour des yeux et de la bouche, les mouches à la recherche d'humidité; les marchands de cacahuètes ou gâteaux tunisiens, avec leur corbeilles en osier sur la tête, les terrasses de bistrot avec les clients qui fument, ou jouent aux cartes; la boutique qui vend des ftaïrs ces gros beignets ronds tout gras et chauds pris en sandwich dans un papier blanc qui s'imprègne rapidement d'huile; ou bien des briques :véritables crêpes avec un oeuf poché à l'intérieur qui croustillent sous la dent. Les makrouns gâteaux au miel très gras également ou les cornes de gazelle, sans parler des cônes en semoule, farineux, les rat loukoums élastiques ou les dates farcies à la pâte d'amande. Comment résister à toutes ces tentations permanentes ?

Heureusement, nous n'avons pas le temps de nous attarder, il nous faut courir au collège des maristes, par le boulevard Bab jedid à gauche on longe alors la grande grille de la cour des 6èmes une quarantaine d'enfants y courent dans tous les sens essayant d'atteindre le ballon un exploit ou mieux de marquer un but, l'exception, chacun jouant un peu contre tous. Quand plus tard nous allions au lycée Carnot, il nous fallait partir par la droite prendre la rue de Hollande, passer devant le collège de Sion, où nous reprenions la petite soeur France le soir. Il fallait ensuite traverser l'avenue Jules Ferry, devenue Bourguiba (Pourquoi pas) avant d'arriver au lycée.

Cette avenue débutait à la porte de France, vieille entrée de la ville arabe, que je comparais à l'arc de triomphe de Paris. Elle se terminait au bord du lac, après très belle allée de palmiers celui qui vit la libération, le port là où débutait l'avenue Gambetta où se déroulaient tous les défilés officiels, et son anniversaire avec notre frère Abel.

D'un côté de l'avenue Jules Ferry, les grands magasins, Général et Monoprix, la Résidence générale le théâtre, où j'assistais à une répétition de la 9ème symphonie de Beethoven où ma mère chantait pour les chœurs de la finale devenu l'hymne européen, elle nous avait placé mont frère Vincent et moi au milieu des fauteuils d'orchestre dans un immense salle de théâtre entièrement vide. C'est là que j'ai vu Audoin Dubreuil de retour de ses expéditions polaires , Marie Dubas, "Quel âge est-ce qu'elle a? celle-là: ça se dit tout bas"

Au milieu de l'avenue les rangées de ficus inévitables dans toute la Tunisie, le marché aux fleurs, qui persiste toujours avec le temps puis de l'autre côté, la cathédrale, que je comparais à Notre Dame de Paris, qui faisait face à la Résidence Générale: le laïc face au religieux: et les cinémas enfin où nous avons vu tous les films américains avant la France Blanche-Neige, Fantasia, l'Eléphant boy, le cinéma du Palmarium avait même un toit ouvrant qui coulissait à l'entracte, pour dissiper la fumée, car on fumait dans les salles de cinéma à cette époque. Un jour il se mit à pleuvoir durant l'ouverture du toit...

C'est de cette avenue que partait le T.G.M. Tunis Goulette Marsa, le train de la banlieue "Nord"; par opposition au nôtre de la banlieue "Sud". Il était électrique, avec des vieilles rames d'une banlieue parisienne, sans doute la ligne de Sceaux? Au départ de Tunis, en ville il y avait une perche qui allait chercher le courant électrique en l'air. Mais dès la sortie de la ville, la voie longeait le canal sur des kilomètres, on décrochait la perche qui était remplacé par un patin qui frottait sur un troisième rail, comme tout le métro parisien. Dans la campagne le train passait plutôt loin des habitations, car le rail conducteur était très dangereux, les gares avaient des quais surélevés aux passages à niveau, le rail était interrompu et le train n'était alimenté que par le patin avant ou celui d'arrière; il était mortel de faire pipi sur le rail... Train qui réservaient toutes les plages du Kram, Carthage, Sidi bou saïd terminus la Marsa, belle plage avec la résidence d'été du Résident général.

Une autre ligne revient de la Marsa à Tunis par la nord, son terminus qui traversait l'avenue de Paris s'appelait "le passage" sous entendu à niveau, je suppose. C'était un quartier que nous ne connaissions pas réputé mal famé. Il y avait des tramway à Tunis: une ligne faisait tout le tour de la ville arabe et allait jusqu'au Bardo, réputé pour son musée, une autre enfilait toute l'avenue de Carthage depuis le pont sur la voie ferrée jusqu'au belvédère, jardin public et quartier chic de Tunis. Ce tramway était la bête noire des cyclistes à cause des rails qu'il fallait toujours prendre bien de travers pour ne pas se planter dedans. Le chauffeur actionnait une grosse manivelle, qu'il tournait dans un sens ou dans l'autre suivant l'accélération ou le frein, sur la plate-forme arrière le contrôleur actionnait la sonnette comme celle des bus parisiens; le moindre tournant donnait lieu à des grincements épouvantables, le confort était spartiate, mais on appréciait bien.

Le Belvédère était un lieu particulièrement fréquenté: en plus du stade où nous allions une fois par semaine y faire notre gymnastique scolaire, il y avait un semblant de zoo, avec quelques animaux efflanqués gazelles, chacal, fennec, renard des sables et flamants roses; les routes sinueuses montaient jusqu'au sommet avec "la Kouba" très joli pavillon qui représentait la Tunisie à l'exposition coloniale de Paris vers 1930. Très belle vue sur Tunis, et toute la campagne environnante. La ville arabe ou médina, ne se parcourait qu'à pied, du fait des ruelles étroites: c'était tout un monde immense, grouillant de monde justement dont je ne connaissais que les artères principales. La rue de l'église du nom d'une petite chapelle perdue dans ce monde musulman; elle menait au quartier des souks ruelles couvertes par des voûtes supportées par des colonnes colorées de vert , rouge bleu; au milieu de la ruelle un caniveau recueillait l'eau de pluie chaque quartier a sa spécialité: souk des cuivres, qui résonne des petits coups de marteaux des ciseleurs, qui gravent des plateaux de cuivre des bracelets, des pendentifs d'oreilles, des breloques variées; le souk des babouches, qui sent bon le cuir , celui des tapis ou les bruits sont étouffés, les tapis pendent de tous les côtés, ou bien sont étalés

jusque dans la rue; on peut entrevoir des métiers à tisser, ; le quartier des chéchias, ces petites toques rouges typiquement tunisiennes qui sont tressées très grandes puis réduites et concentrées en une texture très dense et mille boutiques de parfums, de vêtements, d'alimentation. Les marchands vous hèlent au passage, ils vous vantent leur marchandise; ils vous prennent par le bras pour vous montrer tel ou tel détail de leur fabrication: il ne se fait rien de mieux ailleurs; des petits vieux sont accroupis à terre, position très fréquente, d'autres sirotent une tasse de thé ou de café, des petites tasses finement décorées de fleurs dans les quelles on verse le thé de haut; dans la foule qui circule, on se bouscule un peu; des chats sautent en miaulant, un chien décortique un vieil os, une peau de mouton encore fraîchement enlevée pend à hauteur de visage, des devantures de boucherie dégoulinent de sang ; les mouches sont omniprésentes.

Arrestation. de mon père (Février 1943)

Un beau matin, vers 6 h , 3ou 4 hommes , des miliciens?, se présentent à la villa de Sion; la brave Jeanne leur ouvre la porte, ils venaient arrêter mon père. J'étais encore couché lorsque la porte de ma chambre s'ouvrit: mon père, accompagné d'un inconnu vint me dire qu'on l'arrêtait. L'inconnu qui cherchait une contenance, farfouilla dans la bibliothèque, il tomba sur le nouveau testament, que je consultais tous les jours pour en noter une phrase à méditer; je collectionnais ces phrases dans un cahier, aujourd'hui disparu. Les hommes se firent servir de l'alcool par la brave Jeanne un peu terrorisée; puis disparurent avec notre père... L'après midi, Henriette et Laurent ,les deux aînés, se rendirent à Tunis, où ils purent entrevoir Papa derrière les barreaux. Le soir même arrivait à la Maison, le général allemand Schnarenberg, chef d'état major du quartier qui venait de prendre possession du collège de jeunes filles d'où nous dûment déménager. Il remplaçait, dans appartement du bas, le lieutenant italien "commando tope".

L'ordonnance du général, un sous-officier: Karl Bergman, parlait un peu mieux le français que son général. Henriette revient en pleurs de à Tunis; elle se ressaisit et explique le cas au général; il se met immédiatement à passer quelques coup de téléphone à droite à gauche, mais visiblement, l'armée allemande ne paraît pas dans le coup.

Il s'agirait d'une vengeance politique, que je n'ai jamais très bien bien comprise. En fait notre père se retrouve avec une vingtaine de personnalités dont le général Blanc et deux femmes, déportés. Ils seront rapidement emmenés en avion vers Rome et l'Allemagne, et internés au camp de Oranienbourg. Dans ce camp , il nous dira que sa principale activité était d'écrire des poèmes et de laver son linge. Au bout de 2 ou 3 mois, grâce sans doute à des interventions politiques , aussi mystérieuses que les raisons de son arrestation, il se retrouve à Paris, en résidence surveillée, simplement obligé d'aller se présenter toutes les semaines à la Kommandantur. Cette obligation s'effacera avec le temps et il se trouvera

48 Bis



Communion Slenelle 1938 avec Maman



Sur le perron de la Villa de Sion.



Charles tire au fusil de guerre allemand.



Charles Olivier P. Dominique Henriette Daniel P. France Vincent Francis
1943 La Tunisie coupée de la France orphelins avec Henriette 20ans....

définitivement libéré. Il retrouve notre mère, restée bloquée en France par le débarquement en Afrique du nord, alors qu'elle était venue à Toulon pour la naissance du premier enfant de notre soeur Hélène, François. Voilà comment notre grande soeur Henriette, alors âgée de 21 ans, se retrouva toute seule à la tête d'une famille nombreuse de 6 enfants nous les 5 garçons et notre petite soeur France...plus de deux ans durant. Mon père qui ne peut rester sans rien faire, obtient une mission de recherche géologique, dans le massif Central; Maman a souvent évoqué ses souvenirs de promenades avec lui armé de son petit marteau, pour casser des cailloux. Il est ensuite nommé directeur de la Centrale hydroélectrique de St Lary dans la vallée d'Aure ,dans les Pyrénées. Le précédent directeur avait du quitter rapidement la place, ayant appris qu'il était inscrit sur la liste noire des personnes à éliminer... La frontière espagnole est toute proche, les occasions de s'évader de France sont fréquentes, les règlements de comptes se font sans jugements et sans témoins: l'atmosphère est très tendue, quand Papa débarque pour reprendre ce poste. Il commence par s'habiller en bleu de chauffe et à se mêler aux ouvriers incognito, pour mieux connaître leurs doléances. C'est ainsi qu'à la cantine il découvre qu'ils en ont assez de toujours manger des haricots; aussitôt il donne 3 ou 4 assaisonnements différents en cuisine pour modifier la monotonie de la nourriture. Il parle un peu espagnol avec les ouvriers, car après avoir été en Argentine et au Mexique il avait travaillé plusieurs années en Espagne. Finalement il se présente comme le nouveau directeur. Certains durent rapidement l'inscrire sur la liste noire mais la majorité l'emporta pour l'en rayer... il revenait de loin.

Notre mère a souvent évoqué ce séjour dans les Pyrénées, les promenades dans les environs: Vieille Aure, Tramezagues et la vallée du Rioumajou qui mène vers l'Espagne, où elle rêvait de venir rejoindre ses enfants; elle a écrit à cette occasion un de ses plus beaux poèmes; Papa étudiait dans le détail les possibilités de s'évader vraiment pour regagner la Tunisie par l'Espagne, mais la libération déferla rapidement sur toute

la France, et il n'eut pas à mettre son projet à exécution. Par contre il eut le temps de faire repenser la construction de la maison du gardien qui était prévue a l'ubac, côté de l'ombre, pour la mettre à l'adret ,côté du soleil. Le gardien actuel ne se doute pas qu'il doit sa terrasse ensoleillée au souci de mon père de rechercher le soleil.

1er Mars 1941 Koufra

Après la grande débâcle de Juin 1940 et l'occupation de la France par les allemands, la date du 1er mars 1941, moins d'un an après, marque, avec. la prise de l'oasis de Koufra, par le General Leclerc, aidé entre autres par le jeune Lieutenant Abel Tommy-Martin, mon frère aîné, la première victoire purement française, en fait contre des italiens alliés aux allemands dans les troupes de l'Axe.

La prise de Koufra qui fut suivie de la bataille du Fezzan; avait pour objectif de détruire la "Sahariana" italienne et permettre de rejoindre à partir de l'Afrique équatoriale française, l'Afrique du nord. Ce fut une longue préparation à partir de Fort Lamy à 1500 Km le principal travail fut de repartir des bidons d'essence tout le long du parcours ce qui nécessita de très nombreux aller et retour. de plus en plus longs. Mon frère Abel me raconta comment ils déplaçaient le seul canon de 75 mm pour faire croire qu'ils en avaient plusieurs ; il avait commencé par réveiller un officier italien sous sa tente après lui avoir subtilisé son pistolet (Beretta de 7,65) que l'on conserva longtemps comme une relique. Les italiens; peu courageux ne tardèrent pas à se rendre; heureusement car les français n'auraient pas pu tenir quelques jours de plus et ne pouvaient même pas revenir en arrière. Les italiens, nombreux et bien ravitaillés, après avoir été désarmés furent très vexés de voir leur ennemi vainqueur: quelques pauvres hères fatigués et mal habillés mais vainqueurs.

Notre frère Abel se couvrit de gloire durant la bataille du Fezzan puis eut des démêlés avec un de ses supérieurs pour avoir défendu un de ses camarades, cela lui valut attendre un an avant de monter en Tunisie où nous le vîmes arriver en Mai 1944, au bout de 5 ans d' absence. Il participa au défilé des troupes avenue Gambetta à Tunis, à la tête de son bataillon de marche du Tchad le 8 mai, anniversaire de la libération de Tunis. Après une permission écourtée à Radès, il partit à Hammamet; Henriette alla chez nos amis Quintard pour le voir plus facilement, mais ii ne tarda pas à partir se battre en Italie puis en Provence avant de tomber mortellement blessé à Baccarat d'une balle

dans le ventre qui éclata son téléphone portatif. Opéré 5 fois de suite, il mourut dans les bras de notre mère qui avait pu venir à son chevet à l'hôpital de Mâcon. C'était le 4 Novembre 1944, jour de la St Charles la fête de Maman et la mienne en même temps. 3 jours plus tôt notre autre frère Laurent, qui était en math sup au lycée Carnot avait été mobilisé en règle, formé en Algérie puis envoyé en Angleterre, il débarqua en Normandie dans le courant du mois de juin et participa avec Leclerc à la libération de Paris. Démineur dans le génie, il sauta sur une mine qu'il tentait de désamorcer au passage à niveau d'Azerailles, le 1er novembre 1944, après avoir assisté à la messe de son aumônier dont il servait la messe. Enterré d'abord au cimetière local, j'ai accompagné mes parents sur sa tombe, où ils allaient régulièrement. Puis son corps fut transféré au grand cimetière militaire de Fauville en Lorraine où les morts de 14-18 laissèrent une place aux morts de la 2ème guerre.

Abel de son côté a été enterré au caveau familial de Fragnes près de La Loyere, propriété des cousins Jeannin-Naltet. J'en ai redressé la stèle au cours d'une récente visite.

Dakar suite

A Dakar, se trouvait le plus beau fleuron de notre marine: le cuirassé de 35.000 Tonnes Richelieu, armé de 8 canons de 380 mm; mais il est en fait immobilisé heureusement que l'armada anglaise qui s'approche de Dakar ne passe pas inaperçue: deux croiseurs légers et très rapides: le Gloire et la Galissoniere sont rapidement envoyés en secours à Dakar. La flotte anglaise doit battre en retraite fortement endommagée. C'est à cette même époque que les anglais, encore eux, débarquaient à Madagascar, où ils prenaient d'assaut les troupes françaises à Diego-Suarez, à l'extrémité nord de Madagascar.

8 Novembre 1942 La GUERRE en Tunisie

C'est, pour moi, la date qui marque le début de la grande libération et il me paraît dommage que son cinquantenaire soit passé quasiment inaperçu. C'est en effet le 8 Novembre 1942 que les Américains débarquent au Maroc pour installer une base arrière d'où ils progresseront par l'Italie avant de débarquer en Normandie puis en Provence pour enfin débarrasser la France de l'envahisseur.

Sur le plan politique, des pourparlers secrets avec l'ambassadeur américain à Alger: M. Murphy permettent de connaître l'événement 8 jours d'avance, mais l'arrivée inattendue de Darlan, grand chef militaire incontesté, venu accidentellement au chevet de son fils malade, trouble complètement les données politiques; les français en Algérie sont divisés.

Une suite de manoeuvres et de quiproquo surviennent; provisoirement mis en état d'arrestation, l'amiral reprend le dessus les américains ne savent pas avec qui discuter; voulant laisser les français désigner leur chef. Ils amènent avec eux le général Girault, récemment évadé d'Allemagne mais qui ne fait pas le poids, il sera rapidement évincé par De Gaulle plus tard; mais on ne parle pas encore de De Gaulle, qui est encore considéré comme un traître là où Pétain est encore reconnu comme le grand chef. Le matin du 8 Novembre, un dimanche, comme il se doit, c'est toujours un jour de relâchement propice à une attaque surprise, la flotte américaine se présente devant Casablanca... Les français et les marins en particulier ont gardé un triste souvenir de: Mers-el-Kébir le 3 Juillet 1940, ou au lendemain de la grande débâcle le Maréchal avait réussi à sauver la moitié sud de la France, toute sa flotte à Toulon et Mers-el-Kébir, justement, les anglais venaient lâchement la détruire dans ce port, sans la moindre concertation. Dakar le 24 septembre 1940, où le général de Gaulle, aidé des anglais encore eux, essaye maladroitement de prendre le principal port d'Afrique française. On est encore au lendemain de juin 40 la flotte française doit de nouveau combattre contre les anglais, et, ironie du sort il y a des marins français des deux côtés de la bataille. - Casablanca, donc, le 8 Novembre 1942 les marins français réagissent

donc à l'agresseur quel qu'il soit. Les combats durent trois jours, Darlan décrètent enfin un cessez le feu; il était temps, car si la résistance française avait duré quelques heures de plus, les américains auraient entrepris un pilonnage systématique de la ville avec la grosse artillerie sans épargner les civils, ce qui aurait été la plus grande catastrophe internationale. J'ai tenu ces renseignements de rapports américains et des états majors français écrits ultérieurement. Tous ces atermoiements expliquent aussi le sabordage de la flotte de Toulon le 27 novembre 1942 les allemands envahissent le sud de la France dès le 11 novembre; Ils arrivent également à Tunis ce même jour; en accord avec les conventions d'armistice les français se retirent sans combattre; à Toulon s'écoulent 15 jours de doute, les uns veulent rallier l'Afrique du nord et mettent en pression les chaudières; les autres jurent fidélité au Maréchal et y renoncent; des mines sont larguées dans la passe de sortie, finalement les allemands approchent le 27 novembre et la flotte, une des plus belles du monde, se saborde... Nous vécûmes ce drame avec d'autant plus d'émotion, que notre mère était à Toulon auprès de notre grande soeur Hélène dont le mari était justement sur le Strasbourg, cuirassé léger et rapide, autre fleuron de notre flotte de l'époque rescapé du drame précédent de Mers-el-Kébir... Quoi de plus terrible pour un marin que de devoir saborder son bateau...

Ce 8 novembre, donc, les Américains débarquent au Maroc et en Algérie mais ils renoncent à la Tunisie jugée trop loin de Gibraltar; la Tunisie qui par contre représente les arrières de Rommel qui se bat en Lybie contre les anglais, à l'appel des italiens incapables de se défendre tout seuls. Ce 8 novembre, la villa de Sion est calme: notre cousin Emmanuel G. est venu passer l'année scolaire à la maison. Notre mère est donc partie depuis 8 jours pour la naissance du premier né de notre soeur Hélène à Toulon. Nos cousins François et Francine. J-N sont venus en voyage de noce depuis le 3 Novembre; après un séjour de 3 jours à Hammamet ils sont partis ce dimanche matin à Carthage.

Dès le 9 novembre nous voyons les premiers avions allemands se poser sur l'aérodrome de el Aourna, entre Tunis et Carthage, de l'autre côté du lac à 8km environ. Le mardi 10 Novembre ce sont des centaines d'avion de toutes tailles tous noirs qui viennent dans un bruit d'enfer envahir le ciel tunisien: il y a des Junker 52, trimoteurs en tôle ondulée, transports de troupes, qui traînent parfois des planeurs derrière eux, pour transporter un maximum de choses, les allemands à l'époque n'ont guère de pétrole mais beaucoup d'idées et font de l'essence artificielle avec leur charbon; dans les grands groupes chimiques de l'I G Farben = Bayer+ BASF + Hoescht qui chacun séparément est deux fois plus gros que Rhône-Poulenc où je travaillerai plus tard. Il y a d'énormes avions, hydravions, me dira mon cousin à Bizerte, hexamoteurs 3 moteurs sous chacune des ailes, très effilés. Notre excitation pousse au délire notre père est absent; nous décidons mon frère Francis, mon cousin Emmanuel et moi de partir en vélo, "pour voir" de plus près cette armada tombée du ciel, l'idée de la guerre et du danger ne nous effleure absolument pas: nous avons 16 ans et moi 14. Nous franchissons le bac de la Goulette et prenons la route vers l'aéroport; une grand route le longe: une sentinelle allemande nous fait signe de ne pas rester là; nous avons vu les avions se poser de près et contents de notre venue nous repartons sans plus nous inquiéter.

Nous re-franchissons le bac et nous approchons de Radès lorsque les sirènes d'alerte se mettent à mugir, c'est la tombée de la nuit. Tout d'un coup surgissent au ras des maisons 7 avions tout noirs ils ondulent légèrement en fonction des mouvements des collines de Radès; mon cousin les reconnaît tout de suite pour être des avions anglais: ce sont des "Bristol Beaufighter" ils portent bien leur nom. ils, doivent venir de Malte ou de Pantelleria, Petite base anglaise voisine de Malte. ils ont du longer facilement le golf de Tunis pour venir enfin survoler Radès et prendre le lac en enfilade pour arriver tout droit sur l'aéroport; ils ont sûrement été prévenus de l'arrivée des avions allemands et nous restons figés quelques

secondes, sans savoir ce qui peut arriver. Tout d'un coup ils ouvrent le feu avec des balles traçantes , c'est pour moi un peu le baptême du feu. C'est la première fois que je vois un combat entre ennemis ;là où nous étions quelques minutes avant: il y a la GUERRE. D'autres balles traçantes partent du sol vers les avions qui répliquent en larguant des bombes; il est 18h ,toutes ces petites lumières brillent d'autant plus que s'approfondit la lumière blafarde du crépuscule. Le bruit des explosions vient jusqu'à nous, d'épaisses fumées noires montent lentement dans le ciel qui a double raison de s'assombrir ; des flammes jaillissent également des brasiers de nombreux avions qui ont dû être détruits au sol; il y a sans doute des morts et nous avons une pensée et une prière pour eux. Puis en quelques minutes tout est fini; il ne reste que les incendies qui fument. Nous sommes là, médusés, le pied à terre sur nos vélos; nous reprenons enfin nos esprits et filons à la maison prévenir tout le monde: nous sommes très excités, et ne prenons même pas le temps de ranger nos vélos la cousine Francine est en train de faire la classe aux deux plus jeunes Dominique et France, nous crions tout essoufflés: "C'est la guerre!".

Cette date du 8 Novembre 1942 allait marquer dans notre vie: envahissement de la zone sud de la France, nous allons vivre plus de 2ans coupés de la France ; notre mère est restée bloquée en France notre père sera bientôt déporté en Allemagne et miraculeusement libéré il arrivera à la rejoindre. Nous restions les 5 frères et la petite soeur sans parents, aux bons soins de la grande soeur Henriette, 21ans Il y avait heureusement la brave Jeanne la plus fidèle des employés que nous ayons eu; mais dans l'immédiat il y avait aussi les cousins Emmanuel G. et François et Francine J—N venus en voyage de noces!

Déjà, début Novembre, Henriette écrivait qu'elle avait hâte de voir revenir notre mère; sans se douter que deux années durant, elle allait assumer toute la charge de la maisonnée, à travers la guerre, les restrictions, et tous les dangers divers. De nôtre côté nous étions une bande de 5 garçons et leur petite soeur débordants de santé et plutôt insoucians des nombreux soucis qu'elle endurait. Grâce à Dieu, sur le plan matériel, après le départ de papa, elle avait pu aller voir quelqu'un de la Société Pennaroya, de notre père qui lui a alloué la moitié de sa solde durant son absence. C'était parfois bien juste pour tenir avec toutes les augmentations de prix consécutives à la guerre.

En quelques jours la guerre envahit tout notre environnement: Ça commence par des alertes nocturnes, des bombardements; les anglais à partir de Malte et les américains à partir d'Alger peut-être?, harcèlent les allemands. J'ai appris plus tard, par des rapports américains, que dès le mois de décembre, ils avaient voulu entreprendre une grande offensive rapide vers la Tunisie, à partir de l'Algérie; mais c'était sans compter sur les pluies et la boue ; rapidement, devant l'absence pratiquement complète de routes goudronnées entre les deux pays, les camions et les blindés américains se sont embourbés d'une façon incroyables, et ils ont dû y renoncer provisoirement. Les trois objectifs principaux étaient: le port de Tunis, l'aérodrome de la Ouina et l'avant port de la Goulette respectivement à 10, 8 et 6 Km de notre maison. Nous estimions que notre petite banlieue n'étant pas un objectif, nous étions parfaitement à l'abri des risques et que nous allions pouvoir observer en toute liberté le spectacle incessant qui allait se dérouler sous nos yeux 6 mois durant. Nous eûmes droit aux coupures d'eau, (il fallait en deux heures remplir la baignoire et tous les brocs d'eau possibles;) coupures d'électricité (On remit en service une vieille lampe à pétrole avec son bec Bunsen qui éclairait presque aussi bien, lampe à acétylène, lampe à huile dans l'escalier, et bougies dans les chambres. Restrictions d'alimentations, un jour que nous étions sortis de table en ayant encore faim, nous sommes allés arracher quelques carottes dans le jardin pour les manger toutes crues. Nous étions des J3 qui avions les moins mauvaises rations et notre soeur aînée, Marie-Rose, qui avait épousé Hubert P. un colon à Zriba, au pied du Zaghouan , qui attendait son 3ème enfant, venait de temps en temps nous ravitailler d'un bon poulet ou d'un lapin. Le brave Palmiéri entretenait un jardin où tout poussait moyennant de prendre le soin d'arroser de temps en temps, ce qui était une de nos meilleures distractions. La terrasse de la maison constituait un merveilleux observatoire grande terrasse périphérique au second étage, donnant donc accès à toutes les directions sans compter le 3ème étage entièrement dégagé

la maison dominait toutes celles du quartier, par son ampleur; très il n'y avait que deux grands-arbres dans le jardin: un frêne , que j'ai retrouvé coupé en rondelles ...dans les années 70 et un orme qui était le seul à perdre ses feuilles en hiver; la visibilité était donc vraiment totale de cette terrasse.

A l'approche de tout avion étranger, l'alerte était donnée par trois coups de canons de DCA, tirés au dessus du lac sedjoumi, le lac de Tunis qui borde Radès, ce lac était entouré de batteries de DCA dont l'une à l'entrée du village, avec 4 canons de 105 mm qui portaient sans doute plus loin que l'autre près des salines avec 4 canons de 88mm à moins de 2 km dont les coups claquaient comme des coups de marteau sur les carreaux de la maison; nous avons dû coller des bandes de papiers en croix sur tous les carreaux, justement pour éviter leur fracture.

Les 3 coups de l'alerte étaient espacés chacun de quelques secondes et aussitôt après trois petites explosions éclataient dans le ciel en formant trois petits nuages bien caractéristiques, noirs teintés de blanc; en effet le ciel était toujours bleu et immaculé les jours d'alerte; nous en avions même le pressentiment, car le mauvais temps ne favorisait pas les interventions aériennes.

C'était pour nous le signal d'un spectacle : nous nous précipitions donc au grand galop dans l'escalier pour voir. Au début lors des premières alertes de nuit , nous descendions gentiment à la cave dont le plafond avait été renforcé par une grosse traverse en bois nous avions dégagé des étagères pour servir de couchettes; nous étions tous là anxieux, à nous regarder avoir peur ce qui ne faisait qu'accentuer nos peurs nous entendions vaguement des bruits d'avions quelques explosions au loin, mais rien de précis; rapidement nous avons renoncé à redescendre à la cave; nous préférons VOIR. Et nous avons en effet VU tous les spectacles possibles: Le ciel d'hiver, en Tunisie est particulièrement lumineux; le bleu du ciel est plus pâle qu'en été, des voiles de stratus s'étirent Parfois dans l'azur infini. La mer d'un bleu intense, outremer, est très souvent "d'huile"

Tous les soirs la brise de nier venait blanchir la surface de l'eau de ses mille moutons blancs. Cette brise qui était la hantise des cyclistes que nous étions, car elle était toujours contre, le soir au retour vers Radès.

Il nous arrivait parfois, de voir éclater le premier des 3 nuages même d'alerte, avant d'entendre le coup de canon correspondant ... Nous nous précipitions dans l'escalier, à qui arriverait le premier, tout essoufflés, on regardait vite dans quelle direction étaient pointés les canons de la batterie qui nous donnait la direction où chercher les avions à venir, la batterie des salines à 2-3 km. Nous avons ainsi vu tout ce qui peut exister dans une guerre:

La nuit ; c'était des fusées éclairantes larguées par les avions pour repérer leurs objectifs; elles étaient de toutes les couleurs, tantôt blanches, tantôt jaunes ou rouges, elles éclairaient tout le ciel et avec une telle intensité, qu'il était possible de lire un livre sans difficultés. Les balles traçantes des "Pom-pom" petits canons à affûts quadruples de 20 mm en particulier; donnaient lieu à de véritables feux d'artifices; sans compter les projecteurs qui du sol balayaient le ciel; une fois un avion alluma par mégarde une lumière dans la nuit blafarde, il eut aussitôt droit à un tir nourri supplémentaire.

Le jour ; c'était armés de la paire de jumelles, que nous pouvions observer ces spectacles grandioses. Les avions de bombardements étaient généralement des "Forteresses volantes "Boeing B 22" quadrimoteurs, volant à 8 ou 10 km d'altitude; ils apparaissaient tout blancs, avec leurs carlingues en alliage d'aluminium, qui brillaient dans le ciel d'azur; ils arrivaient par vagues successives avec une impression de force invincible, car contrairement aux bateaux, ils ne cherchaient pas à zigzaguer, devant tenir le cap de leur objectif. les chapelets de bombes tombaient alors en enfilade. En hiver ils laissaient derrière eux une traînée de vapeur blanche qui ne leur permettait pas de se cacher; de plus ils étaient entourés et suivis des centaines de petits nuages de DCA, dans lesquels ils leur arrivaient

de plonger juste après l'explosion; le 2 mars 1943 fut une date mémorable car ce fut le plus grand bombardement avec des centaines d'avions qui rasèrent tout le quartier du port, il y eut de nombreuses victimes, sans compter toutes celles qui étaient dans un abri en béton qui bascula dans le trou d'eau voisin creusé par une bombe... car une grande partie de la ville basse de Tunis avait été construite sur des remblais gagnés sur le lac: dans la cour des maristes de Tunis juste avant d'être chassés par les allemands ; on creusa des tranchées dans lesquelles on découvrait toutes sortes de matériaux hétéroclites par contre quand nous avions creusé une tranchée à Radès nous étions tombés sur des morceaux de poteries à un mètre de profondeur qui ne pouvaient que dater des Romains... - On assistait parfois à des combats aériens : le 30 novembre, c'était 3 Messerschmidt 109 contre 2 Lockheed P38, bifuselage (l'avion de St Exupéry) un Me 109 se fit descendre. Une autre fois c'est encore un P 38 mais contre un Fock Wulf 190, c'est le P 38 qui se fait descendre, mais le pilote saute en parachute, on a pu le suivre dans sa descente, cela paraît très long, surtout pour lui sans doute, il a semblé qu'il tombait dans le lac, il risque d'y être resté car les combinaisons d'aviateurs ne doivent pas être très pratiques pour nager. Une autre fois ce sont des bombardiers légers Glenn-Martin bimoteurs, volant à moyenne altitude qui prennent le risque d'attaquer le port de Tunis. et l'aérodrome; était-ce pour mieux toucher leur objectif? Toujours est-il qu'ils sont pris à partie par une fusillade nourrie à faible distance qui ne manque malheureusement pas son but.. J'ai suivi dans le détail, aux jumelles, la désintégration complète de l'avion à commencer par une aile qui s'est détachée, puis tout le reste suivit; sans espoir d'en réchapper. Par un bel après-midi ce sont 5 Bristol-Beaufighter, tout noirs, comme ceux que nous avons vus la première fois' qui arrivent en rase motte par derrière la colline de Radès, à l'abri des batteries de DCA . Quand l'un d'entre eux quitte brusquement le groupe , se dirige vers nous puis oblique vers le lac, entouré de toutes les batteries...

le pilote était-il déjà mort? car il eut immédiatement droit à un tir très serré , presque à bout portant , et il ne tarda pas à piquer du nez dans le lac, là même où les flamants roses font une belle tâche rose; on ne voyait plus que la queue de l'appareil fichée dans la vase. aucun des pilotes ne put s'en sortir; une foule de badauds vint sur les bords du lac le soir même; il n'y avait pas grand chose à voir mais c'est dire si nombreux étaient ceux qui avaient assisté à la fin de cet avion; quelques semaines plus tard, l'appareil disparut complètement de la surface du lac ensevelissant son équipage dans l'éternité. - Un jour c'est une explosion sourde qui nous alerte d'un événement: on se précipite sur la terrasse, rien dans le ciel un cargo italien est immobilisé au large au milieu du golfe il vient de sauter sur une mine; il s'enfonce tout doucement; 24 h durant un autre bateau armé d'une grande grue essaye de sauver du matériel du désastre des camions en particulier ; longtemps on vit sa mâture émerger, le golfe n'étant pas très profond. - Une autre fois c'est un beau torpilleur italien, très fin, un peu comme les nôtres , qui est en rade au milieu du golfe et qui pris à partie par un avion sans doute anglais, qui largue ses bombes on voit de grandes gerbes blanches s'élever très haut en l'air; le bateau réplique à coups de canons; mais cette fois là il n'y eut ni vainqueur ni vaincu. L'avion était arrivé au ras des vagues et les attaques en rase mottes me font penser aux joueurs de tennis qui montent au filet: on prend plus de risques mais on a plus de chances de gagner. - cette autre fois c'est un petit avion d'observation allemand Fieseler Storch, qui se pose dans un champ à 500m de la maison; Aile surélevée, capable de se poser dans un champ, l'allemand, un grand officier est là tout seul à côté de son avion, entouré d'une foule de curieux, sa seule défense son pistolet "Parabellum" 9 mm ,comme en manipulait plus tard mon frère Francis. Le soir tombe; il a dû prévenir par radio, car il paraît très patient devant cette foule qui

le dévisage de loin. Le lendemain il aura disparu avec son avion. Avec la DCA, il y avait la retombée des éclats d'obus: le bruit courait qu'une jeune fille s'était faite tuée à Tunis par un de ces éclats: c'était des morceaux en fonte noire, déchiquetés de près d'un centimètre d'épaisseur, qui pouvaient faire de 5 à 10 cm de long; ils retombaient du ciel par centaines lors d'une attaque aérienne; on les entendaient cogner sur les tuiles des toits; et de ce jour là on s'abritait sous l'escalier en bois qui montait de la grande terrasse à la petite du 3ème étage.

En fait d'abri, on avait déjà construit dans le jardin une profonde tranchée en zigzag, suivant la technique de la guerre de 14/18 recouverte par des traverses de chemin de fer! C'était à l'époque de la première "petite guerre" avec l'Italie en 1941! Qui ne dura pas. Il y a toujours eu une rivalité entre la France et l'Italie au sujet de la Tunisie, d'autant plus que la colonie italienne était sans doute plus nombreuse que la colonie française, qui tenait les rênes de l'Administration.

Le fond de la tranchée était en sable, car nous n'étions pas très loin de la mer(1 km) au premier hiver. 41/42 elle se remplit d'eau sur 30 à 40 cm et rapidement le bas des parois s'effondra condamnant la tranchée à sa perte; on fit donc une nouvelle tranchée dans un autre coin du jardin, celui où Maman avait planté quelques arbres en vue d'un petit bosquet d'arbres? Cette nouvelle. tranchée était moins profonde et non plus en zigzag, par contre la couverture en planche recouvertes de terre se prolongeait par un "observatoire" à ciel ouvert pour ne rien perdre du spectacle, qu'était pour nous la guerre: la cage à poules que nous pensions pouvoir nous protéger des éclats d'obus! Après le départ des allemands en Mai 1943, on construisit deux tranchées face à face à une dizaine de mètres l'une de l'autre et couverts de grosses vestes et de casques allemands en acier robuste, on se faisait la guerre à coups de mottes de terre! dans le grand champ qui jouxtait le tennis, où l'on ne plantait plus d'orge à l'époque.

Avec l'hiver, on aménagea la cave: une grosse poutre en bois pour en renforcer le plafond en cas d'écroulement de la maison des matelas sur les étagères pour y passer la nuit, du ravitaillement et le vin que l'on achetait en gros tonneau que l'on soutirait ensuite pour le mettre en bouteilles. Le gros rouge tunisien était très apprécié de notre cousin bourguignon il avait, entre autre, un degré élevé de 13 à 14° d'alcool!

L'hiver arrivant les alertes étaient moins fréquentes mais par contre nous faisions plus peur, nous descendions donc dans la cave mais là à entendre au loin le bruit sans voir ni comprendre notre peur ne faisait que s'amplifier! Finalement on adopte de nouveau la montée à la terrasse, comme étant la meilleure façon de voir, et le spectacle et les risques éventuels.

Les pensionnaires de la Villa de Sion

Ils furent nombreux et très variés Papa était généreux et la maison était vaste, autant en faire profiter les autres. Avant la guerre , c'était principalement aux vacances de Pâques que des cousins venaient en Tunisie: Paul et Guy T.M. Simone W. après la guerre Nicole C. et Marielle R.

Au lendemain de la grande débâcle de 1940 , de nombreux réfugiés de la moitié nord de la France avaient fui vers le sud. Papa ayant fait une demande d'un enfant de nos âges, nous avons hérité de Raymond G. fils d'un libraire d'Abbeville, il souffrait nettement de sous alimentation an arrivant en Tunisie, aussi s'est il mit à grossir, au point qu'il avait de véritables bourrelets de graisse autour des yeux et que sa graisse fondait quand il faisait chaud! Il avait facilement tendance à bouder, ce qui nous était inconnu, et il nous arrivaient souvent de nous moquer de lui car c'était un " Francaoui", ou Français de France, il était assez naïf et croyait n'importe quoi lui montrant les grands tas de sel des salines nous lui disions que c'était du minerais de sel. Il écorchait les noms arabes ainsi la gare de Djebel Djelloud devenait Djali la balle Djaloud. Il ne nous tenait pas rigueur des

misères que nous lui faisions. Je l'ai retrouvé par hasard 30 ans plus tard comme parent de scouts d'Europe.

Pierre D frère du beau-frère passa également une année scolaire à la maison.

Emmanuel G. cousin de., Lille, le nord par excellence vint à Radès à l'automne 42 il connaîtra avec nous les débuts de la guerre; D'une famille de 18 enfants il s'entendait très bien avec ceux d'une famille de 12! Il eut la chance de pouvoir rentrer en France avec les avions allemands Junker 52 oui amenaient les renforts et repartaient à vide par l'Italie. Nos cousins F.J-N. venus en voyage de noces la veille du débarquement du 8 novembre eurent également cette chance, contrairement à une autre famille dont l'avion fit un atterrissage forcé dans le Cap Bon et fut ensuite mitraillé par l'avion anglais qui l'avait descendu: le père, la mère un garçon et une fille furent tués une grande fille eut la cuisse percée par une balle et son petit frère , qui s'en 'sortit indemne fut un de mes meilleurs copains; Hervé De C. cousin de nos voisins et amis Lescuyer.

Pour les vacances de Noël on hébergeait les enfants des ingénieurs de la Société de P. de notre père: les frères DURIN ou Josy Chazel; mes camarades se moquaient de moi è son sujet.

Puis ce furent les pensionnaires militaires , du fait de l'occupation allemande ce fut tout d'abord un Lieutenant italien le commandant Toppe; puis ce fut le général allemand Schnarenberg dont l'état major occupait l'école professionnelle de Jeunes filles que nous avons dû évacuer de ce fait ; il avait sa chambre, son cabinet de toilette, sa cave et son bureau dans notre salle d'études... des techniciens vinrent brancher de nombreuses lignes de téléphone dont les câbles m'impressionnèrent par leur quantité. Son ordonnance Karl Bergman assurait son ménage, il parlait français mais mon grand frère Laurent m'avait demandé de rester sur la réserve avec lui ; je ne comprenais pas pourquoi à mon âge. Quand ils étaient absents

tous les deux, j'allais sur la pointe des pieds voir ce qu'était le bureau d'un général allemand en guerre, c'était bien tous les câbles de téléphone qui m'impressionnaient le plus.

Un soir Karl Bergman nous avait ramené un groupe d'allemands nous devisions dans le salon lorsqu'à 22h précises l'un d'entre eux demanda à sortir dans le jardin ; il resta cinq minutes , pensif à regarder l'étoile polaire, sans doute priait-il, car il nous expliqua comment sa femme, à 3 ou 4000 km de là avait fait le même geste à la même heure, avec la même pensée, regarder en même temps le même objet... jolie preuve d'amour!

Les allemands sont souvent amateurs de musique, et je pense que c'était le piano du salon que l'ordonnance avait repéré qui était à l'origine de leur venue.

Vers la fin de l'occupation allemande le général fut remplacé par un grand lieutenant, peu bavard ; le dernier jour il regroupa tout un tas de dossiers auquel il mit le feu au milieu du terrain de tennis ce jour là des fumées s'élevaient partout dans la campagne... il s'agissait sans doute d'un ordre général donné à tous les allemands, pour se saborder...

Au lendemain de la Libération nous eûmes d'abord un américain: Dzurella; artiste, il jouait du piano et nous ramenait parfois des amis; mon frère Laurent avait acheté une des toutes premières partitions de swing intitulé "Fast waller Conception".

Puis ce furent 3 infirmières anglaises, au grade d'officiers, 2 eu 3 gallons, très maniérées qui ne parlaient pas le français et avec lesquelles nous n'eûmes da ce fait que peu de relations.

A l'entrée du jardin se tenait un garage à voiture au fond duquel était un plan incliné à 30°. sur 1m50 pour éviter de cogner le fond du garage! je n'ai jamais revu ça ailleurs! nous courrions en rond dans le garage et cette pente servait pour prendre les tournants comme dans un autodrome! Avec la guerre l'ensemble fut transformé en écurie pour accueillir une voiture cheval avec une stalle pour le cheval ; cette voiture permettait à papa de gagner son bureau

entre temps il avait même envisagé d'y aller en vélo et avait acheté un grand vélo en conséquence, le guidon étant un peu bas, il avait adopté la position des grands coureurs cyclistes.. il avait juste 60 ans à l'époque. Ce vélo n'avait même pas de changements de vitesses, mais il faut dire que le pays était plat dans le quartier et mon vélo n'avait pas non plus de changements de vitesses!

Avec le départ de papa, le cheval et la voiture disparurent on hébergea alors une famille de réfugiés italiens:les Bevelaqua: le père la mère, une grande fille qui attendait un enfant, et un jeune garçon ils y restèrent près d'un an. J'étais jaloux de leur radio qu'ils mettaient à pleine puissance...un jour j'eus le culot de vouloir les embêter en leur coupant le courant électrique, qui passait dans notre atelier, mais je ne débranchais qu'un seul fil, sans le savoir je n'avais coupé que le neutre de retour ils s'en rendirent rapidement compte, peut-être en prenant une châtaigne? Et se branchant sur une prise de terre ils remirent rapidement leur radio en route! Vexé je rebranchais le tout sans m'en vanter. La jeune femme qui avait des "envies" de femme enceinte , venait cueillir des oranges sur les arbres.

Dès le début de la guerre, que les alliés entreprirent contre les allemands qui avaient occupé la Tunisie pour protéger leurs arrières de Lybie où ils combattaient aux côtés des italiens contre les anglais venant d'Egypte, les alliés: américains , anglais et Français s' étaient assez rapprochés de Tunis, car on voyait , fin novembre des lueurs sur l'horizon, au sud ouest de Tunis, des grondements de tonnerre du côté de Djedeida, on distinguait même de jour les avions Stukas .junker 87 aux ailes en W descendre en piqué pour larguer leurs bombes sur leurs objectifs. Cela ne dura pas: l'hiver arrivait et j'appris plus tard que les chars américains s'enlisaient tellement qu'ils durent renoncer à la grande offensive qui était projetée alors pour libérer plus vite la Tunisie. Lors des alertes de nuit, nous grimpons donc sur la terrasse tandis. que le général allemand faisait les 100 pas dans le jardin.

Après les alertes nous courions sur le lac qui bordait Radès vers Tunis là nous ramassions les éclats d'obus fichés dans la vase c'était le début de nos trésors de guerre; petits morceaux d'acier très durs et très déchiquetés qu'il n'était pas bon de recevoir sur la tête, une jeune fille aurait été tuée ainsi à Tunis... notre abri sous l'escalier de bois n'était donc pas illusoire comme notre cage à lapins sur la tranchée du jardin!

Avec le printemps les alliés gagnaient du terrain ; les allemands commencèrent à assurer leurs défenses près de chez nous: C'est ainsi qu'on vit un jour des centaines de civils, arabes ou prisonniers? creuser de nombreuses tranchées le long de l'oued Milane à 2km de la maison; ils étaient des centaines! On vit de nouveau les Stukas venir bombarder le pont de la grand route de Tunis vers le sud sur le même oued Miliane , il fallait sans doute empêcher la progression des chars américains vers la cap Bon , dernier repère des allemands acculés à la mer... C'est à cette époque que l'on vit le lieutenant qui avait remplacé le général allemand, brûler tous ses dossiers secrets: C'était un dimanche, le temps était calme et de tous côtés on voyait des petites fumées vers le ciel La messe fut troublée par le bruit du canon, car on se battait à 6km de là; cependant nous restions parfaitement insensible sinon étranger à ce combat... De retour la maison on grimpa quatre à quatre sur la terrasse: nous étions aux premières loges pour voir la dernière attaque contre les allemands: nous nous sentions en parfaite sécurité ne nous sentant pas visés par les belligérants!

La montagne du Bou Kornine 576m formait une protection naturelle à ses pieds la ville d'Hamam-Lif, où se trouvait ; un palais résidentiel du Bey de Tunis (Quand nous faisons l'ascension du Bou Kornine, nous regardions toujours d'en haut le mouvement des gardes en grande tenues rouges et blanches passées en revue , défilant ou relevant la garde.) au pied de la montagne il y avait donc un passage étroit avec la route nationale, le chemin de for comme seul accès, et dont à défendre coûte que coûte ce fut bien la cas d'un canon allemand

de 88 mm l'équivalent de notre 75mm de la guerre de 1914 en plus moderne et plus rapide; c'est lui qui équipait toutes les batteries de DCA des environs de Tunis; là il servait de canon antichars, mais il était seul contre un ennemi très largement supérieur en nombre; son tir devait être très efficace car on vit les chars américains tenter de le déborder par la droite en progressant dans les champs d'oliviers qui poussent sur les pentes du Bou Kornine non loin de Sidi Boumel où est né mon beau-frère Hubert.

Des fantassins progressent à l'abri des chars: je vois sous mes yeux la progression d'une armée suivant toutes les règles de l'art! le combat ne durera que 48h, de nombreux amis nous avaient rejoints sur la terrasse, véritable observatoire, pour assister au spectacle!

Le lendemain; c'est le 7 Mai 1943 tout est fini: les derniers allemands se sont rendus. Nous sommes libérés plus d'un an avant le débarquement en Normandie, que nous suivrons sur une carte avec des petits drapeaux que l'on plante sur la carte au fur et mesure de la progression des troupes alliées.

Au mois de juin l'été arrive, avec lui les vacances et les bains de mer quotidiens. Un matin nous voyons la rade se remplir de bateaux de guerre américains, une dizaine puis des dizaines et enfin une centaine de bateaux de toute taille de jolis petits destroyers légers qui peuvent se permettre de mouiller à 1 km à peine... nous allons la nage les regarder de plus près, les marins nous saluent gentiment, je crois même qu'ils nous ont laissés nous reposer sur les barres de protection des hélices qui nous sont comme des plongeoirs pour reprendre nos forces avant de repartir à la nage vers la côte.

Un de ces bateaux; plus au large, est équipé d'un énorme canon sur tourelle comme en ont les cuirassés! Je me suis toujours demandé ce qu'il adviendrait au premier coup de canon, de ce petit bateau anormalement équipé pour ses dimensions! Un beau matin nous découvrons avec stupéfaction que la mer est complètement déserte! Nous sommes en juillet 1943, nous apprenons le débarquement en Sicile; les alliés depuis le 3 Novembre 1942,

ont progressé lentement mais sûrement ; après la Sicile ce sera l'Italie où les alliés buteront au Mont Cassin, qui sera finalement enlevé grâce aux soldats français, après 4 à 5 mois de durs combats ! Ce n'est que le 6 juin 1944 que commence le grand débarquement en Normandie, puis le 15 août 1944 en Provence!

C'est pourquoi j'ai toujours attaché une très grande importance au débarquement du 8 Novembre 1942 qui marqua le commencement de la Libération; son cinquantenaire en 1992 passa presque inaperçu à ma grande déception et il fallut attendre le 6 juin 1984 pour voir célébrer dignement le débarquement; que je suivis avec émotion à la télévision...

L'histoire ne s'écrit pas toujours comme on la vit...

Le démarreur des camions italiens

Les camions militaires italiens (Il faut rappeler que les italiens étaient encore alliés des allemands à cette époque: ils étaient toujours alliés aux plus forts n'étant eux-mêmes pas très forts!) leurs camions, donc étaient équipés d'un système de volant à inertie: le mécanicien prenait une très grande manivelle qu'il se mettait à tourner, d'abord lentement puis doucement de plus en plus vite, un ronflement allait s'amplifiant avec un son de plus en plus élevé puis brusquement, quand le volant avait atteint sa vitesse de régime, il embrayait sur le moteur qui après quelques toussotements se mettait à démarrer; je crois que des avions allemands avaient le même principe de démarrage (Messerschmit 109) cela évite les démarreurs électriques qui nécessitent une batterie d'accumulateurs toujours lourde et encombrante...et ça ne risque pas de tomber en panne.

Les arbres

Les arbres du jardin de la Villa de Sion étaient très nombreux et très variés: Un grand orme près du Tennis, il était le seul arbre à feuilles caduques du jardin: il m'indiquait l'hiver ou le printemps idem frênes et mûriers. Deux doubles arcs de cercles de faux poivriers de part et d'autre du grand bassin rond très faciles d'accès nous grimpons dans leurs branches et faisons des "passages" d'un arbre à l'autre; cette technique des passages était très recherchée et c'était à celui qui en trouvait un nouveau, plus dangereux que le précédent... Pour passer d'un arbre à l'autre il nous arrivait de faire de véritables acrobatie nous suspendant par les bras, nous balançant pour attraper une branche lointaine etc... Deux grandes allées de ficus bordaient l'allée au nord qui menait au boulevard Massicault ; mon frère Francis ,qui était le meilleur grimpeur d'entre nous arrivait à faire toute l'allée dans un sens avec retour par l'autre allée! Il fit un jour une chute magistrale avec une bonne foulure au bras. Les ficus avaient des graines, des toutes petites figes qui étaient parfaites comme munitions pour tirer à la sarbacane, grâce aux roseaux qui poussaient au fond du jardin. Au coin de la maison poussait un énorme frêne, avec les feuilles duquel Papa faisait de la "frênette" sorte de tisane que nous buvions comme on boit aujourd'hui de la bière ou du Coca. Il y avait tout un rituel de fabrication, avec fermentation dans une grande bassine puis mise en bouteilles. Nous allions chercher le vin en tonneau avec une brouette et nous le mettions ensuite en bouteilles dans la cave. Aux deux extrémités du bassin ovale étaient disposés deux grands mûriers: on pataugeait dans les murs qui en tombaient et j'en cueillais de grandes branches pour donner aux lapins. avec l'orme ils étaient les seuls arbres à perdre leurs feuilles.

Pour les sports et la gymnastique ,nous avons donc une piscine à domicile; un tennis , auquel je jouais relativement peu/ nous avons de vieilles raquettes trop grosses pour les jeunes et ce n'est que lorsque notre grand-mère nous offrit une belle raquette que j'en fis un peu plus. Les amis venaient souvent jouer à la maison où l'on se retrouvaient parfois très nombreux autour d'un piano ou du bassin.

Papa avait fait suspendre une grande échelle sur deux gros crochets qui permettaient de la garder à l'horizontale à 2m de haut , c'était très pratique pour faire de la gymnastique, comme un jeu de vraies barres parallèles en bois où nous nous exercions souvent. Le soir la grande allée de ficus se garnissait de centaines de moineaux qui venaient y passer la nuit; on s'amusait à taper dans les mains pour entendre un grand vrombissement dû à l'envol simultané de tous les moineaux! La nuit nous montions avec une lampe de poche pour les attraper tout endormis!

Les JEUX

En plus de la piscine, du tennis et du ping-pong nous avons un tas de sable disposé le long du mur qui séparait le jardin en deux il était entouré d'un portique en bois où nous grimpons au milieu de très jolies fleurs de passion sorte de grand liseron à très jolies fleurs. Le tennis était entouré aux deux extrémités de grillages sur 3m de haut les poteaux nous servaient de buts pour le foot-ball; le fond du tennis servait de jeu de boules : les boules étaient de grosses boules de scories de la fonderie de plomb recouvertes d'émail un peu grosses à manipuler mais très économiques! Quand on les cognait un peu fort, elles éclataient en morceaux ! Avec les amis qui venaient nombreux nous avons des grands jeux: Gendarmes et voleurs j'étais un "petit "à côté des "grands" comme Pierre P. ou Maurice H. mon grand frère Laurent un autre jeu le ballon prisonnier sur le terrain de tennis.

Le jeu d'approche à vue, avec la libération des prisonniers lorsqu'on arrivait à s'approcher du but , était un de nos jeux favoris. Les nombreux bosquets au fond du jardin, le champ d'artichauts ou le bouquet de roseaux étaient autant de cachettes. On rampait sous les artichauts, ou derrière les touffes qui bordaient toutes les allées. Un été, un feu de branchage resté sans surveillance se propagea sur des dizaines de mètres le long de ces touffes, alertés par les enfants du chauffeur, nous avons joué aux pompiers. avec des seaux et l'eau du grand bassin tout à côté! Les jeux d'intérieur nombreux ne manquaient pas:

La biche cachée , consistait à former deux équipes, dont l'une quittait la grande salle de jeux, tandis que l'autre confectionnait tout un échafaudage de chaises et de tables, recouvert de couvertures un des membres de l'équipe se glissait dessous tandis que tous les autres allaient se cacher derrière le rideau, tiré devant l'épaisseur du mur où se trouvait une porte condamnée avec le salon voisin. On poussait un cri pour appeler l'autre équipe qui revenait dans la salle et devait deviner lequel était resté caché sous l'échafaudage: le jeu consistait à essayer de le faire rire pour arriver à le reconnaître ; on pouvait aussi ne laisser personne... Les histoires. racontées pour faire rire l'inconnu, ne manquaient pas de faire également rire tout le reste de l'équipe cachée derrière le rideau!

Les séances de "Bâton roule" qui roule...qui roule...et qui s'arrête sur... Un animateur tient une canne à la main, son partenaire a les yeux bandés et doit deviner sur qui s'arrête le bâton...Une convention est établie à l'avance entre les deux compères: le dernier qui a parlé, par exemple. Ce jeu ne peut se pratiquer qu'avec des "invités" extérieurs au cercle des habitués, qui connaissent l'astuce...et qui doivent restés discrets

Les MAC-MOC . Jeu de mimes où j'ai tellement ri que je me souviens en avoir fait dans ma culotte! Le personnage principal est un nain

Il faut deux animateurs pour faire un nain; il est évidemment encore plus drôle d'en faire deux, avec 4 personnes: on dispose d'une table recouverte d'une large couverture pour cacher les jambes des animateurs. Le premier animateur représente la tête du nain et les jambes du nain avec ses bras enfilés dans une culotte courte et les mains dans de grandes chaussures. Le deuxième animateur se cache derrière le premier en enfilant une veste ,le derrière devant pour faire les bras du nain et camoufler le montage; il est préférable de cacher son visage pour qu'on ne puisse le voir.. l'ensemble est du plus comique et ne manque jamais de faire rire la salle! Les mimiques, les gestes les réparties entre deux personnages sont toujours très drôles! le fait de parler à contre temps des gestes , ou de manger sans discerner la bouche met un piment supplémentaire au jeu!

Le jeu de "Ma-Jong" Jeu chinois avec des présentoirs comme dans le jeu de scrabble, où l'on disposait les pions, comme ceux du jeu de domino mais sur lesquels étaient dessinés des signes cabalistiques, chinois par définition: il y avait les "Krah"

Le jeu de Monopoly nous était venu de France avec notre cousin Emmanue G. il en avait fabriqué un avec les rues de Lille dont il était originaire; J'en fis moi-même un ou deux. Les jeux de cartes étaient largement pratiqués: Bridge, bridge plafond avec notre grand-mère Rivière puis bridge-contrat méthode Culberson ou Albaran ; le Poker battait son plein surtout pendant la guerre, nous connaissions par coeur les combinaisons et toutes les astuces de bluff! Les alertes interrompaient les partie.

Halte au falot! Ce jeu se pratique avec autant de jeux de 52 cartes qu'il y a de joueurs, en nombre illimité...c'est la mort des cartes au sens propre du terme, qu'on en juge: Chacun dispose d'un jeu de 52 cartes, soigneusement brouillées; le jeu consiste à retourner ses cartes 3 par 3 et à disposer au centre de la table la reconstitution complète des familles en commençant par l'as puis le 2 ,le 3 ,le 4 etc...

Avec 5 ou 6 joueurs, il y a rapidement une vingtaine de piles de cartes qui montent lentement mais sûrement, ou plutôt en se mélangeant, chacun joue individuellement en comptant ses cartes 3 par 3 le plus vite possible, car le premier qui a épuisé complètement son jeu a gagné. Plus on est nombreux, plus le jeu va vite car on a plus de chance de trouver 1 bonne place de la carte que l'on sort... Plus on est nombreux plus le jeu est excitant, car on est souvent plusieurs à vouloir recouvrir la même carte...d'où des cris, des hurlements des jurons et j'en passe! Les cartes que l'on tire et qui ne trouvent pas de places s'empilent lentement; quand on a épuisé sa main on reprend le tout et on recommence à compter 3 par 3... La vitesse est sans limite et le gagnant crie "Halte au Falot" à la fin de son jeu. Les cartes souffrent beaucoup de ce jeu, et il faut ensuite retrier les cartes pour les remettre chacune dans leur jeu respectif.

Le jeu de Bouchons: il y a 8 joueurs, 7 bouchons et un jeu de 32 cartes; chacun dispose de 4 cartes on compte tout haut: 1,2, 3! et chacun se défause d'une carte sur son voisin; il faut une bonne synchronisation des gestes; dès que l'on possède 4 cartes pareilles on attrape un bouchon, c'est alors la ruée sur les bouchons: celui qui n'en trouve plus marque un mauvais point.

Le jeu du menteur: on rejette ses cartes à tour de rale en annonçant la couleur sans la montrer: il ne faut pas être pris en défaut de mentir...

Les jeux de patience étaient très pratiquées par notre grand-mère, les patiences classiques ou les astuces pour découvrir la carte choisie lors de tours de cartes:

Avec 20 cartes

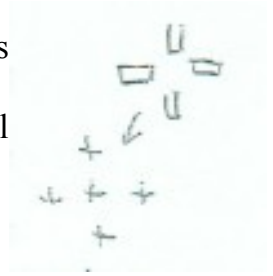
on fait choisir deux cartes, puis on les dispose en 4 rangées de 5 la face en avant suivant le code :MM,UU,TT,SS,NN

MUTUS NOMEN DEDIT COCIT

et on demande au partenaire d'indiquer les rangées où se trouvent ses cartes: Si ce n'est que la première ce sont les U, la 1ère et- la 2ème ce sont les M la 1ère et la 3ème les T etc...

Après, une astuce permettant de connaître la carte choisie par le partenaire, réussir à la lui faire désigner :

Jeu de 20 cartes; Disposer les cartes en croix de 4 lui demander de désigner un des axes horizontal ou vertical, et enlever ou garder suivant le cas, les cartes correspondantes...Si il regarde de trop près, il risque de découvrir le pot aux roses...



Jeu de glace A l'aide d'une chaise cachée près de l'armoire à glace de la chambre des

filles,on montait sur la chaise et avec le dédoublement de l'image on obtenait un personnage gros où maigre, qui s'envolait quand on levait la jambe

Le chapeau qui montait ou descendait tout seul

Montée à la corde lisse etc...

Les CHATS

Mon tout premier souvenir de chat date de mes 3 ou 4 ans: il s'agissait de "Tintin" , condamné à mort par mon père, pour avoir mangé un gâteau de riz, ou autre? Mon père avait décidé de l'exécuter militairement, en le passant par les armes; c'est à dire avec son pistolet d'ordonnance...Cela se passa devant la cuisine le long du mur qui coupe le jardin en deux pour une raison de sécurité ; les exécutions se font toujours devant un mur. J'entends encore les coups de feu qui retentissent dans le fond de ma mémoire! Initié dès la tendre enfance à l'exécution des chats, on ne s'étonnera pas de la suite des événements!

Durant l'absence de nos parents, de 1942 à 1944, ma petite soeur avait un chat . Il fut surpris une première fois, alors que nous étions dans un temps de restrictions, avec un beau rôti dans la gueule...Peu de temps après ce fut un gâteau de chocolat qui lui servit de menu... C'en était trop, et il fut décidé de supprimer le chat, contre le gré de la petite soeur, évidemment. Ce fut mon grand frère Laurent qui procéda à l'exécution, avec la carabine 22 LR de Papa...dans la droite ligne de la précédente. La petite soeur hurla si fort que mon grand frère eut une parole prémonitoire..." Tu ne pleureras pas aussi fort le jour de ma mort" Elle survint deux ans plus tard, quand il sauta sur une mine à la libération ... L'habitude était prise et nous avions décidé d'améliorer en temps l'ordinaire du brave gardien qui venait de temps nous protéger des voleurs , et qui appréciait fort le civet de chat pour nourrir ses enfants... De nombreux chats du quartier rodaient dans le jardin: la nuit leurs ébats étaient accompagnés de hurlements langoureux et plaintifs, à vous donner la chaire de poule! Cela pouvait durer longtemps; ça se terminait par une lutte brutale et violente qui séparait les deux prétendants à la même chatte.

Alors que mon frère avait un chat noir dans sa ligne de mire... le coup partit et ce fut un chat blanc qui bondit en l'air!!! Notre beau-frère, Hubert, le colon, nous enseigna les diverses façons de supprimer les chats sans cartouches, il faut avouer que la belle carabine 22 LR disparut un jour ... sans doute sous le burnous de la femme arabe qui venait faire le ménage ? le mystère ne fut jamais éclairci...

On commença par fabriquer un piège en bois, véritable souricière , si le terme peut être employé pour un chat... Longue caisse de 25 cm de large, 20 cm de haut et 50 cm de long. Cette caisse était fermée à un bout par une porte guillotine, non pour ce que vous croyez, et à l'autre bout par un fort grillage, pour permettre d'éclairer le fond de la caisse où était disposé l'appât : morceau de déchet de viande ,par exemple accroché, tel un hameçon, à une ficelle reliée au taquet de bois qui retenait la porte d'entrée , qui n'avait plus qu'à coulisser en tombant pour refermer le piège.."Tire la chevillette et la bobinette cherra..."disait la grand-mère au petit chaperon rouge. Nous prîmes de nombreux chats avec ce piège particulièrement efficace. L'exécution finale posait toujours un problème supplémentaire , car il ne suffisait pas d'attraper le chat, aussi il fallait le supprimer...mais n'anticipons pas.

Une fente à la partie supérieure de la caisse, permettait de glisser un noeud coulant, il n'y avait plus qu'à attendre que le chat passe sa tête dans la corde pour n'avoir plus qu'à tirer...Mais il fallait tirer très fort! et je me souviens d'un gros chat qui me résista très fort et très longtemps: il avait dû se retourner et n'était sans doute plus étranglé par le cou mais par la nuque, ce qui lui permettait de mieux se débattre et résister...Une autre fois on voulut le noyer: la cage, garnie du chat et lestée d'un gros caillou, fut plongée dans le bassin...En quelques secondes il n'y avait plus

qu'un tas de planches éparses oui flottaient après un gros bouillonnement d'eau et un chat qui nageait qui remonta sur le bord du bassin et qui partit en courant tellement vite ,que sans doute court-il encore... Le plus dramatique fut ce joli petit chat noir, qui n'offrit que peu de résistance; le lendemain notre père rentra du bureau en chantant "C'est la mère Michel qui a perdu son chat..."Il venait d'apprendre que nos voisins et plus qu'amis avaient perdu leur chat. Monsieur L, s'appelle effectivement Michel. Nous comprimes tout de suite notre crime ,car le rapprochement avec l'exécution de la veille était évident.. La famille L. ne nous en tint pas rigueur puisque leur fils Romain est un de mes plus vieux et meilleurs amis et Bernard, qui jouait à la poupée avec ma soeur est devenu mon beau-frère... Je passe sur les exécutions plus classiques: noyade à la naissance, sous une cage grillagée immergée dans l'eau...la mort n'est pas instantanée...Mon frère en jeta un du 2ème étage mais je ne pense pas qu'il se tua pour autant! Nous n'étions pas seuls à utiliser des méthodes radicales pour exterminer les animaux et d'autres avaient des méthodes encore plus infamantes: une nuit , durant l'horreur d'une profonde nuit...le vent soufflait la tempête faisait rage dans les branches des arbres du jardin; le chien de garde du poulailler aboyait plus fort que d'habitude je me rendormis. Le lendemain on le découvrit empoisonné... il ne restait qu'un coq et qu'une poule dans tout le poulailler: un voleur prévenant sans doute! De la strychnine? je ne jurerais pas ne pas l'avoir employée. Que faisons nous de tous ces chats? il n'y avait guère de cimetière de chats dans le jardin , le brave gardien "Figous" en récupéra plusieurs et l'histoire dit qu'il réunissait ce jour là toute sa famille pour se régaler d'un bon civet de chat, très apprécié en ces temps de guerre et de disette!

Un jour mon frère Francis fit cuire une belle tête de chat/ la nettoya consciencieusement pour en garder un superbe crème équipé de deux ressorts pour actionner la mâchoire et d'une ampoule électrique pour an éclairer le fond, tel le chien des Baskerville qui crachait du feu par ses yeux! ce brillant trophée trôna longtemps sur la cheminée de notre chambre! Pour en finir avec les chats, je citerai une anecdote arrivée chez nos amis Créte, un soir à l'heure du dîner, la cuisinière présente un beau plat contenant un superbe "lapin". Tout le monde se régale, on ramasse le plat vide et un enfant ramène un autre plat sur lequel trône une superbe tête de chat!...

Et pour finir une histoire bien bonne encore sur un chat à lire très rapidement: " chat vit rô, rô tenta chat, chat mit patte à rô, rô brûla patte à chat. , chat quitta rô.

Les CHIENS

Notre père avait une sainte horreur des chiens: il pensait qu'en Tunisie, où la rage sévissait d'une façon endémique. il n'était pas recommandé d'avoir un chien au milieu d'enfants! Un de mes camarades d'école, habitant Rads, sa mère mourir de la rage... Un soir notre père était rentré en nous signalant qu'un chien enragé tramait dans le quartier... il nous recommandait de ne pas sortir; je me vois encore montant rapidement sur la terrasse pour voir...je scrutais les environs; la campagne était déserte ce soir là.

Des chiens errants tramaient souvent du côté d'un tas d' ordures derrière le stand de tir, édifié justement par mon père: grand stand de 100m de long avec très 'grosse butte au fond, et un toit en forme de grands volets pour éviter toute balle perdue. Mon père engagea un jour tous les tireurs du stands pour une grande battue auprès des chiens errants...

Un matin avant l'aube quittant Zriba pour prendre le bus qui devait me ramener à Tunis je fus pris à partie par trois grands chiens kabyles, jaunâtres, galleux au regard mauvais , aux dents longues qui s'approchèrent de moi; je n'en menais pas large, et transis de peur je mettais mes mains dans les poches pour éviter de me faire mordre; ou bien je faisais mine de ramasser une pierre par terre pour les voir s'écarter un instant. Les chiens ont de drôles de réactions: l'un d'entre eux aboyait à s'étrangler au bout de sa chaîne, sur laquelle il tirait si fort qu'elle cassa... il en resta muet! En l'absence des parents nous eûmes un petit chien noir très bas sur pattes que nous appelâmes "Scat". Il était notre souffre-douleur: incapable de sauter par dessus une brique, nous nous étions amusés à le mettre dans un labyrinthe de briques dans lequel il cherchait en vain la sortie!

Nous héritâmes un jour de "Fridu" le chien de Mme COQUIL, lui camarade de notre frère Abel, qui débarquait de l'Afrique noire. Il était très grand, un peu pataud, il avait des vers ... ce qui faisait notre horreur!

Des amis colons dans le cap Bon, qui venaient souvent jouer au tennis à la maison avaient une propriété gardée par un chien qui avait un mort sur la conscience...

Quand nous nous promenions en vélo, les chiens nous attaquaient par les jambes, on essayait de leur donner des coups de pieds pour les chasser, mais il semblait que ça les excitait encore plus!



A la mine de plomb d'Aïn Allega, en Septembre 1942, Charles Tommy—Martin offre à l'Amiral Esteva, Résident Général en Tunisie, une maquette au 1/500ème du croiseur de 7.600 Tonnes la "Galissonière" qu'il avait commandé, au centre son père directeur de la mine.

la FESSEE

Notre grand-mère RIVIERE, venait souvent passer l'hiver en Tunisie, un mois ou deux ; elle avait ses appartements au raz de chaussée , avec sa chambre et son cabinet de toilette. Elle avait un principe intangible: les enfants devaient se coucher à 21h30! Un soir que nous étions tous au salon: les uns jouant du piano, d'autres aux cartes, Maman tricotant ou lisant papa somnolant dans son fauteuil, Bonne-Maman nous demanda d'aller nous coucher, une fois, deux fois...elle insista mais nous ne réagissions pas très vite; Papa ne put faire autrement que de réagir à notre inertie: il se planta au pied de l'escalier et attrapa chacun de nous au passage, pour lui flanquer une bonne fessée!

Ma deuxième fessée mémorable date du jour où je prononçais le mot de 3 lettres alors que nous jouions au train électrique; mon grand frère, qui entre nous était sans doute celui qui me l'avait appris, alla le rapporter à notre père; je reçus donc une bonne fessée, et je me suis juré , depuis ce jour de ne plus prononcer ce mot ou celui de Cambronne... Je crois avoir généralement pas trop mal tenu ma résolution, mais il est bien difficile de l'obtenir des enfants.

J'insiste toujours pour ne pas entendre de mots grossiers à la maison; malheureusement le chauffeur du car scolaire était souvent à l'origine de l'instruction correspondante...mais je rétorquais que je ne voulais pas qu'on ramène à la maison ce que l'on pouvait entendre au dehors!

le POULAILLER

Le poulailler de la villa de Sion était très vaste: il comportait trois étages de cages à lapins sur 7 ou 8m de longueur! Notre père en fit abattre de nombreux éléments pour ouvrir une fenêtre au Sud, au soleil, pour la maison de la Famille du brave Hassen Ben Ali Dissen, notre chauffeur. Il avait de nombreux enfants: Mahmoud, Ali, Chedlia, Tidjania, Assia, Brahim, sans compter un bébé mort né. La maman nous préparait des couscous somptueux, des vrais; les meubles de leur maison étaient à leur mode: les enfants dormaient sur des nattes posées sur le sol. Les cages à lapins étaient pour nous un lieu privilégié de jeux c'était comme trois étages d'appartements où nous grimpons directement sans échelles; il fallait simplement se replier un peu pour entrer entièrement dans une cellule. c'est là que j'étais, un jour lorsque brusquement. un petit avion surgit du ciel au raz de la maison, c'était un avion en perdition, il cherchait à rejoindre l'aéroport de l'Aouina, de l'autre côté du lac de Tunis; il n'y parvint pas et dû se poser ? en catastrophe sur la lagune, en évitant la ligne électrique à haute tension qui traîne par là.

Le boulevard Massicaut

C'était un peu notre petit "Champs-Élysées" une belle avenue bordée de ficus l'arbre traditionnel des avenues en Tunisie (L'avenue Jules Ferry à Tunis devenue l'avenue Habib Bourguiba, en avait de multiples rangées) le ficus est un arbre à feuilles persistantes, Qui protège donc bien du soleil de la pluie en hiver, et qui donne des petites graines rondes: les "boulettes" de ficus, petites figues microscopiques, et très dures, armes idéales pour les tire-boulettes ou sarbacanes que l'on se fabriquait avec les tiges de roseaux véritables petits bambous dont il y avait un gros massif au fond du jardin.., ce jeu était passionnant, et pratiquement sans dangers: un boulette reçue sur la joue donnait une impression de brûlure sans plus.

Le boulevard Massicaut était éclairé par des lampadaires situés dans l'axe du boulevard tous les 30 m environ. J'aimais bien jouer la nuit avec mon ombre qui grandissait au fur et à mesure nue je m'éloignais d'une lampe, pour être rattrapé par derrière par celle de la prochaine /quand je passais sous la lampe que je piétinais quand je passais sous la lampe pour la voir me dépasser de nouveau et grandir puis s'estomper au loin devant grandir...une nouvelle fois devant moi en attendant la suivante et ainsi de suite, sans fin jusqu'au bout de la rue. C'était pour moi un vrai plaisir que de courir après mon ombre que je n'arrivais jamais à rattraper.

La circulation sur le boulevard était très réduite: quelques bicyclettes en particulier un petit italien, avec un vélo d'adulte beaucoup trop grand pour lui; il le montait en "danseuse" dans le triangle du cadre d'où il émergeait dans une position d'équilibriste, l'obligeant à pencher le vélo du côté opposé au sien, pour maintenir l'équilibre précaire de l'ensemble ...il était bien connu du quartier pour cette gymnastique que je n'ai jamais vue par ailleurs (relaté par mon ami Maurice H. dans ses mémoires de "Valentin"). Un autre s'asseyait sur le guidon et pédalait, en marche arrière pour lui, pour avancer.

Le boulevard menait de la place de la mairie jusqu'à la plage de Radès , 2 km au total, la villa de Sion ôtait à 500 M-du centre et à 1500 m de le mer; en été un char à bancs, tiré par un ou deux chevaux pouvait emmener 15 à 20 personnes d'un coup

Côté centre ville les dernières villas étaient occupées par des siciliens: "la petite sicile". les petits vieux tiraient toujours une ,chaise sur le trottoir pour discuter avec le voisin ou les passants... En été comme en hiver on les trouvait toujours sur le pas de leur porte à discuter avec force gestes et exclamations. Comme dans le midi de la France, les gens ont besoin de soleil: j'appelle cela "boire" le soleil.

Un beau matin ,le boulevard fut envahi par des dizaines et des dizaines de camions militaires, nous étions en 1940, c'était des camions de l'armée type Citroën, du train des équipages dits "Tringlots" destinés à transporter du matériel ou mieux des hommes de troupe, ils étaient vides et restèrent désespérément vides durant plusieurs jours,

les chauffeurs n'étaient pas très bavards ; puis un jour ils disparurent brusquement, comme ils étaient venus , sans tambours ni trompettes.

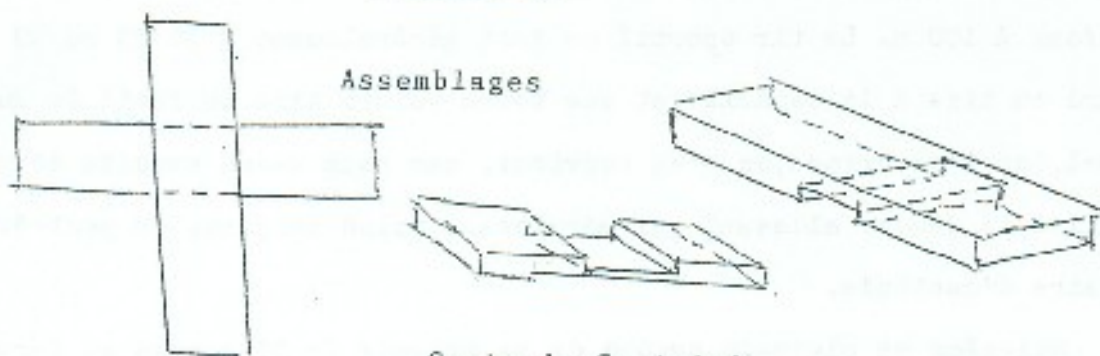
Le plus intéressant était de courir au bout du boulevard pour voir passer les tirailleurs sénégalais qui allaient de temps en temps s'entraîner au grand stand de tir situé au bord du lac de Tunis sur le bord de la route qui mène aux salines et au port de La Goulette. Les salines dites de "la princesse" étaient en fait tenues par des bagnards condamnés à ramasser le sel opération très pénible : L'eau de mer était disposée dans de grands étangs carrés de faible profondeur, dont la couleur virait du bleu au vert, au rose de plus en plus vif pour sécher finalement au blanc: il n'y avait plus qu'à ramasser le sel. Le sel était entassé dans des grands tas en forme de pyramides oblongues qu'on dénombrait en grand nombre; je regardais ces "paludiers" avec commisération, un peu comme des esclaves. Ils étaient souvent à moitié nus. Quand le régiment de tirailleurs sénégalais passait, tout le village se pressait à leur passage: il y avait les soldats à pieds avec leurs fusils, ceux à cheval, dans leur costume tout chamarré, des chevaux tiraient même des canons. J'étais toujours très impressionné par tout ce qui était militaire, ce qui représentait la force et le bon ordre: les autos blindées qui circulaient dans la ville arabe durant les troubles de 1936 ou 37? Les canons du fort de Radès : batterie de marine de 4 canons de 105 mm qui surplombait la colline de Radès au-dessus du cimetière.

Ce fort était destiné à protéger la baie de Tunis, on ne voyait de lui que les 4 canons et une énorme plaque de blindage qui recouvrait le poste d'observation, tout le reste était dissimulé dans la colline: une grande porte métallique en gardait l'entrée, qui nous était très mystérieuse. Il fallut attendre l'après guerre pour pouvoir accéder librement dans les secrets du fort de Radès : de nombreux bâtiments à demi enterrés sont disposés autour d'une petite cour intérieure. Nous pénétrons sur la pointe des pieds ayant l'impression de fouler une zone interdite ; un immense escalier descend dans les profondeurs de la roche où l'on découvre diverses salles plus ou moins éclairées. Nous n'étions pas les seuls à être venus fouiller le fort le lendemain de son évacuation par les allemands, car nous tombons sur... Mme HURE en personne, la directrice de l'école des filles devenue notre lycée. Les emplacements des canons sont maintenant déserts ,mais le PC sous son

énorme plaque de blindage (20 à 30 cm d'épaisseur) est intacte. Une des salles était jonchée de centaines de petites cousettes en cuir, sans doute faites pour disposer de petits objets à portée de main car pouvant se fixer à la ceinture. Nous en avons pris des dizaines ; je les ai taillé pour me faire une paire de sandales auxquelles j'avais ajouté des fers contre l'usure...j'avais finalement une paire de sandales très spartiates ,parfaitement inusable et de plus insoulevables du fait de son poids extrêmement lourd! Une autre salle contenait des cartouches et des grenades, nous n'osions pas toucher aux grenades jugées trop dangereuses, nous nous sommes par contre rattrapés sur les obus de 20mm montés sur leur douille; il y en avait de toutes sortes: de simples obus pointus, d'autres avec fusée arrière (balles traçantes pour la nuit) (Voir plus loin)

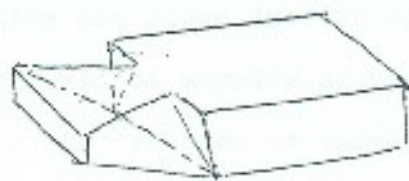
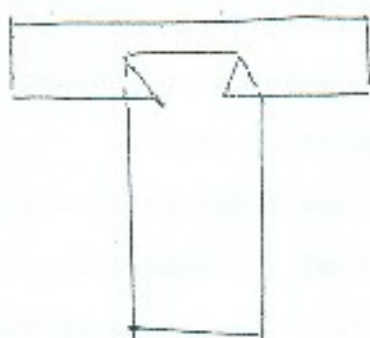
Les ARMES

Notre père nous avait souvent initiés au tir à la carabine avec sa Remington 22LR (Long rifle) = 22 centième de pouce(2,54 cm). c'est à dire que la balle est longue contrairement à la "bosquette" utilisée dans les tirs dans les foires. Notre père avait des règles très strictes de sécurité: il fallait toujours se tenir en arrière du tireur, la cible était disposée sur le mur de la "salle d'armes",long bâtiment en prolongement du garage de la voiture, avec un sol en terre battue , utilisée pour les cours d'escrime de la commune; il y avait encore un tableau au mur avec la liste des escrimeurs, l'un d'entre eux portait le nom de Rigoulot, qui était, à l'époque un haltérophile champion olympique et considéré comme "l'homme le plus fort du monde" (Cf le Larousse). Le fond de cette longue salle fut aménagé pour en faire un atelier de menuiserie, avec une fenêtre. Ne pouvant revenir. en France pour les grandes vacances,toutes les liaisons étant coupées avec la France, notre père avait convenu de nous donner des cours de menuiserie avec un professeur de l'école professionnelle de Tunis Mr Adorny. Pour nous éviter certaines erreurs, il signait son nom au crayon à l'endroit où nous ne devions plus raboter. En 3 années d'études, nous avons commencé par faire des assemblages qui consistaient à assembler 2 petites planches de 20 à 30 cm de long suivant toute sortes de techniques:en croix en oblique, en angle; chaque forme avait un nom: croix de St André, queue d'aronde, - Nous avons ainsi réalisé en 3 années 3 objets: un tabouret , une chaise basse et enfin un vrai berceau encore utilisé 50 ans plus tard, preuve que nos constructions étaient solides. C'est de là que m'est venue l'art de travailler le bois.

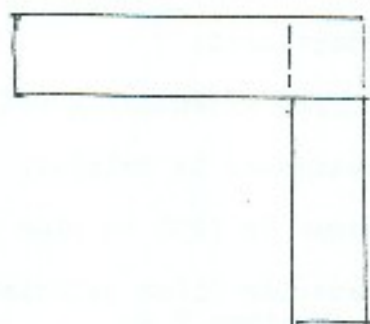
MENUISERIE

Assemblages

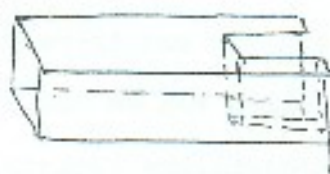
Croix de St André



Assemblage en fausse queue d'aronde



Assemblage en angle



Tabouret



Chaise basse

Pour en revenir aux armes , notre père avait construit un stand de tir à Radès, grand bâtiment allongé avec les grands volets de

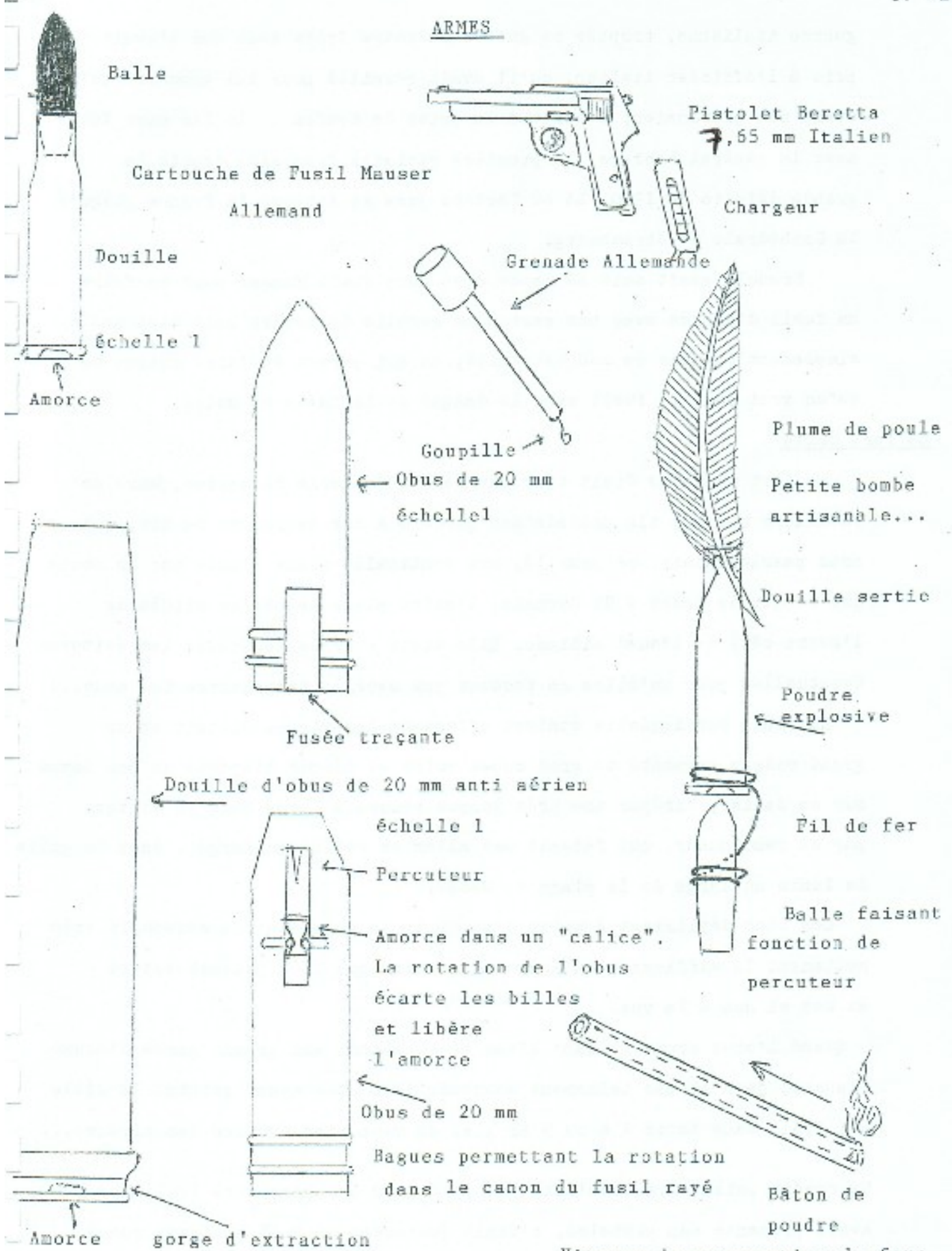
sécurité au plafond, s'appuyant sur les murs latéraux et une grosse butte au fond à 100 m. Le tir sportif se fait généralement à 10, 25 ou 50 m quand on tire à la carabine et que votre voisin tire au fusil de guerre Lebel, en l'occurrence, on s'en souvient, car nous avons ensuite souvent utilisé le Mauser allemand qui paraissait moins bruyant, ou peut-être affaire d'habitude. Moi-même me classais second de ma brigade de 35 hommes au service militaire, encore que mon tir était mieux groupé que celui du premier mais un tout petit peu moins bien centré..., question de réglage du fusil, ou de la méthode de tir. Mais en bon père de famille, je me suis toujours interdit de posséder une arme à feu chez moi, ayant trop souvent entendu parler d'accidents, souvent mortels, dans ce genre de chose. Mon frère aîné Laurent s'était classé dans les trois meilleurs tireurs d'Afrique du Nord, lors d'un cours international. Pensionnaire à "Ginette" en "prépas" à Versailles, j'étais inscrit au stand de tir de la ville. A Radès, au lendemain du passage des allemands, notre arsenal particulièrement entretenu par mon frère Francis comprenait:

- 2 pistolets Parabellum PO8 de 9mm arme de guerre allemande modèle 1908, avec une grande genouillère typique, pour actionner la culasse.
- 3 pistolet P38 de 9mm arme de guerre allemande de 1938 le plus classique des pistolets allemands, souvent utilisés dans les films policiers.
- 2 fusils de guerre allemands du type Mauser, calibre 8mm, le fusil ultra classique que l'on trouve même dans les stands de foire après avoir été retubé en calibre réduit à 5 mm une arme merveilleuse pour le tir sportif.

Les pistolets avaient un chargeur de 7 ou 8 cartouches, enfilé dans la poignée. Au coup de feu la culasse recule, éjecte la douille vide et replace une nouvelle cartouche dans le canon, c'est ce qu'on appelle une arme semi-automatique, contrairement à la mitraillette ou la mitrailleuse qui tirent automatiquement en rafale, dès qu'on touche la gâchette. les fusils par contre étaient purement manuels: il fallait chaque fois manoeuvrer la culasse pour éjecter la douille vide et remettre une nouvelle cartouche dans le canon.

- 1 pistolet Beretta de 7,65 mm pistolet dit d'ordonnance, arme de

ARMES



Vitesse de propagation du feu:
 1 mètre en 10 secondes environ, à l'air libre
 poudre explosive en enceinte fermée.

guerre italienne, trophée de guerre de notre frère Abel qui l'avait pris à l'officier italien, qu'il avait réveillé pour lui annoncer qu'il était son prisonnier; c'était à la prise de Koufra le 1er mars 1941 avec le général Leclerc, la première victoire française depuis la grande défaite de 1940. Là où Leclerc jura de libérer la France jusqu'à la Cathédrale de Strasbourg.

Francis avait scié le canon d'un 3ème fusil Mauser pour en faire un fusil d'alarme avec une cartouche remplie de poudre mais sans balle simplement écrasée en son extrémité, ce qui permet de faire autant de bruit qu'un vrai coup de fusil avec le danger de la balle en moins.

Le fort suite

Le fort de Radés était tenu par de l'infanterie de marine, genre de fusiliers marins; ils procédaient parfois à des exercices de tir, qui nous passionnaient: ce jour là, une sentinelle était placée sur la route qui menait de Radés à St Germain, l'autre plage balnéaire située de l'autre côté de l'oued Miliane. Elle était chargée de stopper les voitures éventuelles pour qu'elles ne passent pas sous la trajectoire des obus... La cible sur laquelle étaient effectués les tirs consistait en un grand radeau surmonté de gros cubes noirs et blancs disposés un peu comme sur un damier, tiré par une très longue remorque, vous vous en douter, par un remorqueur, qui faisait des aller et retour au large, dans le golfe de Tunis au large de la plage de Radés. Les obus défilaient à moins d'un 1km de la maison et on entendait très nettement le sifflement de leur trajectoire que l'on pouvait suivre au son si non à la vue. Quand l'obus arrivait dans l'eau il soulevait une grande gerbe d'écume blanche; je n'ai pas tellement souvenir d'un obus ayant atteint la cible qui était sans doute à 4 ou 5km, si on veut bien excuser les tireurs...

Un cousin, militaire, Levallois de passage à la maison vers 1941 nous avait présenté son pistolet, c'était justement un P 38 allemand comme nous en aurions plus tard, mais à l'époque c'était pour nous une arme encore plus mystérieuse que dangereuse: car il nous avait montré le

mécanisme semi- automatique qui fait que lorsqu'on éjecte une balle de la culasse elle est automatiquement remplacée par une autre. Un jour que nous étions partis nous entraîner au tir au pistolet avec un P 38 sur la plage de Radès, pour tirer vers la mer et prendre un minimum de risque, je tirais donc un coup puis passais l'arme à mon vieil ami Romain L. sans me douter qu'elle était toujours prête à tirer une balle introduite dans le canon, prête à tuer, si j'avais eu le moindre faux mouvement ; quand t'y repenses 50 ans après j'en ai encore froid dans le dos.

Nous allions aux vacances de Pâques à Zriba, chez ma soeur Marie-Rose. C'était pour nous des vacances à la campagne, dans le bled; nous prenions le car de Zaghouan qui continuait jusqu'à Zriba, où les PENET disposaient d'une grande ferme avec blé, vignes, oliviers; Hubert avait construit sa propre maison; c'est là que j'ai découvert l'apiculture, en me faisant piquer par lime abeille alors que je me tenais prudemment à distance de celui qui ouvrait les casiers. Le soir nous allions à la chasse au dahu; un jour nos amis en avait ramené un pour de vrai: c'était un vrai chacal attrapé au fond d'un sac ou peut-être un renard, mais il était bien vivant; Un autre distraction était la pose des collets pour attraper les lapins, il fallait choisir l'endroit de sa pose en fonction des points de passage entre deux bosquets ou le long d'un muret. Mais la plus belle occupation était le tir à balles réelles au fusil Mauser allemand, dont il y avait également un ou deux exemplaires à la ferme; Nous traversions l'oued pour monter dans le djebel où nous disposions nos cibles: des boîtes de conserves vides remplies d'un caillou pour ne pas s'envoler, sur une proéminence quelconque. Puis à 30 ou 40 m nous nous appliquions à tirer sur la boîte de conserves, qui sautait en l'air quand on faisait mouche. Nous adoptions généralement la position du tireur couché, appuyé sur les coudes, on dispose d'une position particulièrement confortable et sûre pour mieux tirer, que debout. Nous avions à Radès une caisse de 1000 cartouches de fusil...Nous en avons tirées des centaines le jour de la fin de la guerre le 8 mai 1945.

De retour en France j'ai souvenir d'avoir cueilli des pommes en leur coupant la queue avec une carabine à 5 ou 6 m. C'était à Louannec, mais le pommier a disparu depuis longtemps. Au lendemain de la libération , en Mai 1943, plus. d'un an avant le début de la libération de Normandie, nous avons été pris d'une fringale de "récupération", tout était bon à récupérer, dans tout ce que les allemands avaient abandonné sur place, à la fin de leur guerre en Afrique: il y avait en particulier non seulement les salles du fort mais encore les salles de l'ancienne école des garçons à deux pas de la maison: il y avait là une salle dont le sol était couvert d'armes de cartouches de grenades et de poudre: la poudre était notre passion parce que nous la trouvions moins dangereuse que les grenades que nous nous gardions bien de toucher. La poudre se présentait souvent sous forme de longs macaronis ou de spaghettis; quand on en allumait une progressait extrémité, la combustion se faisait d'une façon très vive mais relativement lentement ; ainsi quand nous avions un gros paquet à enflammer il suffisait de laisser un macaroni dépasser largement pour avoir une mèche d'allumage qui nous laissait largement le temps de nous éloigner. Il y avait surtout les "Dumps" dépôts d'armes diverses disposés dans la campagne, en particulier aux pieds des oliviers d'un grand champ derrière l'oued Miliane.

Les obus de 20 mm avaient notre préférence; ils étaient utilisés sur les "Pom Pom" affûts quadruples comprenant un ensemble de 4 canons - en carré sur un socle tournant avec un écran de protection et un siège le tout pivotant sur sa base l'arme de la DCA allemande : la "Flack". Les obus de 20 mm avaient des formes diverses suivant leur application. Les uns en acier trempé pour percer les blindages, d'autres à tête plate pour contrôler l'écrasement, d'autres encore avec fusée traceuse à l'arrière pour se repérer dans la nuit: le spectacle d'un tir de DCA la nuit est véritablement féérique: voir tous ces petits chapelets de lumières jaune-rouge qui grimpent de toutes parts pour se concentrer sur l'ennemi invisible.

Les obus avaient une ou deux bagues de cuivre pour le guidage dans le fut du canon, qui met "un certain temps" pour se refroidir, comme disait Fernand Reynaud. Nous démontions lentement et consciencieusement la tête des obus avec le détonateur admirant la mécanique très sophistiquée d'un si petit obus: tout le mécanisme était disposé dans un petit tube de 7 ou 8mm comprenant , à l'avant un percuteur pointu, et à l'arrière un véritable petit calice contenant l'amorce, comme on la voit à l'arrière de toutes les douilles classiques,, deux billes retiennent le pied du calice et c'est la force centrifuge de l'obus qui sort en tournant sur lui-même, du canon rayé, question d'équilibre, qui permet au calice de se libérer et de pouvoir coulisser dans le tube; si l'obus heurte un objectif ,le choc projette le calice sur le percuteur et boum! l'obus explose. Sans la force centrifuge d'une part et l'arrêt brutal d'autre part, l'obus ne risque pas d'exploser, et peut être manipulé sans danger. (Voir dessin ci-joint)

D'autres obus avaient un détonateur sensible au choc: c'était un petit tube en aluminium de 4 à 6 mm de diamètre et de 15 à 20 mm de long. Il contenait une poudre blanche qui ressemblait à de l'aspirine, mais n'avait rien d'un calmant, c'était sans doute une sorte de fulminate qui explose au moindre frottement... Un jour que nous étions dans l'atelier en train de "bricoler", moi avec une maquette de bateau, mon petit frère Dominique s'était mis dans l'idée de récupérer la fameuse poudre blanche du détonateur...l'ayant coincée dans un étau il avait commencé à déchirer le tube d'aluminium avec une bonne paire de tenailles ,il y eut brusquement une énorme explosion, une des plus fortes de ma vie; comme le petit tube était tout seul, il n'y eut aucune projection, heureusement; mais je suis resté à moitié sourd toute une journée et 50 ans après je me demande s'il ne me reste pas encore des séquelles de cette explosion, avec mes oreilles qui continuent à perdre de leur acuité...(Je viens de m'équiper de prothèses auditives) La poudre explosive des obus ressemblait à de la cire; pour rendre un de ces obus inoffensif je m'étais mis dans l'idée de retirer la poudre

d'un de ces obus: avec un minimum de bon sens, car nous en avions quand même un peu, contrairement à ce qu'on aurait pu croire à nous entendre, je m'étais armé d'un bout de bois pour gratter l'espèce de cire explosive, deuxième précaution, j'opérais au dessus du bassin rond les mains à quelques centimètres au-dessus de l'eau. Bien m'en a pris car tout d'un coup l'obus s'est mis à fuser...je l'ai immédiatement jeté dans l'eau et le phénomène s'est arrêté...Je n'ai toujours pas compris pourquoi la poudre n'avait pas explosé comme avec le détonateur de mon frère d'un seul coup; je puis dire que c'est un véritable miracle si je n'ai pas été tué car cette fois-ci il y avait tout un obus avec ses éclats mortels et je ne m'en serais même pas sorti comme un certain militaire qui était sans mains et sans yeux, après l'explosion d'une grenade qu'il tenait en effet. entre les mains devant ses yeux...

Une autre fois, j'avais rempli une grande douille de 37 mm d'environ 30cm de long de "macaronis" bien serrés certains avaient la forme d'une petite botte de foin très fine et très serrée, un plus grand et plus long me servit de mèche lente pour me permettre de m'écarter: la poudre confinée dans l'espace étroit de la douille provoqua une flamme très brutale de près de 2m de hauteur, à la limite de l'explosion; une fois encore c'est un miracle si je ne me suis pas fait tué...

Nous avons même réussi à confectionner de véritables petites bombes artisanales: à partir d'une balle de fusil, nous retirions la balle de la douille que nous conservions pleine de poudre; après l'avoir sertie et muai d'une plume pour la maintenir en équilibre dans sa chute, nous disposions, au moyen d'un fil de fer, la balle sous la douille pour servir de percuteur contre la capsule arrière de la cartouche; il n'y avait plus qu'à lancer notre bombe artisanale du haut de la terrasse pour avoir une véritable explosion au sol; après s'être assuré qu'il n'y avait personne en bas... (Voir dessin ci-joint) Le cousin Levallois, m'avait offert une boîte remplie de détonateurs électriques: c'était une méthode autrement plus sophistiquée que nos mèches lentes en poudre: le détonateur électrique consistait en un petit tonnelet gros comme une boîte de pilules, avec deux bornes électriques

dont le bouchon en forme de petit canon, crachait une forte flamme dès qu'on branchait du courant électrique: , sans doute prévus pour des batteries classiques en 12 ou 24 Volts, le courant d'éclairage en 110 Volts n'en était que plus puissant pour actionner nos détonateurs; j'avais un jour enterré un gros paquet de poudre et avec mon détonateur électrique j'ai soulevé un grand tas de terre comme l'explosion d'un véritable obus, avec les éclats en moins: c'était au milieu des mandariniers; je regrette de n'avoir pas pris de photos de l'événement. Le mandarinier ne se ressentit nullement de cette explosion. Pour mimer un combat naval, nous avons un jour, chargé un petit bateau d'un gros paquet de poudre et d'un grand macaroni pour nous permettre de le repousser au milieu du bassin; il s'en suivit une violente explosion sur l'eau: mélange d'eau et de feu, tout un symbole.

La balle blindée

Notre ami René Giroud , Dont la famille fut nos premiers amis de Radés parce qu'il avait été non pas écrasé, mais coincé par une voiture le long d'un portail trop étroit!...ce qui revient presque au même. René donc, proposa un jour à mon frère Francis de tester une grosse plaque d'acier épais, munie d'une poignée, sorte de porte de vanne pour l'eau; il voulait se cacher derrière la plaque pendant que Francis tirerait avec le fusil de guerre allemand Mauser. Pris d'un doute, il se dit que la secousse pourrait être très forte...à tenir la poignée des deux mains...Il renonça donc à l'expérience et posa la plaque le long du grand bassin rond en béton. Bien lui en prit car la balle partit au coup de fusil , traversa facilement la plaque et anima sérieusement le béton du bassin: la balle était en fait une balle blindée avec un noyau en acier dur recouvert de cuivre pour justement percer les blindages!!! quand on pense à tous les risques que nous avons pris, et tous les dangers courus, dans ce cas une mort certaine! on ne peut que rendre grâce à Dieu de nous avoir protégés ainsi et pardonner plus facilement les bêtises de nos enfants et petits enfants des temps modernes! loin de celles que nous avons faites!

Les Voitures

Il y avait la Renault "Grise" modèle 1925 avec l'avant en biseau pour fendre l'air, elle était basée à Radès dans le garage de la rue Borel, du nom d'un mort de la guerre de 14-18, dans le fond du garage un plan incliné à 30 ou 40 ° empêchait la voiture de cogner dans le mur; je n'ai jamais vu cette technique de sécurité élémentaire ailleurs que là. Il y avait deux strapontins à l'arrière et une grosse fourrure pour se protéger du froid en hiver; le compteur de vitesse apparaissait dans une petite fenêtre , comme sur la DS 19 Citroën 1960. Un jour que nous allions à Tunis avec sans doute un peu de vent dans le dos, le 10 de 100 apparut dans la petite fenêtre "100! 100" hurla le brave Hassen au comble de la joie, c'était la première fois que sa voiture atteignait une telle vitesse, ses mains en tremblaient , il ne pouvait cacher son émotion, et nous une certaine appréhension, car il indiquait le compteur de vitesse avec une de ses mains, ne tenant plus le volant que d'une main à pareille vitesse...

L'autre voiture était la Renault "Bleue" modèle 1930 , elle était basée à la Fonderie de Mégrine et conduite par le frère du chauffeur Mohamed; Mohamed avait une famille nombreuse et Papa avait décidé de faire agrandir sa maison en ajoutant une pièce supplémentaire; le jour de l'inauguration nous étions tous invités à venir visiter la nouvelle chambre de ses filles: il y avait un grand lit avec 3 filles à la tête et deux au pied; on s'est posé des questions sur l'endroit où elles pouvaient coucher avant l'agrandissement... Pour les grandes promenades nous prenions les deux voitures et c'était à qui monterait dans la Renault bleue, que nous prenions moins souvent et qui était plus moderne et donc plus rapide. A la veille de la guerre je me vois très bien accompagnant papa au grand garage Renault pour ramener une splendide Vivaquatre familiale bleu-noir modèle 1938 avec deux larges strapontins sur lesquels on pouvait largement tenir à trois; Son N° 4810 TU4 ce qui veut dire qu'il n'y avait pas encore 35000 véhicules en Tunisie depuis les origines.

Le matin, pour partir en classe, la voiture faisait le plein; on arrivait à Tunis à la hauteur du pont de Carthage, là où une pancarte annonce "Le Caire 3133 km" mais on n'entre pas dans Tunis que l'on contourne par la gauche, par Montfleury; on monte, par définition pour déboucher au dessus du lac Sedjoui et redescendre vers le Bardo où la voiture dépose Papa, à l'Etat Major; Lieutenant colonel de réserve, il a été rappelé comme sous-chef d'Etat-Major, avec ses "5 galons d'or dont 2 d'argent", comme l'on: dit aux "4 coins de l'hexagone". La voiture revient par le haut de Tunis où l'on dépose ma soeur aînée Marie-Rose, à l'hôpital civil où elle est infirmière, puis on descend par le boulevard Bab Djedid pour arriver au collège des maristes. Avant la guerre, la voiture continuait alors pour arriver au bureau de la Pennaroya Rue Es Sadikia. J'ai rarement eu l'occasion de voir le bureau de mon père: il y avait beaucoup de monde et beaucoup de papiers; par contre nous avons souvent attendu notre père dans la voiture en bas dans la rue, en face de la boutique de chaussures "Bailly" qui nous faisait rêver, la ligne de tramway qui contournait toute la ville par les boulevards passait dans la rue avec son bruit d'enfer. Circuler en vélo sur les rails de tramway nécessite une gymnastique permanente pour attraper les rails en biais sans risque de se coincer la roue dans les rails. Le tramway que je préférais était celui qui venait du pont de Carthage et enfilait toute la ville de Tunis pour arriver par l'avenue de Paris à la place Jeanne d'Arc au pied du belvédère, place bordée de palmiers; le jardin public du belvédère comportait un petit zoo avec quelques animaux exotiques mais surtout faméliques: gazelles, singes, fennec le renard des sables. Au sommet la Kouba, joli pavillon qui représenta la Tunisie à l'exposition coloniale de Paris, et plus loin le stade d'el omrane où nous venions avec les maristes faire notre gymnastique: course, saut, grimper à la corde etc... plus loin encore, l'hôpital militaire où était infirmière mon autre soeur Hélène.

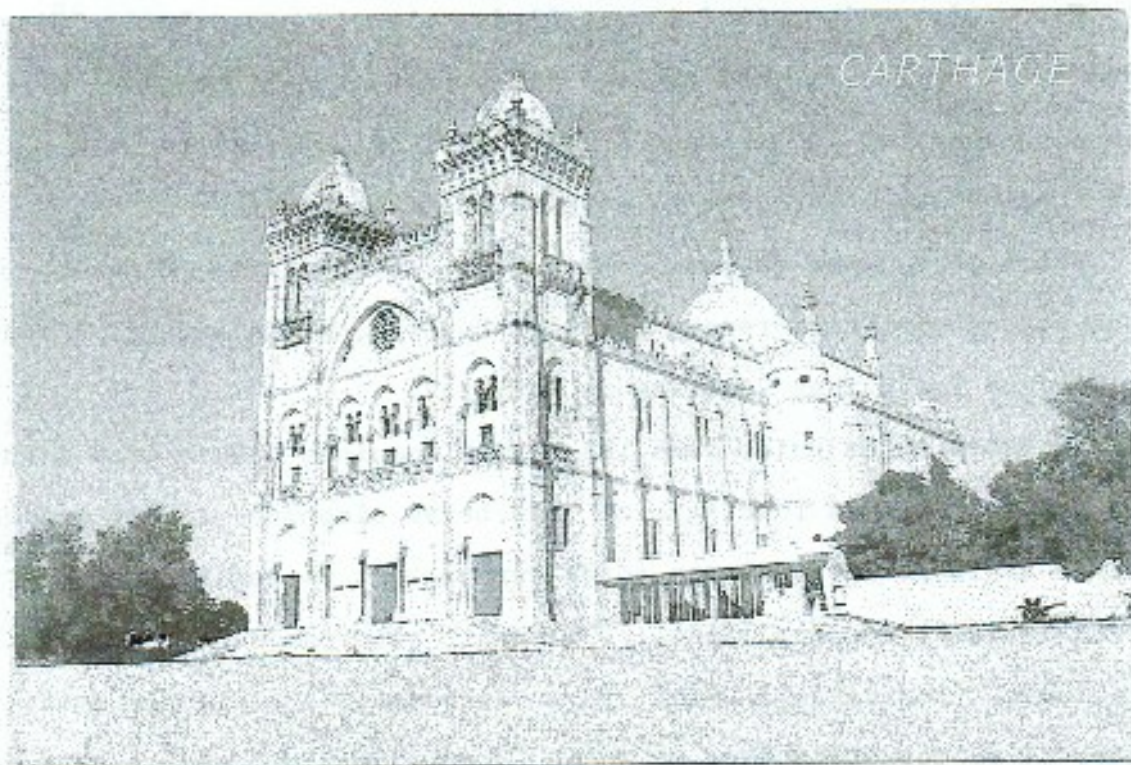
Mes soeurs

Nôtre père avait un principe: les filles devaient être infirmières pour pouvoir soigner les autres et leur famille en particulier: Marie-Rose, l'aînée était à l'hôpital civil. Hélène la seconde à l'hôpital militaire. Henriette la troisième au dispensaire, avant de faire carrière dans l'armée: 2 campagnes d'Indochine, une d'Algérie, puis divers ateliers de tissage.

France la petite dernière, les temps avaient changés, eut droit de choisir la carrière artistique, digne fille de sa mère, les Arts déco à Paris puis des cours de yoga.

Henriette me faisait réciter mes leçons; Papa venait corriger mon écriture: un soir où je peinais sur une dissertation il vint me reprocher

une mauvaise boucle du p, et il traça un énorme p au beau milieu de la page... je dus recopier toute ma dissertation jusque tard dans la soirée. Une autre fois je peinai sur une version latine, Papa vint dans la chambre de mon frère Vincent à côté lui donner un coup de main, je n'en perdais pas une miette car à force de redoubler je me retrouvais en classe avec mon petit frère ; mais rien ne sert de courir et je veux ici rassurer tous ceux qui auraient des doutes sur les années de galères à l'école: nous étions 3 frères à deux ans d'intervalles au début de nos classes secondaires J'ai redoublé 2 années 3ème et 1ère; Francis une année 1ère Vincent, le plus jeune aucune. 10 ans plus tard j'intégrai Supélec en première année de Math spéciales Francis en seconde année, et Vincent en 3ème année (Bika) nous nous échelonnions donc tous les 2 ans comme au départ CQFD.



La Basilique de l'Archevêque "Primat d'Afrique."



Papa "guide" avec un cousin dans les thermes de Carthage.



Ruines de Carthage, golfe et Bou Kornine

ARCHEOLOGIE

Notre père qui avait fait ses études classiques au Lycée Condorcet à Paris, avait appris le grec et le latin, c'est ainsi, que lors du Congrès Eucharistique de Carthage, vers 1931 ou 1932, il reçut des évêques italiens avec lesquels il s'entretenait en latin...

Notre père, donc se passionnait pour l'archéologie, d'autant plus que nous étions particulièrement gâtés en Tunisie, d'ailleurs il a rédigé un "Guide dans les ruines Romaines de Tunisie".

Sa vocation de guide dans les ruines romaines débuta lors d'une visite organisée par le Touring club, le brave cicérone, chargé de commenter sur lequel les ruines avait rédigé quelques notes sur un bout de papier sur lequel mon père se permit de jeter un coup d'oeil... il était question des thermes de "Karak Allah", (Caracalla à Rome) Papa vit rouge, horrifié par cette énormité, il se permit de dire au guide, très diplomatiquement sans doute, qu'il pourrait l'aider car il devait en savoir un petit peu plus que lui sur le sujet... L'autre, nullement vexé, mais au contraire trop content de refiler le pensum à un autre, accepta avec enthousiasme ; c'est ainsi que notre père débuta sa carrière de guide dans les ruines romaines de Tunisie. Ce devait être vers 1930 ? ou même avant, puisqu'il a dû arriver en Tunisie vers 1926.

Quand une personnalité venait en Tunisie, on faisait appel à Papa pour le piloter dans les ruines,

C'est ainsi que j'ai appris à découvrir et à aimer les principales ruines de Tunisie:

CARTHAGE

"Delenda est Carthago" Il faut détruire Carthage , disait le censeur romain Caton en 195 avant Jésus-Christ...Et il réussit à détruire la Carthage punique pour construire la Carthage Romaine, qui a son tour fut détruite par les vandales ; puis les arabes puis surtout les pillards qui profitèrent largement du fait que la ville était au bord de l'eau et qu'il était facile d'emporter les pierres pour construire ailleurs... à Rome par exemple. Ainsi les plus belles ruines romaines ne sont pas à Carthage mais à l'intérieur de la Tunisie. (Voir carte précédente)

Citons en particulier

- Les thermes d'Antonin, au bord de la mer, avec vue sur le Bou Kornine
- Les traces des deux ports: civil rectangulaire et militaire rond.
- Le théâtre immense arc de cercle en gradins le mieux conservé et qui est encore utilisé pour des représentations théâtrales.
- La basilique St Cyprien sur la colline où Ste Monique pleura au départ de son fils Augustin qui n'était pas encore le grand saint évêque d'Hippone,
- L'amphithéâtre dont il ne reste qu'une grande trace ovale, gigantesque, il est difficile d'imaginer qu'il était comparable au Colisée de Rome et il faut aller dans le désert Tunisien pour découvrir la merveille d'El Djem un autre amphithéâtre, identique mais relativement très bien conservé après 2000 ans, car éloigné de la mer. C'est dans celui de Carthage que sont mortes les Saintes Perpétue et Félicité, mentionnées dans le canon de la messe du dimanche. Papa aimait à nous relire sur place le récit du martyre des deux saintes "Sanguis martyrum".

A l'entrée de Carthage a été disposé le chapiteau d'une des colonnes des thermes d'Antonin: ses dimensions énormes laissent deviner la taille des colonnes correspondantes, dont une est dressée à près de 20 m de haut.

Il y avait près des thermes un W-C public de plus de 20m de diamètre, en demi-cercle avec une vingtaine de places, que je n'ai plus revu par la suite, sans doute transféré au grand musée du Bardo derrière Tunis. Ces W-C étaient sans doute dus à l'empereur Vespasien : les vespasiennes de la ville de Paris ont été remplacées par de trop rares petits édicules en béton de manipulation un peu complexe...

Il ne reste de la première Carthage punique que quelques petits monuments funéraires facilement reconnaissable au "signe de Tanit". Déesse de la fertilité.

Les citernes, parfaitement conservées puis qu'elles sont encore utilisées après 2000 ans comme réserve d'eau de Carthage; déjà à l'époque le problème de l'eau se posait avec acuité; il y en a pour preuve les ruines de l'immense aqueduc qui amenait l'eau depuis 70 Km du Zaghouan, haute montagne réputée recevoir plus d'eau que Tunis; les romains ne connaissant pas les conduites forcées mais uniquement la gravitation utilisaient une

conduite avec une pente continue et régulière, quel que soit le relief, c'est ce qui nous vaut le splendide pont du Gard; mais ici c'est une architecture comparable à celle du pont du Gard mais de 30 à 40 m de haut sur des dizaines de kilomètres dans la campagne... un véritable travail de romains... Visibles à des dizaines de km, tout en pierres de taille vraiment impressionnantes: (Voir photos ci-jointes)

Les citernes: une vingtaine de 2 à 3000 m³ chacune sont alignées sous terre en deux grandes rangées dont la toute première était vide pour qu'on puisse se rendre compte de l'ensemble très remarquable également. Elles ne se visitaient plus aux dernières nouvelles.

La femme d'un ami de papa, se plaignait de la Tunisie et en particulier de sa chaleur, un bel été. Papa lui fit faire une rapide visite des souks de Tunī, puis lui fit visiter Sidi Bou Saïd, petit village pittoresque aux maisons blanches et aux volets bleus noyés dans les bougainvilliers, sous un ciel d'azur dominant la belle bleue, où la brise marine rafraîchit toujours les nombreuses ruelles dominées par les moucharabiehs...

Il termina la visite par les fameuses citernes romaines enterrées à flanc de colline de Byrsa: l'immense hall souterraine remplie d'eau, respire toujours la fraîcheur; j'ai souvenir d'avoir dû remettre un pull-over en y pénétrant un été; la femme fut conquise et ne dit plus jamais de mal de la Tunisie et de sa chaleur... elle fut conquise par les charmes de cette Tunisie, vantés aujourd'hui par toutes les agences de tourisme.

Pour situer la richesse de l'archéologie tunisienne, notons qu'il suffisait de creuser un trou d'un mètre de profondeur dans le jardin par exemple une tranchée de sécurité pendant la guerre, pour y trouver des morceaux de terres cuites qui ne pouvaient que dater de 2000 ans.

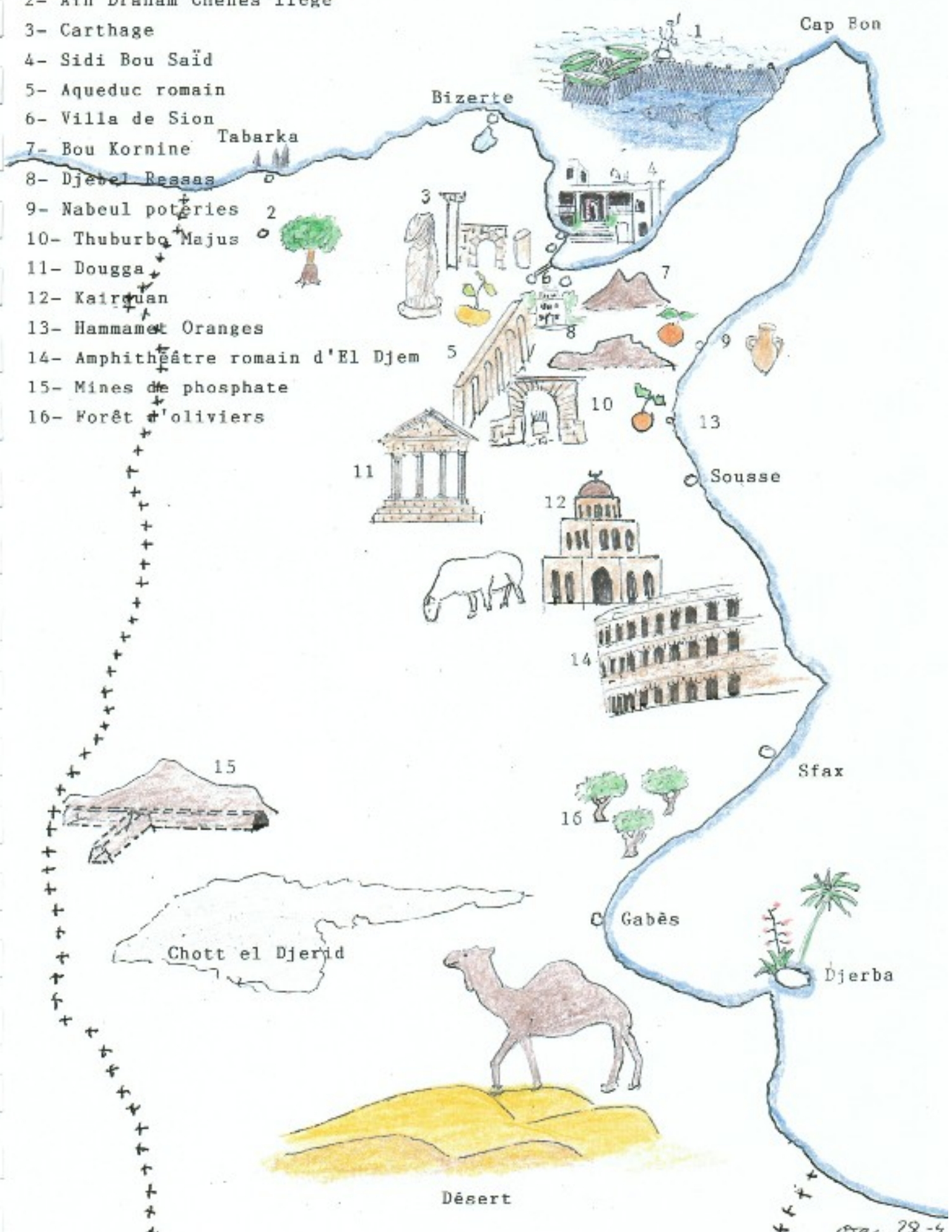
Le fait de construire des tranchées dans la cour des maristes à Tunis, fit par contre découvrir les débris de la civilisation moderne qui cherchait à gagner du terrain sur le lac de Tunis...

A noter enfin à Carthage la "Basilica majorum" et en particulier une colonne en granit rose qui ressemble étrangement au granit de la Clarté de Perros-Guirec, en Bretagne, la colonne avait-elle traversée toutes les mers pour atterrir à Carthage? Ou bien y a-t-il d'autres granits identiques ?

Légende

ARCHEOLOGIE en TUNISIE

- 1- Pêche aux thons
- 2- Aïn Draham Chênes liège
- 3- Carthage
- 4- Sidi Bou Saïd
- 5- Aqueduc romain
- 6- Villa de Sion
- 7- Bou Kornine
- 8- Djebel Reasas
- 9- Nabeul poteries
- 10- Thuburbo Majus
- 11- Dougga
- 12- Kairouan
- 13- Hammamet Oranges
- 14- Amphithéâtre romain d'El Djem
- 15- Mines de phosphate
- 16- Forêt d'oliviers



DOUGGA

A l'intérieur des terres, le site de Dougga est sans doute le plus important de Tunisie.

Son Capitole sur la place principale, majestueusement bien conservé.

Son théâtre, également bien conservé et dans lequel on joue encore des pièces de théâtres; à preuve ce vieux tunisien qui s'enveloppant majestueusement dans son burnous se mettait à se rouler par terre en criant "Agrippine ! Agrippine ! " Le temple de Junon, qui domine la cité antique de ses 3 grandes colonnes; les nombreuses villas , les thermes et les conduites en plomb que mon père tenait à nous faire remarquer dans l'anfractuosité des pierres, ce qui relevait d'un haut degré de civilisation. C'est à Dougga qu'à put être reconstitué un petit monument punique, unique en Tunisie ; une des rares reliques de l'époque punique avant la Carthage romaine , il y a également de nombreuses petites pierres tombales à Carthage ayant des signes puniques, le signe de Tanit.

EL DJEM

A mi-chemin entre Sousse et Sfax s'élève, en plein désert, un immense amphithéâtre romain, aussi grand que le Colisée à Rome et sans doute mieux conservé! une immense merveille d'architecture classique en pierres de taille, entourée d'un modeste petit village arabe! perdu dans le désert infini du sud tunisien... C'est là qu'on réalise toute la décadence de la civilisation romaine qui a dû élever ce grand théâtre autour d'une ville importante avec une société raffinée, dont il ne reste plus que cette ruine! Il me paraît très émouvant de découvrir à des km cet immense édifice qui s'élève au dessus de la plaine immense et plate et qui grandit à mesure que l'on s'en approche.

THUBURBO-MAJUS

Autre ruine de ville intérieure, comme Dougga, qui ne doit sa survie si l'on peut parler ainsi d'une ruine, que de son éloignement de la mer. Un temple avec de belles colonnades, j'y ai retrouvé, en 1981 un vieil arabe qui semblait se souvenir de mon père du temps où il servait de guide! Mais le doute subsiste, car les arabes ont tendance à toujours répondre oui à vos questions!

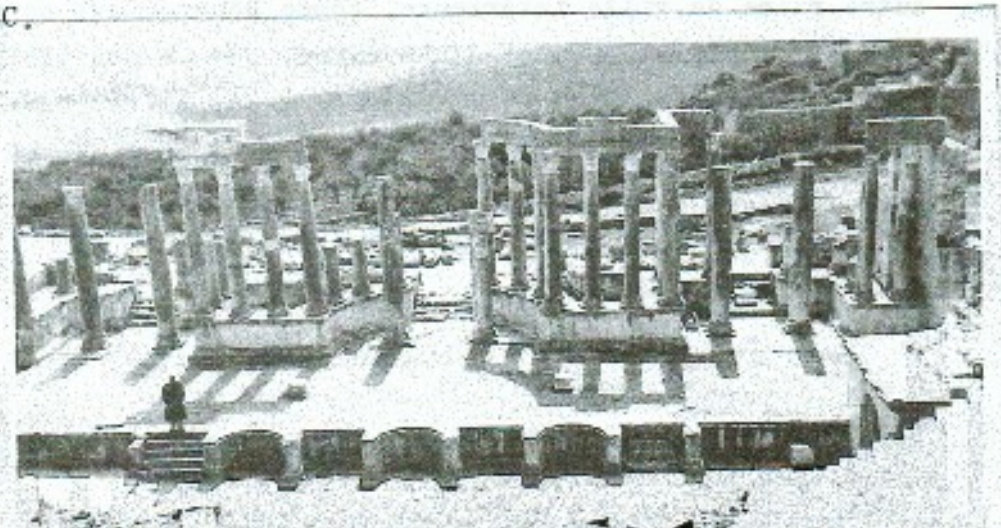


Aqueduc romain de 60 Km de long
conduisant l'eau à Carthage

El Djem Amphithéâtre Romain Dans le désert
Preuve de la civilisation
il y a 2000 ans.....

Dougga
Le Capitole

et le Théâtre
où j'ai dormi dans une
des petites cases
rectangulaires, lors
d'un camp de JEC.



L'AQUEDUC

L'aqueduc qui mène du Zaghouan à Carthage , s'élève dans la campagne en immenses arches de 30 à 40 m de hauteur, comme le pont du Gard mais sur des dizaines de km de longueur!!! Un véritable travail de romains! N'ayant pas de conduites forcées, les romains utilisaient le principe de l'écoulement en légère pente, ce qui laisse entendre une parfaite maîtrise des mesures à faire pour la continuité de l'édifice; cet aqueduc arrivait aux grandes citernes de Carthage encore en service!

La CAMPAGNE TUNISIENNE

Au printemps, les champs fleurissent de mille couleurs: l'orange des soucis, le rouge des coquelicots, le jaune et blanc des marguerites le bleu des bleuets, certains champs sont entièrement jaunes ou rouges les glaïeuls étaient particulièrement appréciés et nous allions les cueillir dans les champs près de l'oued Miliane à deux pas de chez nous. Avant les moissons, les champs d'orge, en particulier, ondulent comme la mer sous le vent. Phénomène que je n'ai guère vu en France, sans doute faut-il de grand champs et de grands vents et puis en France il y a surtout du blé et sur des épis de plus en plus courts, progrès oblige! Les plaines irriguées, comme à Crétéville, par exemple avaient une végétation luxuriante: orangers, citronniers, vignes, abrités par des haies de cyprès, entrecoupés de palmiers ou d'eucalyptus, les plus grands arbres de la région.

Les flancs de montagnes avaient des oliviers aux troncs noueux, des amandiers en fleurs au printemps coloraient de rose la végétation. Sinon l'ensemble était assez aride et j'ai souvenir m'être vivement piqué pour avoir voulu cueillir des fleurs jaunes d'ajoncs pour une fille.

Le ciel était immaculé de juin à septembre: on pouvait donc partir en bicyclette, en promenade ou pour aller camper sans souci d'imperméables.

En septembre par contre le ciel se rattrapait et il pouvait tomber des trombes d'eau, comme je n'en ai rarement vu en France. Au point qu'un dimanche matin, mon grand frère scout qui devait prendre un train à l'aube renonça à partir! Et Dieu sait qu'il ne reculait devant rien. Après une forte pluie de l'automne, on vit une myriade de tout petits crapauds se mettre à pulluler dans la rue: une véritable génération spontanée

Un été ce fut un vol de sauterelles qui s'abattit sur le jardin! le ciel était devenu jaune et la lumière s'était assombrie tant il y en avait! plus dense que de la neige. On se mit à tirer en l'air avec des fusils de guerre, mais on ne vit rien retomber au sol! heureusement qu'elles ne s'attardèrent pas chez nous car on n'eut rien à déplorer après leur passage.

LES VELOS

C'était notre moyen de transport individuel indispensable. Les routes pas toujours goudronnées et peu fréquentées, étaient propices aux fréquentes crevaisons! Nous passions donc la plupart de nos week-ends à réparer nos pneus, par ailleurs plus ou moins usés. La réparation des vélos donnait lieu à un véritable chantier: au pied de l'escalier du perron arrière de la maison où la proximité du petit bassin de vidange pour les arrosages du potager, facilitait la plongée des chambres à air et la détection des crevaisons. Un gros travail était le démontage du pignon pour changer les ressorts des cliquets de la roue libre. Opération très délicate qui nécessitait d'abord des grands coups de marteau pour débloquer le pignon, qui est vissé à fond surtout si on a pédalé en "danseuse", avec un couple maximum! ensuite il faut ouvrir le boîtier et récupérer les billes qui ont tendance à tomber partout, et en particulier dans la poussière par terre! Les billes sont alternativement sphériques ou cylindriques et leur remise en place est un travail très délicat ; pour remplacer le ressort du cliquet, objet principal de l'opération, on prenait généralement un fil de câble d'acier, qui faisait bien l'affaire jusqu'à la prochaine panne.

Nous allions à la plage de st Germain par le train , puis avec la guerre nous avons pratiqué la plage de Radès à pied, les vélos n'étaient utilisés que pour les plus grandes promenades, généralement vers le cap Bon, sur les plages au delà de Hammam-Lif, terminus du train au pied du Boukornine où nous n'allions qu'en train. Vers Soliman ou Korbous. Le retour le soir se faisait toujours contre la brise de mer qui se levait systématiquement tous les soirs ; ces retours en vélos, contre le vent sont un de mes cauchemars, il fallait peiner sur les pédales, penchés

en avant pour offrir le moins de prise au vent possible.

Un jour une amie était tellement fatiguée qu'elle renonça purement et simplement à pédaler! on dû lui attacher une ceinture pour la remorquer car il n'était pas question de rester coucher à la belle étoile à 15 ou 20 km de la maison. On la traîna de 'Soliman jusqu'à Hammam-lif où on put la mettre dans le train. Cette route bordait de grands vergers remplis d'arbres fruitiers ou d'oliviers, de temps en temps un petit marabout blanc: petit bâtiment cubique avec une seule porte, toujours fermée, surmonté d'une toiture hémisphérique et d'un croissant au sommet. En passant, que ce soit en voiture, quand nous allions avec Papa chez la vieille Melle Feuillebois. C'était une vieille femme qu'il avait connue au Mexique et qui possédait une plantation d'arbres fruitiers près de la voie ferrée qui menait au laisser cap Bon ; Pour arriver jusque chez elle, il fallait laisser la voiture à la gare et traverser à pied les voies de chemin de fer, en enjambant les rails pour arriver par un petit sentier dans la maison de Blanche neige et des 7 nains! perdue au milieu d'orangers, citronniers, pamplemousses etc...

Souvent nous ramenions la vieille demoiselle à la maison pour y dîner et coucher; elle était courbée en deux comme la sorcière de Blanche-Neige. Nos amis Lescuyer la trouvèrent un jour sur son grabat, à demi-morte de faim et de soif, et la ramenèrent en lieu sûr; elle se retira chez sa soeur à Eze, où j'ai essayé de la revoir quelques années plus tard mais je n'ai plus vu que sa soeur...

Dans un des nombreux vergers de cette riche campagne, Papa avait remarqué une vieille vis de presseoir, extrêmement longue qui émergeait de la végétation; nous-mêmes en vélos nous avons souvent regardé cette vis pointée vers le ciel; un jour mon père n'y tient plus et va voir de plus près ce qu'il en est: c'est une très belle pièce de bois en vis de plus de 20 cm de diamètre et de plus de 3m de longueur! Papa se propose de l'acheter, si elle est disponible ; mais l'arabe , est-il le propriétaire ? s'y refuse catégoriquement...Cependant, vivement intéressé par cette vis il lui propose, s'il a besoin d'argent, de l'amener à Radès, il en aurait 200 F! Et le fait est que quelques jours plus tard, la vis débarquait à la maison, franco de port! Coupée en deux elle constitue , avec des

jolis socles octogonaux, deux très jolis supports de lampes dans les salons de mes sœurs actuellement...

La vis fut transportée sur un "arabat" petite voiture constituée par un plateau et deux brancards tirée par un cheval: c'était le moyen de transport traditionnel pour le transport du moindre matériaux, y compris pour le simple déplacement de son conducteur... car on les voyait souvent circuler à vide, au pas nonchalant d'une vieille rossinante, le conducteur assis en travers les jambes pendantes avec sa "chéchia" sur la tête, petite calotte rouge, ornée d'un gland noir les jours de fête, c'était le cas de nos chauffeurs de voitures Hassen et Mohamed, deux frères. Hassen habitait au bout du jardin de Radés avec sa femme et ses nombreux enfants: Ali; Mahmoud, ehedlia, Titjania, Assia et brahim. "Brahim mouchlal" s'amusaient à répéter ses deux soeurs... Des dizaines d'années plus tard nous avons été reçus à déjeuner chez Titjania, mère de famille, avec ma mère et ma sœur nous avons été reçu très gentiment mais...à table nous étions avec son mari, que je ne connaissais pas tandis qu'elle nous servait suivant le rite sacro-saint de l'orient, sans s'asseoir avec nous... J'ai retrouvé Brahim steward à Tunis Air, nous accueillant à l'aéroport de Tunis Carthage anciennement El Aouina,

Pour en revenir à l'arabat, ce véhicule allait généralement au pas rarement au trop; certains, lourdement chargés, pliaient et grinçaient au risque de se rompre ; quand une roue cassait, il n'y avait pas de roue de secours, et c'était dramatique pour la charge qui se répandait sur la route. Il n'existait pas le moindre feu rouge sur les routes, à l'exception du passage à niveaux, non gardé, à Djebel Djelloud sur la grande nationale qui descendait vers le sud au passage de la voie qui menait aux "Ateliers" grande entreprise de réparation et d'entretien des chemins de fer tunisiens. Le "train des ouvriers" rempli à déborder passait tous les soirs à la fin de la journée, pour ramener le personnel à Tunis.

Au lendemain de ma réception à l'Ecole Supérieure d'Electricité, mon père m'organisa une série de visites et de stages en Tunisie 7: comme il était secrétaire sinon président de la chambre des intérêts miniers de Tunisie, il avait des introductions dans toutes les industrie.

A ce sujet on peut dire qu'il existait à l'époque plusieurs sociétés ou familles de Français en Tunisie: les fonctionnaires et services administratifs, les colons principalement dans le "bled" ; les militaires à Tunis et surtout Bizerte; et les industriels, en nombre réduit. Premier stage, donc je suis invité à visiter les ateliers d'entretien des autorails, modèles Renault; qui circulent principalement sur la ligne de Sousse et Sfax. Mon meilleur souvenir est celui d'un moteur littéralement coupé en deux à cause d'une bielle coulée ou d'un piston cassé ? : la manivelle a tourné folle pour découper au hachoir tout le bloc moteur.

Deuxième stage: je suis invité à accompagner un train de Tunis à Gardimaou, à la frontière algérienne, et retour dans la locomotive diesel (peut-être même diesel-électrique?) Ce genre de grosses locomotives très carrées avec une cabine disposée en extrémité, avec une rembarde qui surplombe directement la voie, très impressionnante vision quand le train surplombe une profonde gorge sur un pont sans le moindre parapet puisqu'il n'y a aucun piéton à l'emprunter...

J'en ai encore le vertige rien que d'y penser.

Troisième visite: la Centrale électrique de La Goulette, en tant que futur ingénieur électricien, cela s'imposait. Une vieille centrale équipée autant que je me souviens de 2 ou 3 groupes de 10 000 kW. Elle est aujourd'hui renforcée si non remplacée par une très moderne centrale électrique à Radès même, non loin des salines. Un nouveau port industriel de la Goulette a également été construit le long du canal qui mène jusqu'à Tunis.

Les mines de Phosphates du Sud Tunisien

Ce fut ma première découverte du grand sud et du désert, auquel je n'avais jamais été confronté.

Départ un beau matin, par l'autorail de Sfax; celle que je voyais régulièrement passer à l'aube, en direction de ce sud un peu mystérieux... Je dispose d'un permis spécial, délivré par la CFT: les Chemins de fer Tunisiens en association avec les phosphates de Gafsa, propriétaire des chemins de fer au delà de Sfax pour les transports de minerais.

J'ai donc le privilège tout spécial de voyager dans la cabine de conduite, avec le mécanicien, son adjoint et le chef de train.

Quand le contrôleur vint à passer, je voulus lui montrer mon permis, mais le chef de train s'y refusa catégoriquement, malgré mon insistance, il voulait rester seul responsable des passagers de la salle de conduite. Je compris rapidement qu'il voulait sans doute continuer à transporter librement ses petits amis, passagers clandestins, qui ne disposaient pas sûrement du beau permis que je possédais...

Arrivé à Sfax, je me présentais à la Direction des Mines de phosphates située dans un grand et bel immeuble de la ville européenne. La lettre d'introduction de mon père m'ouvrit toutes grandes les portes de ce monde industriel que j'ignorais complètement.

Logé au club des ingénieurs, je passais 3 jours aux Mines de - Metlaoui: café le soir chez le Directeur Monsieur De FOURNAS en compagnie d'un cousin Deltombe, et d'autres ingénieurs inconnus.

Le lendemain avec deux ou trois autres visiteurs, un Ingénieur nous emmène visiter la mine. On commence par s'armer d'une lampe à acétylène, il n'y a pas de risque de grisou dans les mines de phosphate: ce matériaux est d'une consistance friable, blanchâtre résidus de poissons vieux de quelques millions d'années dont on ne voit plus que les dents qui seules ont résisté à la décomposition. (Le jour de mon départ il me fut remis 3 cartons remplis de roches et de dents de requins d'un poids tel que je renonçais à me charger d'un cadeau aussi lourd...)

Les galeries de mines de phosphates sont spacieuses, il s'agit d'un entrecroisement de nombreuses galeries, pour laisser des piliers et empêcher ainsi les effondrements, il n'y a pas de boisage comme dans les mines de charbon. Nous marchons en file indienne lorsqu'un cri retentit annonçant l'explosion d'une mine... L'explosion fut épouvantable, se répercutant dans un espace confiné, sans doute à quelques dizaines de mètres de moi; toutes nos lampes s'éteignirent d'un seul coup, nous voilà plongés dans un noir absolu, recevant des gravats sur la tête, je crus ma dernière heure arrivée.., lorsque l'ingénieur ralluma tranquillement sa lampe puis la mienne; me voilà rassuré sur mon sort. le matériaux est évacué par des petits wagonnets poussés par des ouvriers ou tirés par des chevaux.

Le lendemain je suis invité à visiter les gorges du Seldja; un petit train constitué par une petite draisine avec un mécanicien et un ingénieur est spécialement mise en service à mon attention; il faut un papier d'ordre de mission, pour préciser qu'un train est lancé sur la voie ferrée, voie unique, qui doit donc ne pas risquer de rencontrer un autre train...La draisine comporte deux banquettes en plein vent, un peu comme une automobile sur rails, c'est l'engin idéal pour parcourir des km dans un paysage grandiose avec vue panoramique totale ! Nous démarrons à vitesse réduite , quittant le village nous pénétrons dans le désert, un vrai désert absolument désert! au loin une grande montagne véritable muraille, infranchissable ? Non! car lorsqu'on s'en approche, on distingue de mieux en mieux une immense faille verticale, très étroite, au fond un oued coule très doucement, l'eau se perd rapidement dans le désert en aval! Quelques bassins semblent construits là pour en retenir une partie, en vue d'irriguer quoi? ou pour abreuver les bêtes? La voie ferrée remonte la gorge étroite entre deux falaises immenses qui semblent nous écraser de toute leur hauteur.

On peut supposer que ce site est le fameux "Défilé de la Hache" où les Carthaginois furent enfermés par les Romains qui bouchèrent l'entrée avec de grosses pierres tombées d'en haut... les enfermant ainsi dans un piège naturel et mortel. Scipian contre Jugurtha si ma mémoire est bonne... Retour sans encombre après avoir remonté toute la gorge jusqu'au plateau supérieur où la végétation: figuiers, palmiers, fait une impression de paradis à côté du désert.

Le lendemain je prends le train pour la mine de Redeyef autre mine du grand complexe du Sud tunisien; je franchis, mais confortablement assis dans un train la gorge que j'avais franchie la veille, dans la petite draine. A l'arrivée en gare de Redeyef quelqu'un se précipite vers moi, me croyant le médecin que l'on attend avec impatience! Heureusement non, je ne suis pas médecin: une histoire semblable est arrivée à mon père débarquant du train en Argentine: mais cette fois il s'agissait d'un accouchement difficile!

Nouvelle visite d'une mine, mais de nuit, ce qui comme dans le métro ne change pas grand chose...L'ingénieur qui avait été prévenu de ma visite, tenait à me montrer une machine qui était le dernier cri de la technique, en fonctionnement... Il s'agit d'une sorte de tronçonneuse qui permet de découper des gros blocs de minerais d'une façon beaucoup plus pratique qu'à la pioche. Découpe en continu Cette dernière visite technique terminée, je décide d'en profiter pour faire un peu de tourisme et continuer en train jusqu'au bout de la ligne : l'oasis de Tozeur.

Tozeur est une grande oasis à l'extrémité du grand chott el Djerid immense étendue d'un lac salé généralement assèche les rares retenues d'eau ont une couleur très vive rosée ou bleutée. C'est le terminus du chemin de fer. Au delà c'est le vrai désert avec les grands ergs qui commence.

Je commence par me rendre au "Contrôle Civil" où je sais retrouver un Penet, cousin de mon beau-frère. Il peut se libérer et me faire visiter l'oasis: véritable forêt vierge de palmiers et de mille arbres fruitiers au milieu de potagers le tout les pieds dans l'eau qui circule, dans un dédale de rigoles. Un grand bassin d'irrigation nous sert de piscine, l'eau y est très bonne, mais des scorpions se promènent sur les bords, à la recherche de l'eau pour se désaltérer...c'est la première fois que je vois des scorpions dans la nature : ils sont jaunâtres et se promènent avec leur dard pointé en haut de la queue redressée.

Le lac de Tunis et le canal

Le port de Tunis était relié à la mer , port de la Goulette par un grand canal de 10 km qui traversait un grand lac, peu profond et assez vaseux sur les bords: c'est dans cette vase relativement sèche, sur les bords, pour qu'on puisse marcher dessus sans problèmes; que l'on allait rechercher les éclats d'obus de DCA que l'on repérait tout de suite par les impactes dans la glaise il fallait un couteau pour les retirer à 5 ou 10 cm de profondeur! Une jeune fille aurait été tuée à Tunis par la chute d'un tel éclat, et nous prenions toujours le soin de nous mettre sous le petit escalier qui menait de la grande terrasse à la terrasse supérieure; durant les bombardements américains la "Flack" DCA allemande équipée de canons de 88 tirait depuis la batterie des salines de Radès et on entendait très bien les éclats retomber dans le village où comme une pluie de ferrailles ils tintaient sur les tuiles des maisons...

Le T.G.M. train de banlieue électrique comportait deux lignes L'une par le canal ,l'autre par la banlieue nord de Tunis; les deux lignes se réunissaient à la Marsa, plage résidentielle derrière sidi Bou Saï. La régie d'exploitation ne faisait pas fortune disait mon père parce qu'elle perdait un train par jour! Les horaires étaient en effet de telle sorte qu'il y avait un train de moins dans un sens que dans l'autre ? Le directeur de l'époque s'inquiétait de savoir si il pouvait exister des radars pour voir dans le brouillard malheureusement fréquent sur les bords et surtout au milieu du lac!

Quand nous prenions le paquebot pour la France, il descendait les 10km de canal pour atteindre la mer, il circulait alors à petite vitesse mais suffisante pour que le déplacement du bateau dans un canal étroit crée une forte perturbation: le passage du bateau créait un phénomène d'aspiration de l'eau qui venait reprendre sa place, on voyait donc l'eau baisser lentement puis une grosse vague, véritable petit mascaret venait suivre le bateau à mesure qu'il avançait...Notre grande joie était de voir les braves pêcheurs assis sur leur petit pliant, la canne à pêche à la main, leur sacoche leur seau et tout leur attirail bien rangé à coté d'eux, ils voyaient sans doute venir le bateau sans se douter de la catastrophe qui les attendait, était-ce la première fois? Toujours est-il qu'ils voyaient tout d'abord l'eau baisser comme une marée basse, puis brusquement la grosse vague survenait à l'improviste derrière eux...elle les bousculait brutalement emportant tout sur son passage!

Pour franchir le canal on disposait d'un bac , le bac de Radès, il fonctionnait sur un principe original qui consistait à s'accrocher à une grosse chaîne qui le traversait de part en part le moteur tirait sur la chaîne tout simplement: il n'y avait donc ni de gouvernail pas d'hélice,/et le bac était toujours sûr de prendre le bon alignement pour se garer aux extrémités d'accès!

Un jour la chaîne cassa et le bac partit à la dérive avec tout son chargement...

A propos de bac et de traversée de canal, j'ai vu , du temps où je travaillais dans la région de Marseille, un passeur "en" Avignon, non loin du pont d'Avignon , qui, comme chacun sait, s'arrête au milieu du Rhône, un passeur équipé de sa barque un genre de "pointu", il avait tiré un câble au dessus du fleuve assez haut pour laisser passer les bateaux éventuels, il avait équipé le câble d'une poulie à laquelle son bateau était relié par une simple corde: profitant du courant toujours important (plus de 1000 m³ seconde!) en moyenne; il mettait son gouvernail de travers pour partir au crabe et traverser sans encombre le fleuve! une inversion du gouvernail le ramenait quand il voulait au point de départ, consommation d'énergie nulle!

Mouvements de jeunes

Les SS

Avec Francis Charles et Vincent et notre cousine Marie-Jeanne nous avons monté le "Club des Sans-Soucie" les SS notre mère disait que nous causions 100 soucis aux autres...Francis avait taillé un tampon d'impression dans une gomme à crayon dont

le dessin était celui-ci:

Nous avons même édité une petite gazette.



Les Scouts

Mes frères Laurent et Francis étaient de fidèles scouts de France à "la 3ème Tunis" dont le chef Watrin et le Père Champenois comme aumônier. Il y avait les camps de Noël et de Pâques, je me souviens bien du premier camp de Francis à Noël sous un peu de neige dans le Kanguet derrière le Boukornine.

Pour mon compte je n'ai fait qu'un an de scoutisme: "la Ière Radès". Le local était de l'autre côté du boulevard Massicaut chez les Lesuuyer. j'étais dans la patrouille des écureuils "bon pied, bon oeil", comme devise. Je n'ai jamais fait ma promesse mais je ne me gênais pas pour arborer le vieux chapeau mexicain de mon père, qui ressemblait à un chapeau scouts Le seul camp fut une nuit à Mégrine à 3km de Radès, Hervé de Coudenhove avait préparé le plat de pâtes dans une "bonamo" grenue casserole profonde dans laquelle il n'avait pas mis assez d'eau! Ce fut un énorme paquet de colle de pâte pratiquement solide....Nous étions au printemps 1943 en pleine guerre.

La JEC

Au lycée Carnot de Tunis nous étions Vincent et moi en classe de Ière C et participions à la Jeunesse Etudiante Chrétienne, JEC. L'été 1945 nous fîmes un grand camp de JEC. Départ de la gare de Tunis en train de marchandises dans les petits wagons "Chevaux en long 8, Homme a 40" avec seulement deux grandes portes centrales. nous roulions portes ouvertes, assis sur le bord, les jambes dans le vide. Le camp était dans le centre de la Tunisie, non loin de Thibar, centre monastère et ferme modèle des Pères blancs. Au pied du Djebel Gohra. grande



montagne en forme de cuvette au pied de la quelle coulait une source d'eau fraîche dans laquelle on venait faire notre toilette, eau glaciale... les grandes tentes avaient été plantées dans une immense grotte très ouverte qui nous tenait à l'abri de la pluie, en fait il ne pleut jamais en été... On campa 2 ou 3 semaines, se nourrissant de lait concentré le matin, des oeufs qu'on allait acheté dans les "gourbis" du voisinage, cahutes d'arabes qui cultivaient et élevaient quelques poules, avec le chien kabil traditionnel de toutes les habitations de la campagne.

A la suite d'un vol de quelques boîtes de conserves, nous avons décidé de monter des tours de garde la nuit...en se relayant toutes les heures.

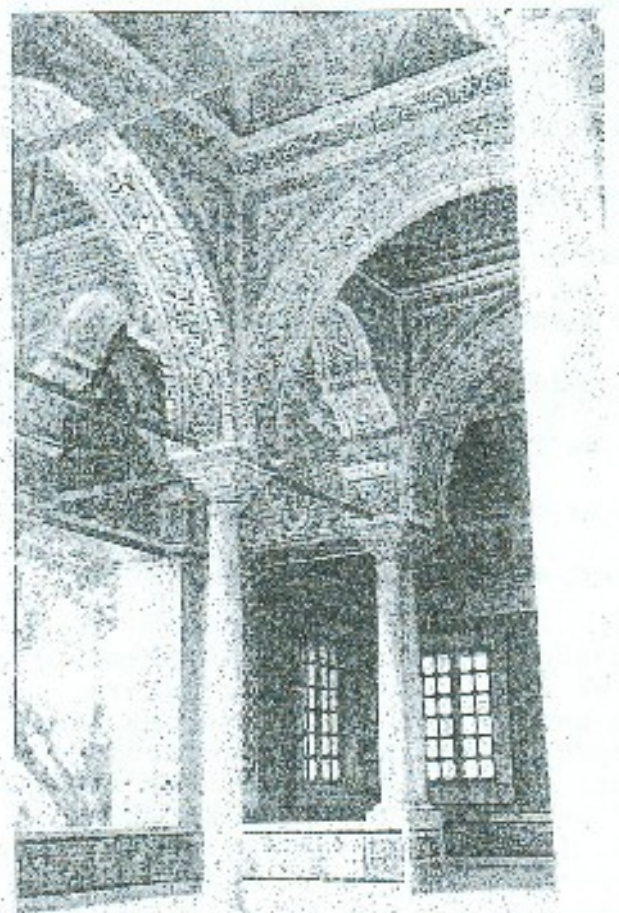
C'est au cours de ce camp de JEC que j'ai fait pour la première fois de la spéléologie; il y avait en effet une entrée de grotte derrière un gros rocher: nous avons marché plus de 100 mètres dans des chemins escarpés avec des stalactites et des stalagmites (ceux du bas) une lampe de poche pour avancer ,mes camarades se sont mis à jouer aux cartes sous terre ! cela ne me disait rien, aussi suis-je revenu tout seul en arrière, j'arrive à un endroit que je ne reconnais pas, un éboulis de pierres, j'ai cru un instant que le plafond s'était écroulé et que j'étais enterré vivant!

J'ai été scout un an en 1943 à la Ière Radés patrouille des écureuils "Bon pied bon oeil". Mais je n'ai jamais fait ma promesse, comme mes frères Laurent et Francis. Ma seule nuit de camp se passait dans un bosquet d'arbres à Mégrine, à deux pas de Radès. Le jeune Hervé de Coudenhove, cousin de nos amis Lescuyer était promu cuistot, il nous a servi un plat de pâtes cuites avec un manque certain d'eau! il a ressorti de la gamelle un énorme bloc compacte et presque immangeable! Les réunions se passaient chez les Lescuyer qui avaient comme nous un très grand jardin. Ils habitaient de l'autre côté du boulevard Massicault, dans l'ancienne maison du consul d'Espagne dont j'aimais bien le jeune fils dit "Piloulo".

Le problème de la troupe scoutie était déjà, comme aujourd'hui le manque crucial de chefs La 3ème Tunis de mon frère Francis avec son aumônier le Père Champenois, se réunissait place Jeanne d'Arc au pied du belvédère à Tunis près de l'Institut Pasteur longtemps dirigé par mon ami le docteur Maurice Huet. Les sorties avaient lieu au "213" colline de la banlieue de Tunis cotée à 213 mètres de haut J'ai assisté à sa promesse et je lui ai rendu visite lors d'un camp de Noël dans les montagnes du Kanguet derrière le Bou-Kornine c'est tout juste s'il ne neigeait pas Car le camp de Noël était une habitude en Tunisie. Mes enfants ont un peu pratiqué le scoutisme Michel, Christine comme cheftaine avec Jérôme comme louveteau, et Isabelle comme guide d'Europe, patrouille libre qui avait des rendez-vous dans des carrefours de Draveil. J'ai eu l'occasion de retrouver notre jeune pensionnaire de la guerre Raymond Guillaume venu passer un an à Radès, il était là lors d'une réunion des scouts d'Europe à Epinay-s-Orge autant que je m'en souviens. Ainsi s'achève ma Chronique de la Villa de Sion avec les dernières vues de la Villa de Sion en 1981 et 2006 .

113 Bis

Les dernières vues de la Villa de Sion



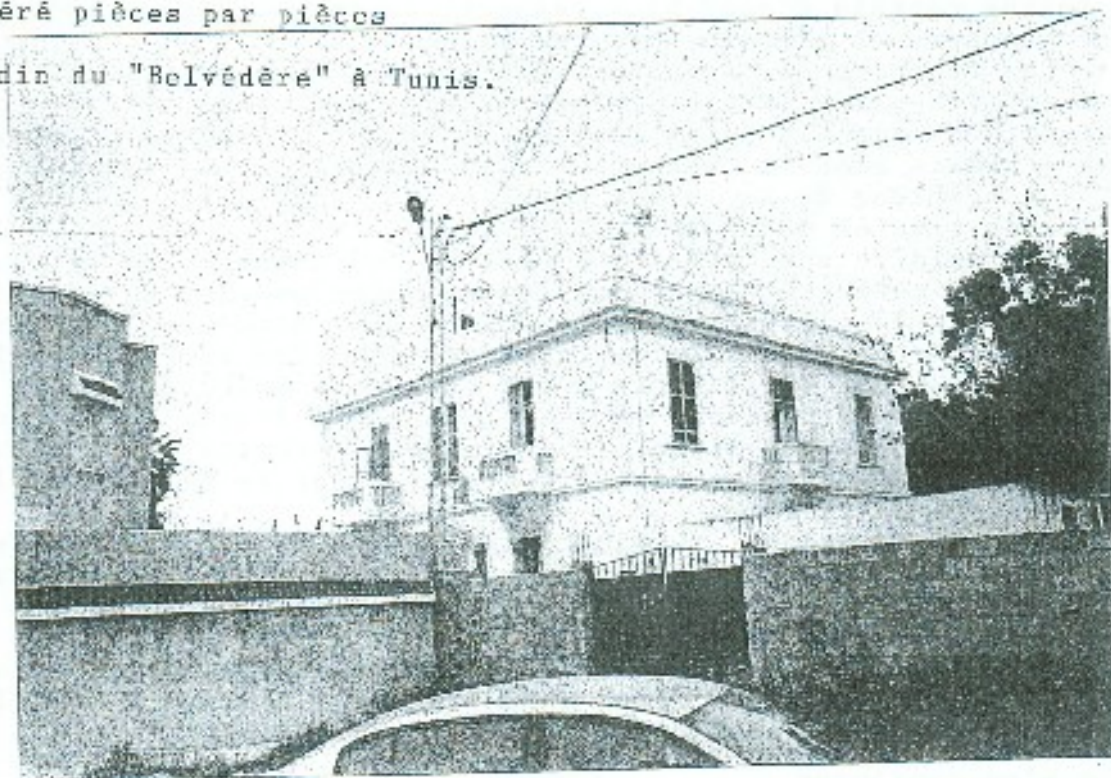
En 1981, le bassin a été rasé et les mandariniers ont disparu, faute d'eau.....



La Villa de Sion en 2006...Il y a une mosquée et une dizaine de maisons dans le jardin, y compris des rues!!! et un affreux renflement sur la terrasse

La Kouba Ancien pavillon de la Tunisie, à une foire internationale de Paris transféré pièces par pièces

au jardin du "Belvédère" à Tunis.



Post Strictum: Ayant mis plus de 10 ans à rédiger ces Souvenirs il y a plusieurs répétitions dont on voudra bien m'excuser....

Mes LECTURES

N'étant pas allé à l'école avant l'âge de 10 ans ,en 6ème c'est sur les genoux de ma mère que j'ai appris à lire avec une méthode bien classique: B et A BA CA CE CI CO il ne fallait jamais écrire avec la 5ème voyelle, mystère pour moi!

Mes premières lectures étaient en fait à l'écoute de ma tante Cécile (Celle qui sera un peu à l'origine de mon mariage) elle était venue avec sa fille Marie-Jeanne passer un an en Tunisie vers 1934 ou 35. J'avais donc 6-7ans. Elle nous faisait la lecture et je vois encore une histoire sainte avec des dessins comme sur un tableau noir écrit à la craie. Les contes d'Andersen ou de Grimm. Mes premières vraies lectures étaient dans la bibliothèque rose: les Petites filles modèles les malheurs de Sophie, le Général Dourakine, pauvre Blaise, sans nom et sans famille. Mes premières BD étaient Bécassine de mes soeurs aînées, La deuxième page de la revue l'Illustration, hebdomadaire auquel mon père était abonné, il y avait donc à la deuxième page 4 ou 5 petites images commentées de l'actualité.

Le premier roman qui m'avait été offert s'appelait Olof et Gerty; je l'ai commencé et jamais terminé: Gerty pleurait La tétralogie de Christophe: Le savant Cosinus, le Sapeur Camembert, la famille Fenouillard et Plick et Plock! que mon fils Michel vient de m'offrir dans un nouveau format mais avec les dessins originaux! Les collections d'Alexandre Dumas: les 3 mousquetaires, 20 ans après, le Vicomte de Bragelonne.

la collection de Jules Verne: 5 semaines en ballon, De la terre à la lune, 20.000 Lieues sous les mers, l'Île mystérieuse le grand Eastern (paquebot) La collection de Walter Scott; Ivanhoé, Rob Roy, la jolie fille de Perth Surcouf le Corsaire, La collection de Paul Chack: Branlebas de combat des histoires de bateaux de pêche armés d'un canon première lutte anti sous-marine contre les sous-marins allemands en 1914-18.

Les romans de Maurice Leblanc: Arsène Lupin, Gentleman cambrioleur 813, le Bouchon de cristal, la Cagliostro.

En classe j'aimais bien apprendre Le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, Andromaque, les Plaideurs, Le Bourgeois gentilhomme l'Avare le Misanthrope, un peu de Rabelais, Voltaire, Rousseau, Lamartine, André Chénier. de la littérature plus spéciale: Moïra,

Aux vacances de Noël chez mes cousins J-N je découvre en 1946-47 les BD de l'époque: Bibi Fricotin et les pieds nickelés 600.000 francs par mois, ou l'art de dépenser trop d'argent. J'en gagne aujourd'hui plus de 3.000.000 de petits francs. Plus tard je me suis lancé dans la lecture intégrale du "Larousse" du débutant pour me familiariser avec l'orthographe! puis l'intégrale du Nouveau testament enfin la Bible mais là j'ai abandonné à partir du Deutéronome. Avec les Equipes Notre-Dame j'ai lu de nombreux ouvrages sur l'amour conjugal. Aujourd'hui à la retraite depuis plus de 20 ans mes lectures sont le journal quotidien La Croix que j'ai connu depuis ma tendre enfance car mon père y était déjà abonné, il y avait l'image d'un grand crucifix en haut à gauche! qui a disparu peu après la guerre; l'hebdomadaire la Vie Catholique qui a perdu aussi son sigle vers la même époque. Bruno Frappat et le billet d'Alain Rémond. Des romans classiques; Marie Lester, Arthur Upfield sur l'inspecteur Bonaparte et l'Australie, La collection d'Harry Potter (j'en suis au Tome 4) en attendant de trouver le temps de lire le N°5, je lis enfin tous les jours le programme de télé!

Morsang sur Orge le 13 juin 2013

M. et Mme TOMMY-MARTIN
 Charles
 3, rue Pierre Curie
 91390 MORSANG SUR ORGE
 Tél. 01 69 61 39 97

Mes VOITURES AUTOMOBILES

Permis de conduire décroché en 2ème essai en 1953 à Marseille

(J'oubliais systématiquement de desserrer le frein à main par 3 fois au premier essai....)

Année	Modèle	Couleur	KM parcourus	Observations
1957	2 CV Citroën	Grise	100.000	Première voiture
1961	Simca "Versailles	Bleu/jaune	50.000	Dite "La Rotule"D'occas
1963	DS 19 Citroën	Noire	50.000	D'occasion
1965	204 Break Peugeot	Noire	150.000	Achetée par StGobain
1970	DS 19 Citroën	Bleue	150.000	Km payés par mes patron
1980	CX Citroën	Grise	300.000	à partir du domicile!
1985	BX Citroën	Grise	300.000	Payée avec la prime de ma retraite (1er Avril)
1996	BX Citroën	Blanche	150.000	D'occasion
2004	Xantia Citroën	Noire	160.000	Revendue à ma Véronique
2008 _	C3 Citroën	Noire	70.000	
			1.480.000 KM	

2012 Médaille de "Platine" de la Prévention routière.

A noter que le pape Jean-Paul II n'a parcouru "que" 1.200.000 km en avion! 2013 atteint de neuropathie, mon pied ayant glissé du frein sur l'accélérateur à l'arrivée (lentement) sur un stop, j'ai décidé de ne plus conduire Je remercie Marie-Anne de me servir de chauffeur.

Seconde voiture principalement conduite par Marie-Anne:

1962 Ami 6 Citroën

1972 Ami 8 Break Citroën

1982 Ami 8 Citroën

1992 41 Renault Rouge

2012 Vente de la 4L 2.000E.

A noter que j'ai souvent prêté ma voiture aux enfants; mais à l'inverse j'ai souvent conduit la 2ème voiture. Mon total de km reste donc valable.

Morsang sur Orge le 13 juin 2013

M. et Mme TOMMY-MARTIN
 Charles
 3, rue Pierre Curie
 91390 MORSANG SUR ORGE
 Tél. 01 69 61 39 97

Mes LOGEMENTS successifs

- 1928 Je suis né au Mesnil sur Blangy le 29 Juillet 1928 (Calvados)
- 1928-1946 Villa de Sion Radès Tunisie (J'y suis arrivé à 2 mois
 A compter: 11 fois 3 mois de vacances en Normandie, d'abord au Mesnil puis au Manoir de Blangy-le-Château dès 1935.
- 1946-1949 3 années de pension au collège Ste Geneviève de Versailles dite "Ginette"; Préparations aux Grandes Ecoles. Reçu à Supélec en 1949.
- 1949-1950 Chambre d'hôte à Vanves ,que je quitte brusquement pour une opération d'appendicite.. .En plein examen de fin d'année que j'ai pu terminer en Octobre auprès d'un ingénieur d'EdF Mr Ailleret (père de notre amie Nicole Renoux des Equipes N-D.) au siège de l'EdF place des Etats -Unis à Paris XVIème
- 1950-1951 Cité Universitaire Bd. Jourdan Pavillon "Deutsch de la Meurthe"
- 1951-1952 30 bis rue de Paradis(Baccarat) chez mon oncle François Courbe Fils de l'Abbé Courbe. Les abbés portaient soutane et sa soeur Cécile Courbe obtenait tout de son père qu'elle menaçait d'appeler "papa" dans le métro!
- 1952-1953 Rue de Bourgogne Paris VIIème chez ma Tante Fay (avec Vincent mon jeune frère qui préparait Supélec comme notre frère Francis.
- 1953-1954 Hôtel de la corniche à Marseille, détaché par Alsthom. C'est là que je passe mon permis de conduire et me fiance à M-A
- 1954-1956 Après le mariage nous arrivons rue Théodule Ribot "ChezThéodule"
- 1956-1960 6 Rue de la Pie Voleuse à Palaiseau, Petit appartement F4 de 64 M2 orienté au Sud-Ouest à deux pas de la gare du RER B. Je vais au travail chez Alsthom avenue Kléber Paris 16ème par le métro. C'est en 1959 que répondant à une petite annonce j'entre chez Péchiney, dans les Matières plastiques.
- 1960-1986 53 Rue Pierre Brossolette à Athis-Mons, à deux pas d'Orly où il m'arrivera de prendre souvent l'avion pour proposer mes polyesters à toute l'Europe: Angleterre, Danemark, Hollande, Belgique, Luxembourg, Allemagne, Autriche, Italie. Marie-Anne vient parfois me chercher à Orly avec les enfants.
- 1986-2006 43 Bd de Seine à Boissise le Roi, en bord de Seine et près de la forêt de Fontainebleau, Joli pavillon de 9 pièces avec une mezzanine un terrain de 2000 m2, nous avons quitté Athis la maison était sur 4 niveaux 11 pièces sur 3 niveaux et un très grand sous-sol avec garage pour 2 voitures: trop grand.
- 2006- ? Nous venons d'emménager 3 Rire Pierre Curie à MORSANG-sur-ORGE

NOËL 1941

Chronique familiale
de la Villa de Sion

La Villa de Sion est toujours la même. On l'a repeinte en blanc au mois d'Août à l'occasion du mariage de Hélène. Entre la salle dite salle d'armes et le garage on a aménagé une pièce pour la menuiserie, lieu des travaux d'été des jeunes garçons qui sont d'habiles ouvriers en bois et construisent des meubles simples mais robustes. Les vitres manquent encore aux fenêtres de cette salle. les vitres sont devenues introuvables... Quant au garage on prévoit sa transformation en remise et écurie.

Le jardin a pu être à peu près arrosé tout l'été. A l'automne il a fourni des grenades et des coings et maintenant il abonde en mandarines en attendant la maturité des oranges. Oranges et mandarines sont la grande ressource comme fruits pendant toute la mauvaise saison. On en mange à volonté; on offre une partie de ces beaux fruits aux amis et il en reste encore des quantités pour les oeuvres, vieillards, orphelins, etc...

Les légumes du potager suffisent presque aux besoins de la maisonnée pendant l'hiver : haricots verts, choux-fleurs, betteraves, salades, radis, etc.. Il y a aussi quelques pommes de terre, mais le terrain ne leur est pas très favorable.

Les poules et les lapins sont une ressource précieuse pour les jours sans viande, mais ils paraissent cette année frappés de stérilité. Par ailleurs, le pays est assez bien approvisionné en poissons de mer. Ce ne sont pas de belles pièces, mais c'est du petit poisson frais, très apprécié et quelquefois des plats entiers de délicieuses crevettes. On trouve ici le pain et les pâtes à volonté et le talent de la maîtresse de maison consiste à varier la présentation des pâtes, base de la nourriture.

Au retour de ses tournées à l'intérieur, le chef de famille rapporte quelques douzaines d'oeufs. et il espère bien trouver un jour un sanglier. En somme la nourriture est abondante et jusqu'ici nous sommes des privilégiés.

Grâce à la Ligue des pères et mères de familles nombreuses, chacun des garçons a reçu une bonne paire de chaussures - modèle sous-officier - provenant des stocks de l'armée à prix très raisonnable.

Ce qui manque ce sont les tissus. On vit sur ses réserves. On habille les enfants en tricot. C'est le linge qui fait le plus gravement défaut. Aussi nous nous efforçons de faire venir de France de la cotonnade pour tout le personnel de la Société comme pour nous-mêmes.

Passons maintenant en revue les habitants de la Villa de Sion :

Madame mère est revenue passer l'hiver auprès de sa fille, son gendre et ses petits-enfants. Elle assistait hier soir à la messe de minuit dans un atelier de l'usine, plus clair que chaud, et nous donnait à tous comme doyenne de la réunion l'exemple de la piété. Elle correspond activement avec tous ses parents de France occupée ou libre, et sur les 18 lettres ou cartes arrivées ce matin la moitié lui était adressée.

Charlotte, l'active maîtresse de maison résout les difficiles problèmes de la nourriture et de l'habillement de toute la maisonnée. Quand le Secours National et les pauvres du voisinage viennent lui demander des vieux habits elle ne sait plus quoi leur donner. Aidée de sa fille Henriette elle transforme tous les chiffons de la maison en brassières et vêtements divers.

Jean continue sa vie mouvementée entre son bureau de la municipalité, l'usine de la banlieue et les bureaux du Service Minier en ville. Chose admirable, 18 mois après la catastrophe, les affaires continuent à marcher et même à se développer. Les rationnements d'essence, puis d'alcool l'obligent à restreindre les sorties en auto. Il fait maintenant un large usage du train, des voitures hippomobiles et de la bicyclette - au grand détriment de son temps. Il ne se couche jamais le soir avec le sentiment d'avoir fait tout ce qu'il y avait à faire dans la journée. Heureusement il est secondé par des collaborateurs dévoués, - à la mairie par un adjoint zélé, à l'usine par des camarades compétents au service minier par d'autres ingénieurs très au courant de la technique et de l'administration.

Souvent il fait des tournées dans les mines, mais ce ne sont plus les rapides et agréables voyages en auto d'autrefois. Il faut maintenant prendre le train et coucher une ou deux nuits aux mines.

Cette vie active le conserve jeune. Il se sert encore de ses dents pour mâcher et de ses yeux pour regarder, sans avoir recours aux artifices dentaires et au port de lunettes.

Comme il avait employé le gilet d'un complet veston à refaire un fond de pantalon correspondant, il demanda au tailleur de remplacer le gilet sacrifié par un gilet en piqué blanc. " Mais le gilet blanc ne se porte que l'été " objecta le tailleur. " Cela ne fait rien, je porterai des gilets blancs toute l'année " répondit-il, la vie eut pour moi un printemps perpétuel.

Abel lieutenant d'Infanterie Coloniale. après de longs mois de silence fait parvenir de loin en loin de ses nouvelles par de brefs télégrammes. "Bonne santé, tout va bien" ce qui signifie : je vais bien et mon bataillon est en bonne forme. "Santé excellente moral supérieur". Nos messages aussi lui parviennent puisqu'il a félicité son beau-frère Hubert de son évasion et sa sœur Hélène de son mariage. Nous ne savons pas exactement où le situer sur la carte, mais nous pensons qu'il est en train de se rapprocher de nous.

Marie-Rose est une jeune femme épanouie, mère de Daniel un splendide bébé géant blond aux yeux bleus. Son mari, après dix jours d'une odyssée héroïque, s'est évadé d'Allemagne et a repris en Mai dernier sa place sur son tracteur pour tondre la moisson.

Hélène a épousé à Radès le 25 Août le jeune enseigne de vaisseau Jean LETOURMY très sympathique fils du Directeur de la Marine marchande à Vichy. Le jeune ménage, rayonnant de bonheur est installé à Toulon dans un minuscule appartement, neuf et gai.

Henriette 20 ans, est entrée N°1 à l'Ecole des Beaux-Arts de Tunis. Quand il faudra marier celle-là je ne sais pas trop comment nous arriverons à lui composer un trousseau.

Laurent est en mathématiques élémentaires au lycée Carnot. Nous en ferons un Ingénieur. En attendant il s'occupe d'escrime et de scoutisme.

Francis est en première au collège des Maristes où vont aussi ses jeunes frères. Il est très travailleur et en même temps rempli d'initiative. C'est lui le chef du club des Sans-Soucis.

Charles est en troisième. A la surprise générale il a commencé son année scolaire par une place de premier en mathématiques.

Vincent est en Cinquième. C'est l'as de la famille. On ne compte plus ses bonnes places. Il a grandi d'une façon vertigineuse dépassant ses deux frères du trio des Sans-Soucis. Il est par sa taille le digne filleul de son cousin le géant Charles.

Dominique fait ses débuts au collège en septième. Les premiers résultats sont modestes et peu propres à enorgueillir la famille.

France, six ans, travaille à la maison avec sa maman. Elle étudie le piano et ainsi que son frère Dominique, elle paraît douée pour la musique.

N'oublions pas dans la famille le cousin Emmanuel, 16 ans, réfugié de Lille, puis de Normandie, qui complète à la demi-douzaine le nombre des collégiens de la maisonnée.

N'oublions pas non plus Raymond, le jeune réfugié Abbeville, interne au collège de nos entants, qui passe les vacances de Noël au milieu de nous. Les ingénieurs de nos mines ont pris tous ses frais à leur charge.

Pour la nuit de Noël, le famille s'était coupée en deux. Les uns allèrent à la messe de minuit de notre paroisse de banlieue et les autres à la messe de minuit dans un atelier de l'usine. On réveillonne avec divers produits et des tasses de chocolat (un article de luxe dans notre région).

Le matin, en demi-cercle devant la cheminée du salon : quatorze souliers se trouvaient garnis des cadeaux les plus variés ; quatorze, car il y avait aussi les souliers de Jeanne, la cuisinière et de Marie, la jeune bonne.

A remarquer qu'en ce temps de crise, ce qui dominait dans les cadeaux c'était la papeterie, les fournitures de bureau et quelques livres.

La correspondance familiale est la grande occupation en ces jours de congé. Le chef de famille, débordé par ses multiples occupations a dû renoncer à écrire de vraies lettres et il prie ses proches et ses amis de l'excuser de leur envoyer cette simple chronique familiale.

Jean TOMMY-MARTIN



4 générations

Geneviève RIVIERE née WALLON

Charlotte TOMMY-MARTIN née RIVIERE

Marie-Rose PENET née TOMMY-MARTIN

Daniel PENET





la villa de Sion , vue depuis le tennis.

CHRONIQUE FAMILLIALE DE LA VILLA DE SION

NOEL 1942 Au milieu de la tourmente arrêtons-nous pour faire le point. Hier soir devant la crèche du petit salon, après la prière, j'ai demandé à Dieu à haute voix de rassembler toutes les familles dont les enfants séparés de leurs parents étaient nos hôtes pour les vacances de Noël.



A) La petite Josie Chazel partage la chambre de notre fille France.

Elle m'a été confiée par un télégramme émouvant de son père, lancé de Kasserine au moment de l'avance anglo-américaine et qui a mis deux semaines à nous parvenir. Son frère Jacques Chazel, étudiant en droit à Tunis, réquisitionné pour le déblaiement des maisons écroulées, viendra la voir ici dans ses jours de liberté.

B) Les deux frères Durin, réfugiés de Bizerte au Lycée Carnot de Tunis ont pu obtenir l'autorisation de venir passer à la Villa de Sion quelques journées de vacances sur ma déclaration écrite que je prenais la responsabilité entière de ces deux jeunes garçons. O Admirable administration Française ! A Radès, comme au Lycée Carnot, nous sommes tous exposés à la pluie des éclats d'obus de D.C.A. et même éventuellement nous pourrions recevoir une bombe égarée, je dis égarée, car je n'ai pas l'orgueil de croire que je mérite un bombardement particulier. Robert et Pierre Durin (15 et 16 ans) couchent dans la salle de jeux avec notre neveu Emmanuel. J'ai été souvent l'hôte de leurs parents à la frontière algérienne, comme j'ai souvent aussi été reçu par les Chazel. Je suis heureux d'héberger aujourd'hui, si modestement que ce soit, les enfants de nos ingénieurs, qui en des temps moins troublés m'offraient une si confortable hospitalité.

C) Mon neveu **Jacques Tommy-Martin** est en voie de démobilisation. Il a été désarmé avec la garnison de Bizerte, mais porte encore son uniforme de lieutenant d'artillerie. Il est l'hôte intermittent de notre petit salon en attendant un rapatriement hypothétique dans la métropole ou bien sa nomination en Tunisie dans un camp de jeunesse.

D) Le jeune ménage **Jeannin-Naltet**, François et Francine, est bloqué chez nous pour un temps indéterminé. Tout en préparant leur retour en France, espéré prochain, l'un et l'autre sur mes conseils envisagent le cas d'un exil prolongé. François se fait inscrire avocat stagiaire au Barreau de Tunis et vient d'être nommé Attaché au Parquet Général. Francine infirmière de la Croix Rouge, est chargée avec Henriette de notre dispensaire municipal et du Centre des réfugiés de l'Internat des garçons de Radés. Ces jeunes époux restent souriant malgré ou à cause de la prolongation indéfinie de leur voyage de noce. Ils prennent au sérieux leurs fonctions bien qu'elles soient jusqu'ici purement honorifiques et Francine coupe les cheveux et dégrasse les crânes des réfugiés avec tant de maestria qu'on lui a dit l'autre jour: " Sûrement, Madame, vous avez travaillé à Paris dans la coiffure ». Cet éloge l'a ravie.



1942. France, Francis, Charles, Vincent, Emmanuel Giard, Dominique au pied de la fontaine, sous les fenêtres de la salle d'études.

E) Le dernier de nos réfugiés, qui a été le premier en date, est notre neveu **Emmanuel Giard** le quatorzième des dix-huit enfants Giard. Il fait partie de la famille en attendant un retour encore lointain à Lille.

En ce matin de Noël il y avait seize chaussures en demi-cercle autour de la cheminée du salon. Le petit Jésus s'est montré merveilleusement généreux pour une époque aussi difficile. Il y avait

beaucoup de livres intéressants (j'en ai lu deux dans la journée). Pour moi j'ai été gâté avec un cube de véritable savon de Marseille, une petite lampe de "Défense passive ", un superbe cuirassé « Richelieu » au 1/500, etc.. .etc... Des crayons de marque « Elgyenne» [Louis Jeannin-Naltet] ont rappelé à nos Chalonnais la rotonde familiale.

Nous avons eu quelques jours pénibles vers la mi-décembre, quand l'eau et le courant électrique ont manqué à la fois. J'avoue qu'il m'était très désagréable de me raser le matin à la lueur d'une bougie et de n'avoir pour me laver que deux bouteilles d'eau froide gardées de l'avant-veille. Puis nous nous sommes organisés et si les lignes électriques viennent à être encore coupées (ou les conduites d'eau), nous nous débrouillerons.

Nos parents et amis de France en lisant les journaux nous imaginent probablement vivant au milieu d'une véritable bataille. Ce n'est pas tout à fait cela. Il y a de fréquents bombardements autour de nous, mais nous n'avons pas le périlleux honneur de servir d'objectif, et nous ne recevons guère que des éclats des obus de D.C.A.

Nos alertes de jour ou de nuit commencent généralement par des coups de l'artillerie de défense contre avion, puis arrivent les formidables explosions des bombes (jusqu'à 500 Kilogs d'explosifs). Toutes les portes et les fenêtres battent. La maison tremble, même-quand le point de chute est à 10 kilomètres de nous. Ce serait terrible, si nos enfants n'y étaient pas déjà si bien habitués. Dès la première détonation ils

grimpe en courant sur la terrasse la plus haute de la Villa de Sion pour jouir du spectacle, souvent grandiose, de la bataille aérienne. Il faut les obliger à s'abriter dans la buanderie lorsque les éclats d'obus lancés contre les avions retombent autour de nous.

Logement et mobilier : Si la maison et le mobilier ne sont pas réquisitionnés, nous passerons ici un hiver acceptable. Comme maire de la commune, père de famille nombreuse, et en considération des enfants réfugiés chez nous, j'espère échapper à la réquisition. Vêtements : La famille est parée pour cet hiver, grâce surtout à la laine arabe et aux tricots divers.

Nourriture : Elle est très satisfaisante. Nous voudrions que nos parents et amis de France soient aussi bien nourris que nous. L'impossibilité d'exporter certaines denrées, comme l'huile et la charcuterie, fait que nous sommes moins gênés pour le moment que l'an dernier mais l'avenir est bien incertain.

Eclairage : Si la lumière électrique vient à manquer, nous n'aurons pas de pétrole, mais nous espérons nous tirer d'affaire avec du carbure de calcium et une lampe à acétylène. J'ai pu me procurer aussi quelques bougies, qui ne peuvent pas servir à l'éclairage habituel, mais constituent un précieux moyen de secours.

Chauffage : Il n'est pas question de se chauffer. Nous mettons dans la maison, quand il fait trop froid et humide, nos manteaux et pèlerines sur le dos. Nous avons encore un peu de bois pour allumer le feu de la cuisine (ou de la buanderie) et nous entretenons ce feu avec des agglomérés de poussier de coke ou de charbon de bois. Si cela devenait nécessaire j'aurais la ressource de tailler les arbres du jardin. En somme au milieu de difficultés innombrables je crois que nous sommes encore des privilégiés, aussi je m'efforce d'aider les autres, parents, amis et les familles de notre personnel. Passons maintenant en revue les membres de la famille.



Le père de famille est toujours en bonne santé. Grâce à Dieu il a passé allègrement ses soixante ans et conserve bon pied et bon œil. Les restrictions de carburant ne lui permettant plus de se servir de son auto qu'une ou deux fois par semaine - principalement pour aller visiter le Djebel Ressay — il s'est remis à la bicyclette. C'est très pratique sauf les jours de grand vent ou de pluie. L'effet le plus net sur lui des restrictions alimentaires depuis deux ans a été la perte de sept ou huit kilogrammes de mauvaise graisse. C'est justement ce qu'il avait en trop. Par conséquent tout va bien.

31 Mai 1942. Charlotte entourée de ses enfants avant de partir rejoindre Hélène, à Toulon, pour la

naissance de François.

La mère de famille partie pour Toulon pour la naissance du premier enfant chez Hélène se trouve bloquée là-bas. Elle a télégraphié le 11 Novembre que tous étaient en bonne santé, et maintenant nous sommes coupés pour une période indéterminée. Dans notre malheur nous avons la consolation de penser qu'elle sera encore plus utile auprès de sa fille et de son petit François qu'à la maison familiale où sa fille Henriette peut la remplacer. Il y a à Toulon cinq membres de la famille, la grand-mère, la mère, le jeune ménage et le bébé. Les petites réserves de nourriture dont Hélène me parlait dans sa lettre du 20 Octobre doivent être épuisées et nous sommes anxieux de savoir comment on pourra se nourrir cet hiver à Toulon. La mère de famille absente n'est pas oubliée à la Villa de Sion et pour qu'elle participe encore un peu à la vie quotidienne de tous ici, j'ai descendu son portrait qui était dans ma chambre et je l'ai placé dans la

salle-à-manger. Nous serons bien contents le jour où elle nous enverra directement ou indirectement des nouvelles de Toulon.



1942. Le colonel Leclerc et ses lieutenants. Abel est au 1er plan, à droite.

Abel a télégraphié de ATI, Tchad, au début de Novembre "Bonne fête Maman ». Je lui ai répondu que je transmettais son télégramme à Toulon et je sais que sa mère a pu aussi lui répondre. Ainsi avant la coupure de la Méditerranée, nous avons pu tous communiquer entre nous. Faute de renseignements je suis réduit aux hypothèses et je suppose que mon fils fait actuellement partie de la colonne du général Leclerc qui monte par le Fezzan vers Tripoli. Ainsi il se rapprocherait de nous.... après bientôt quatre ans de

séparation...

De **Marie-Rose** nous recevons des nouvelles irrégulièrement mais assez fréquentes. Ses deux petits garçons vont bien. Elle attend le troisième bébé pour le printemps. **Hubert**, grâce à de bonnes pluies et beaucoup d'énergie termine ses semailles. Il a réussi un dimanche à venir déjeuner avec nous, apportant des oeufs et remportant des oranges. Marie-Rose, aidée par sa belle-mère et ses belles-soeurs n'est pas trop isolée et si leur domaine ne sert pas de champ de bataille, cette famille traversera cette mauvaise période sans trop de peine.

Hélène, heureuse épouse et heureuse mère, a passé sans interruption de la lune de miel à la maternité. Tous nous compatissons aux terribles épreuves de son mari, condamné au sabordage de son magnifique cuirassé, puis à la démobilisation et à l'incertitude de l'avenir.

Sage était l'amiral qui répétait avec Sénèque: CALAMITOSUS ANIMUS EST FUTURI ANXIUS. Conservons notre confiance dans l'avenir, ne l'aggravons pas en nous montrant pessimistes C'est maintenant que notre foi chrétienne qui nous commande l'espérance et la confiance en Dieu apparaît dans toute sa beauté. Je suis content de penser de dans la salle-à-manger d'Hélène figure maintenant la grande hostie romaine en plâtre, la plus belle pièce peut-être de l'archéologie chrétienne en Tunisie.

C'est **Henriette** la maîtresse de maison et elle s'en tire très bien, malgré les douze bouches à nourrir. Il y a aussi le problème hebdomadaire de la lessive qui exige du bois de chauffage (ou quelque chose qui ressemble au bois) et du savon (ou quelque produit qui ressemble au savon). Enfin se pose le grave problème du renouvellement du linge des jeunes gens. Mais la Providence aidant, on trouve de la toile (c'est-à-dire une modeste cotonnade) et du fil, pas beaucoup de fil, et parmi les réfugiées de Bizerte et d'ailleurs il y a de bonnes couturières. Henriette a suivi cette année les cours des Beaux-arts de Tunis. Elle a exposé en bonne place au Salon d'Automne. Actuellement, habillée en infirmière de la Croix-Rouge, elle pique contre le typhus la population de Radès, mêlant ainsi dans ses occupations l'utile à l'agréable UTILE DULCIS.

Laurent était entré en Octobre au Lycée en Mathématiques Spéciales Préparatoires, mais les voyages devenant incertains et les classes irrégulières il restera au deuxième trimestre à Radès où il pourra suivre une classe de Philosophie. Il s'est bien classé en Juillet au fleuret et au tir au fusil.

Francis est aussi à Radés en première A, car c'est un véritable collègue qui fonctionne ici grâce au personnel enseignant réfugié.

Charles redouble sa troisième. Il se distingue avec Francis plutôt dans la construction de modèles réduits de bateaux que dans ses études littéraires.

Vincent est en quatrième. Il est gigantesque avec de grandes mains au bout de longs bras qui lui permettront peut-être de garder le titre de champion scolaire de natation en Tunisie, qu'il a gagné en Juillet.

Dominique et France continuent leurs études à la maison sous la direction de leur cousine Francine



1942. Laurent dans une allée du jardin de la Villa de Sion

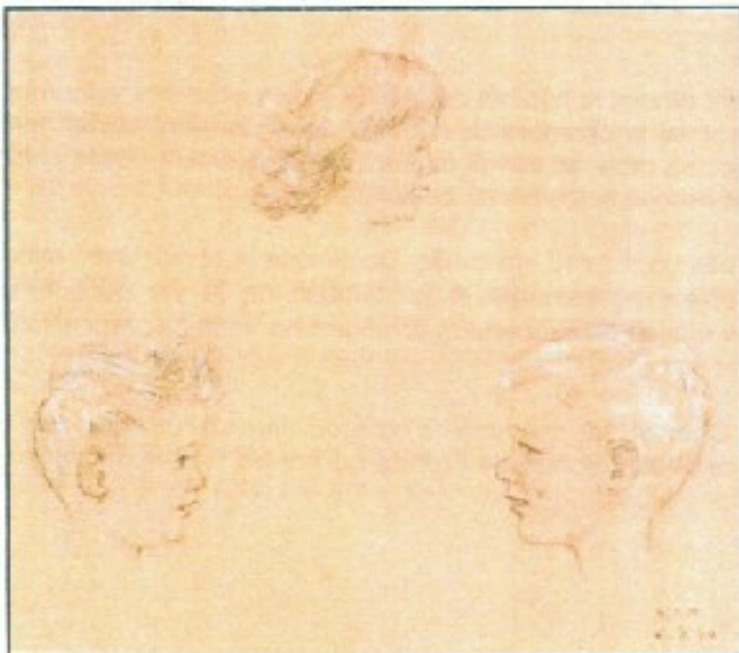
Tout ce petit monde est en bonne santé et, grâce à Dieu, grandit sans accroc, développant parallèlement les âmes et les corps. A tous les parents et amis à qui cette chronique familiale parviendra nous souhaitons une nouvelle année plus heureuse que la précédente. Qu'ils aient la bonté de copier ces nouvelles lointaines et de les faire connaître à tous ceux que nous aimons ou qui s'intéressent à nous. Que Dieu protège notre patrie si éprouvée ! Qu'il rende la vie à nos industries paralysées et qu'il rassemble nos familles dispersées !

Jean Tommy-

Martin

Villa de Sion. 15 septembre 1944

Ma chère Maman, j'ai reçu ce matin ta lettre du 17 août, terminée le 3 septembre. Tous ces détails que tu me donnes sur chacun les font vivre devant mes yeux et il me semble que vous n'êtes pas si loin. A mon tour je vais te tracer un tableau détaillé de notre vie ici quoique l'envoi de lettres ne soit pas encore autorisé. Mais les améliorations ne vont pas ne tarder.



La **Villa de Sion** est toujours la même, blanche au milieu d'un jardin desséché, et aussi accueillante que jadis. Le petit salon qui a vu passer successivement italiens, allemands, anglais, sans parler des amis de passage, est actuellement le nid du ménage Repiquet. Monsieur Repiquet ayant été mobilisé à la Goulette revient tous les soirs, ils prennent leurs repas à la maison mais je passe de bons moments avec madame Repiquet qui a eu la gentillesse cet été de faire travailler Dominique et France. La salle d'étude est depuis peu de temps promue au titre d'atelier par moi. Depuis ton départ j'avais abandonné le dessin, mais Marie-Rose m'ayant harcelée pendant son séjour ici pour que je fasse le portrait de ses

enfants, j'ai fini au dernier moment, par faire leurs petits profils aux 3 crayons sur la même feuille. Ils étaient si réussis que cela m'a donné envie de continuer, j'ai classé mes affaires de dessin, me suis installée dans cette pièce et travaille un peu tous les jours. Aux murs sont accrochés quelques fusains et des dessins de toi représentant le Mesnil ou les Petites Dalles.

Le salon est le temple de Vincent qui le fait retentir toute la journée de gammes, d'exercices, de déchiffrage. Son ardeur ne connaît pas de refroidissement. C'est là que le soir après le dîner nous disons la prière en commun devant le Sacré-Coeur. Chaque soir à tour de rôle, un des enfants choisit l'intention d'un « Ave ». Votre retour et le sort d'Abel et Laurent en sont souvent le sujet.

La grande salle est toujours une pièce à changements de décor, on y remet ou enlève la table de ping-pong, suivant qu'on a des balles ou non. Pour l'instant elle n'y est pas. Tout cet hiver elle a servi de chambre à Pierre Penet, mon pensionnaire, qui était venu suivre les classes à Radès avec les garçons, et s'entendait avec eux comme un frère. Il a suivi la 3ème avec Vincent. C'est un garçon bricoleur, silencieux, extrêmement complaisant, il se hasarde timidement au piano à l'école de Vincent, mais souffre malheureusement de crises de paludisme fréquentes. Comme tous les garçons, mais à un degré superlatif il est possédé par le démon de la récupération. Pendant les vacances elle a servi de salle de jeu aux petits Penet qui, aidés de France, y mettaient un fouillis effroyable, mais de temps en temps les garçons font de grandes rangements, entre autres dans la bibliothèque.

La salle à manger est la même qu'autrefois et la table toujours entourée d'une bande plus ou moins nombreuse et bruyante. L'une ou l'autre fille Penet fait souvent irruption à l'heure du repas avec un pain sous le bras. Quand les petits sont là c'est un concert de braillements jusqu'à ce qu'ils aient la bouche pleine. Olivier en particulier est un vrai Gargantua et nous fait mourir de rire quand, après avoir avalé en silence 3 ou 4 assiettes de riz, (Doudou ne mangerait pas la moitié d'une), il tend une 5' fois son assiette l'air tout confus lui-même de son appétit. Le choix du menu est tout les matins un casse-tête. Le pain est réduit à la portion congrue. Après 250 gr c'est 200 gr depuis quelques jours, provisoirement paraît-il, et l'on ne trouve sur le marché strictement que tomates, poivrons, courge et aubergine, tous légumes peu nourrissants. Heureusement qu'Abel nous a laissé riz farine, pois cassés, pâtes, sucre thé et café en abondance ainsi que quelques boîtes de conserve. Cela nous sauve. On vend aussi la viande 3 jours par semaine et le 4ème jour les abatis- en ce moment pour le ramadan il y a du mouton tous les jours- mais elle est si chère (120 f le Kg) qu'on en fait pas des débauches.

Jeanne règne à la cuisine, présentant tour à tour un visage souriant ou lugubre, en ce moment elle a une rage de dents cela ne l'empêche pas d'abattre de l'ouvrage. Depuis plusieurs mois c'est elle qui fait la lessive. Sa fille a eu il y a 2 mois un 3ème enfant, un petit Jeannot qui pousse très bien et qui a détrôné les deux autres dans le coeur de sa grand-mère.

La lingerie voit passer et rester du linge de plus en plus transparent, lambeaux de chemises, draps fendus, la bonne Madame Rouzini vient de temps en temps mettre des fonds aux caleçons et faire un drap dans 2 ou 3, cependant les garçons, toujours grâce aux dépouilles d'Abel, ont quelques shorts et chemises à se mettre sur le dos.

Montons l'escalier et passons rapidement devant le cabinet de toilette où les ablutions vigoureuses et répétées de Vincent inondent le carrelage, voici la chambre de Vincent dans un ordre parfait tant à l'extérieur, qu'à l'intérieur de l'armoire. Au milieu sa table de travail où sont soigneusement posés cahiers et livres, le matin il fait lui-même son ménage et secoue ses tapis au balcon.

La petite cellule de **Dominique** n'offre pas un si beau spectacle. Dominique le rêveur avait relégué en vrac sur une planche inaccessible les objets nécessaires et prosaïques de la vie quotidienne : chemises, culottes etc... mais sur celle du bas il avait artistiquement arrangé une véritable exposition de douilles et objets de récupération variés.

A côté est la chambre de **Francis et Charlot**. La cheminée s'orne du dernier cuirassé sorti des chantiers de Charlot, dans les tiroirs l'arsenal de photographies de Francis qui tire les photos en jaune que vous avez du recevoir de temps en temps.

L'ex-chambre d'amis était devenue la chambre de Laurent. C'est là qu'Abel s'est installé quand il est venu en permission, arrangeant la chambre à son goût. Depuis le début septembre c'est là que logent Madame Coquil et sa petite fille de 3 ans, femme et fille d'un camarade d'Abel. Elle n'avait pu partir à temps du Cameroun où elle est restée 6 ans, pour rejoindre son mari en Afrique du Nord. Je lui offre l'hospitalité à la maison car elle s'est trouvée bien dépaysée en arrivant. Elle espère dès que ce sera possible retrouver en France son mari et sa famille.

La salle de bains ne sert plus à son ancienne destination car la baignoire est devenue le réservoir d'eau, celle-ci étant coupée tous les jours vers 11h du matin pour ne rouvrir que le lendemain matin à 6 heures. J'ai entassé dans les armoires les affaires des absents et ce qui ne sert pas dans les autres pièces.

Dans ta chambre aussi j'avais accumulé les meubles inutilisés dans la maison : fauteuils, lits d'enfants etc... à un moment cela faisait penser à une salle de « vendues » mais j'ai déblayé pour le séjour de Marie-Rose et ses enfants. Francette couche dans le lit de Papa, et répand autour d'elle son désordre, à un moment elle élevait dans cette chambre 200 vers à soie, maintenant elle traverse une crise de mysticisme et a transformé le bureau de Papa en autel. Naturellement c'est toujours « derrière le rideau » que l'on continue de venir chercher indifféremment thé, allumettes, savon, etc...

Ma chambre n'a pas changé et je ne me lasse pas de contempler la belle vue du [Djebel] Ressay au bout de la plaine. C'est une des rares choses que je regretterai en quittant la Tunisie.

Au second Charlot a installé ses pénates dans l'ancienne petite chambre de bonne re-douilles, casques etc... C'est là qu'il travaille en sifflant tout le jour quand il n'est pas à l'atelier qui sert aussi de garage à bicyclettes. Celles-ci, qui nous ont servi dans bien des ballades sont à bout de course et c'est rare d'en trouver une sur 4 qui marche.

Le **jardin** est dans un état lamentable : plus de jardinier depuis le 1 mai. Les orangers sont à moitié mort de sécheresse, la vigne n'a rien donné, les géraniums qui au printemps faisaient au jardin une parure ravissante sont desséchés. Mais depuis un mois et demi, sous l'impulsion d'Hubert, Charlot et Vincent se sont mis à l'œuvre, piochant, ratissant, arrosant, le résultat ne s'est pas fait attendre, nous avons déjà mangé des radis et des blettes et les carottes ont déjà 30 cm de haut. Ils étendent chaque jour le terrain cultivé qui fait une tâche d'un vert éclatant et rafraîchissant sur le reste, mais ils ne s'éloignent pas du bassin ovale qu'ils leur fournit l'eau. Olivier, Henriette, Françoise, Daniel, à Zriba. 1944.

Nos poules qui n'avaient cessé de fournir des oeufs jusqu'en juin dernier se sont arrêtées pile et n'en donnent plus un. J'espère qu'elles recommenceront dès que le jardin reverdira, car n'ayant rien à leur donner à manger, elles sont lâchées dans le jardin et se sauvent même sur la route.

Les lapins ne sont pas très bien réussis cette année comme partout ailleurs presque tous les petits sont morts, mais Madame Penet m'en a donné plusieurs pour renouveler la race et j'espère en octobre repartir d'un meilleur pied. Le chien d'Hassen est toujours le fidèle gardien du poulailler et Hassen et sa famille dans leur maison attendent avec impatience comme tout le monde d'ailleurs le retour de Papa. Hier soir en l'honneur du ramadan nous sommes allés prendre le café chez lui.

Me voici déjà au bout de ma deuxième feuille. Il faudra que je vous écrive une autre lettre pour vous donner des nouvelles sur chacun de vos enfants maintenant que je vous ai décrit le cadre où ils vivent et vous attendent. Je vous quitte pour pas bien longtemps car ma plus grande joie en ce moment est de vous écrire, je vous embrasse bien fort. Votre fille qui vous aime beaucoup.

Henriette.

Villa de Sion 16 septembre 1944

Ma chère Maman, je viens continuer mon bavardage avec toi et te parler un peu de chacun des enfants. Que je te redise tout d'abord la joie que m'a causé ta lettre reçue hier, surtout les bonnes nouvelles que tu me donnes d'Hélène. A la bonne heure, elle ne chôme pas. Si cela pouvait se réaliser, qu'elle vienne mettre au monde son n° 3 en Tunisie. A quel moment l'attend-elle ? Ce serait trop drôle de voir les réactions de ces 5 petits ensembles. Je vois d'ici que les deux commères s'entendront très bien et que les bons Doudou adopteront tout de suite leur petit cousin François, lui faisant des gentilleses et le protégeant contre les dangers qui remplissent le monde, car Daniel s'est déjà très bien dominer sa peur pour voler à la défense d'un plus faible. Un jour il s'est élancé contre un veau, qui devait lui paraître un monstre et s'avançait paisiblement vers le jeune Titi [Yves de Forges] brailant au milieu de la cour [à Zriba], en lui criant d'une voix étranglée par la frayeur, des injures et le menaçant d'un caillou. C'était attendrissant. Par contre l'autre jour le pauvre Olivier qui poussait la petite voiture de sa sœur au milieu de l'avenue Massicaut, a lâchement abandonné son équipage au milieu de la route et est venu se réfugier dans mes jupes parce qu'une voiture arrivait au fond de l'horizon.



Marie-Rose est venue passer un mois et demi avec eux cet été et l'on en finirait plus de décrire leurs faits et gestes. Ils n'ont jamais été aussi mignons. Doudou [Daniel] est grand et pas très gros mais sa figure et son sourire sont toujours les mêmes. Il a un cœur d'or mais est très timide. Ce dernier défaut n'étouffe pas Olivier qui dans la rue interpelle les gens avec jovialité. Il est aussi très franc. Quand on demande qui a fait une sottise, il répond en vous regardant bien en face : « Olier ». Je ne me lasse pas d'admirer mon filleul. Doudou et lui aiment beaucoup faire marcher le phonographe. Je voudrais que tu les vois s'affairer autour, on n'a pas besoin de les aider.

Françoise est une petite péronnelle, vive comme un oiseau, poussant des petits cris, excitée, ne riant jamais tant que lorsqu'elle fait enrager quelqu'un. Elle a déjà la passion des poupées, les serrant sur son cœur et les embrasse. Elle a beaucoup de cheveux, longs et bouclés au bout, châtons,

1944. Françoise sur le
perron de la Villa de
Sion des yeux tout

ronds, clairs comme de l'eau et un teint d'une fraîcheur exquise. Le petit trio est vraiment charmant et Marie-Rose n'en est pas peu fière.

Elle voudrait bien elle aussi connaître ceux d'Hélène. Elle va très bien en ce moment et comme elle n'attend, ni ne nourrit un enfant, elle joue au jeune ménage avec Hubert, se débrouillant avec beaucoup plus de désinvolture dans sa maison. Elle n'a pourtant personne pour l'aider. Après avoir essayé une petite bonne stupide elle y a renoncé et se contente du prisonnier de la ferme qui fait la vaisselle et un peu de ménage le matin. Hubert n'a pas été mobilisé, il a toujours à faire quoiqu'il n'y ait cette année ni moisson, ni vendange.

Olivier, Henriette, Françoise, Daniel à Zriba . 1944.



Il faut que je parle d'**Abel** maintenant car tu dois être assoiffé de détails à son sujet. Il a donc participé aux campagnes de Koufra et du Fezzan où il s'est fort bien comporté d'après ce que m'ont dit plusieurs officiers. Chaque fois d'ailleurs que j'ai entendu parler de lui par un tiers c'était toujours pour en dire du bien. Il a reçu la croix de guerre. Depuis mai 43 nous avons correspondu, à intervalles assez espacés il est vrai car il circulait beaucoup dans toute l'A.E.F. Puis son bataillon est remonté en camion à travers le Sahara en 1 mois et 1/2 environ jusqu'à Batna étant parti de Bouar. Le 21 avril au matin nous entendons un klaxon, nous nous précipitons et voyons un grand camion jaune surmonté de 4 ou 5 têtes noires aux sourires éblouissants. Abel en sort, court vers le jardin et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre tout émus de nous retrouver après si longtemps. Il était vêtu de draps de laine et emmitouflé dans un chèche, il paraît qu'ils avaient eu très froid en traversant le Hoggar. Je ne l'ai pas trouvé très changé, sauf qu'il a pas mal engraisé et que ses cheveux se sont éclaircis. Il parle d'une voix brève et rapide, par petites phrases saccadées.

Les premières fois que nous nous sommes vus nous ne nous sentions pas complètement à l'aise à cause de tout ce que nous pensions et n'osions pas exprimer et aussi parce qu'au moment de l'Armistice nous n'étions pas du même bord.

Mais après cela pendant les quelques jours de permission qu'il a passés à Radès, nous étions bien adaptés les uns aux autres, il avait retrouvé sa place au milieu de la bande et s'était bien égayé, parlant plus facilement, se remettant au piano etc... Le premier jour il est juste resté déjeuner et a fait déballer par ses noirs une montagne de caisses et de sacs de provisions. Les braves enfants géants qui n'avaient jamais vu d'escalier butaient chaque fois dans le perron, c'était roulant. Abel a pu avoir Marie-Rose au téléphone juste avant de repartir pour Bir-Bou-Rekba, leur but. Il a aussi pu passer un dimanche avec elle à Zriba, la seule fois qu'il l'aie vue.

Nous l'avons revu ensuite au défilé du 7 mai dont son bataillon formait la plus belle partie. Nous étions au bord du trottoir si bien qu'il nous a très bien vus. Le lendemain soir il est venu dîner et coucher à la maison avec un de ses camarades Crabières dont il parlait déjà en 39. C'est un petit grillon méridional à lunettes, simple et jovial, vraiment sympathique et avec qui on se sent tout de suite en famille.

Abel n'ayant toujours pas sa permission et se trouvant alors à Hammamet, les Quintard ont eu la gentillesse de m'offrir l'hospitalité pour que je puisse profiter de la présence d'Abel. Tu imagines que j'ai accepté avec empressement et la veille de l'Ascension je débarquai de la micheline sur le quai de la gare où Abel et Marie-Elisabeth Quintard, dite M'a, s'étaient retrouvés en m'attendant. Je ne connaissais pas la propriété des **Quintard** qui est ravissante, la petite chambre dans laquelle je couchais ressemblait à une cellule monacale dont la fenêtre grillagée ouvrait sur la verdure du jardin. Abel et moi prenions tantôt nos repas chez les Quintard qui sont vraiment, mère et fille, les meilleures femmes de la terre, tantôt dans un petit restaurant où les officiers prenaient leurs repas. Il faisait un temps exquis, nous avons pris quelques bains, un soir nous sommes allés en bas du camp militaire où nous étions invités à dîner par Crabières avec un autre officier. Le dîner était plantureux et fort bien préparé par les boys qui sont vraiment amusants et sympathiques.

Nous avons regardé des photos de leur voyage à travers le Sahara et joué au bridge. Une autre fois avec les mêmes nous sommes allés en camion à Nabeul. Sur la plage nous avons assisté à l'ensablement d'un gros camion. Après que ces messieurs se soient ironiquement délectés de ce spectacle pendant une demi-heure, ils ont volé au secours de l'enlisé avec leur boy armé de pelles et de tôles, et forts de leur longue expérience ils ont présidé au dépannage du camion qui a exactement duré une heure. En y assistant j'évoquais ce qu'avait dû être leur voyage avec cette manoeuvre combien de fois répétée, certains jours ils ne faisaient que 6 ou 7 kms.

Abel ayant obtenu sa permission nous sommes retournés ensemble à Radès où nous sommes arrivés le mardi avant la Pentecôte. Nous avons trouvé un arabe pour porter les valises, car le soir où je débarquais à Hammamet j'avais confié tout naturellement ma valise à Abel, ne me doutant pas que je lui imposais là une corvée inhabituelle puisque là-bas ils ont toujours des noirs à leur service, et il était arrivé rompu chez les Quintard. A Radès où il devait avoir un mois de permission, j'ai commencé à lui redonner quelques petites leçons de civilité puérile et honnête car après 5 ans chez les sauvages et surtout uniquement entre hommes il avait perdu les habitudes de la civilisation. Je lui donnais des conseils sur la manière de se tenir à table, il se montrait un élève docile et plein de bonne volonté. C'était très drôle. Il avait horreur aussi que je l'emmené « en visite ». Mais une fois qu'il était assis dans le salon de madame Giroud et qu'il avait commencé de raconter ses campagnes, il était à l'aise. Il a été ravi aussi d'entendre Madame **Lescuyer** jouer du piano. C'est vraiment dommage qu'il ait été rappelé au bout de 6 jours car il commençait à s'épanouir et à jouir davantage de la vie de famille.

La veille de la Pentecôte il a ramené à la maison deux camarades retrouvés à Tunis, l'un de son bataillon, l'autre évadé de France, frère d'un de ses anciens à St Cyr avec qui il avait fait de la montagne, très sympathiques tous les deux, **Sabine** [Penet] se trouvant à la maison nous avons passé une charmante soirée. Le lendemain l'un deux a rejoint sa compagnie et **Crabières** a débarqué comme un vieil ami de la maison. A 9 heures du matin j'offrais à ces messieurs des oeufs sur le plat, du fromage, pain confitures, fruits (je serais bien en peine aujourd'hui de faire de même) c'est l'habitude de la colonie café de bonne heure, casse-croûte consistant à 9 heures, repas à midi et 6 heures. Après le dîner Abel prenait toujours du café noir, car il est toujours sujet aux insomnies et il n'y a que cela qui le fasse un peu dormir, si étonnant que cela paraisse.

Cette journée qui avait débuté si joyeusement, après la messe, bain à la plage, se finit plus tristement. Pendant que nous étions à la plage un aspirant passait à la maison pour dire que toutes les permissions étaient supprimées et qu'il repasserait le soir en camion chercher Abel et les autres. Abel était bien triste de nous quitter si vite. J'avais senti que, malgré que je l'ai prévenu, votre absence de la maison lui avait fait de la peine, et qu'il avait souffert de ce vide en se retrouvant à Radès, plutôt que lorsqu'il l'avait appris. Il a pu revenir déjeuner le lendemain en apportant encore quelques affaires, puis ils se sont embarqués rapidement.

J'ai reçu d'abord de ses nouvelles des environs de Naples où il se trouvait très bien, puis une dernière lettre du 9 août me racontant qu'il avait vu Rome qui l'avait enthousiasmé et qu'il était allé à l'audience du Pape. Depuis il a dû débarquer en France et tu auras je l'espère l'occasion de le voir. Je t'ai envoyé dans une carte son secteur postal pour que tu puisses lui écrire : S P. 70.888. Peut-être d'ici quelques temps aura t'il une permission qui lui permettra de vous retrouver, ou au contraire ce sera vous qui pourrez vous rapprocher de lui. De toutes façons ne manquez pas de le revoir avant de revenir ici. Nous avons attendu 2 ans, nous attendrons bien un peu plus s'il le faut mais il me semble que tu n'aurais pas une vraie joie à nous retrouver si tu n'avais pas pu voir Abel. Laurent aura peut-être plus facilement revu des gens de la famille s'il a traversé comme je crois la Normandie et Paris. Je vous reparlerai des autres enfants dans une autre lettre car je ne veux pas surcharger celle-ci, elle arrivera mieux. Je te quitte ma chère Maman en t'embrassant de tout mon coeur ainsi que Papa, dis à tante Colette et Hélène de nous écrire, cela nous fera tant plaisir. Je n'ai pas vu l'écriture d'Hélène depuis novembre 42. Franchement elle aurait pu se fouler un peu plus. A bientôt.

Henriette.

Villa de Sion 17 septembre 1944

Ma chère tante Colette, je sais par Maman que vos allez bien à Sarrau et même qu'elle a pu aller te voir en camion, mais quelle joie ce serait pour moi d'avoir des nouvelles directes. Aussi je m'adresse à toi aujourd'hui en te demandant simplement de communiquer ensuite cette lettre à Maman que tous les détails sur nous intéressent. Je lui ai déjà écrit deux longues lettres mais après un si long silence forcé il y a une foule de choses à raconter ;

Maman m'a appris la mort du père de Mazane. Sans le connaître cela m'a fait de la peine, j'en avais si souvent entendu parler et je garde le souvenir de cette bonne journée que nous avons passée ensemble dans sa famille si sympathique. Tous mes souvenirs de France retrouvent en ce moment une vivacité extraordinaire, mêlés aux beaux projets d'avenir. Si nous pouvons retourner en France l'an prochain j'espère bien te revoir et refaire avec toi le pèlerinage d'Esclaux que Maman me dit avoir fait. Ici notre pensée ne quitte pas tous ceux qui sont en France, particulièrement Abel et Laurent.

Abel a pu passer 6 jours au milieu de nous, fin mai, 5 ans exactement après son départ. Si je ne lui avais pas envoyé peu de temps auparavant une photo de nous je crois qu'il n'aurait pas reconnu ses frères et soeurs, surtout les 3 derniers. Il était ahuri surtout de les retrouver plus grands que lui sauf Dominique naturellement. Charlot est à peu près de sa taille quant à Vincent il le dépasse d'une bonne tête. Il a retrouvé avec plaisir le piano, ses doigts étaient un peu rouillés depuis 5 ans mais au bout de quelques jours il esquissait avec assez d'aisance une valse de Chopin. Son départ a été bien brutal. Jusqu'au 9 août il m'a envoyé de bonnes nouvelles et j'attends avec impatience maintenant celles de son entrée en France.



Laurent qui avait réussi sa philo en juin 43, à défaut des math-Spé a été mobilisé en octobre. Il a commencé par faire son instruction dans l'infanterie à Souk-el-Arba, puis Aïn-Draham. Affecté au génie à Alger, puis au Maroc, il a fait partie de la Division Leclerc. Il nous a envoyé des lettres enchantées d'Ecosse, il parlait l'anglais couramment et les gens le recevaient à bras ouverts. Il était caporal après avoir été reçu 2d sur un peloton de 200. De lui aussi les dernières nouvelles datent du 9 août.

Francis, ton filleul a été reçu en juin dernier à ses Math.Elem et est inscrit au lycée de Tunis en Math Spé, mais il doit passer en octobre le conseil de révision. En attendant il s'est payé de bonnes petites vacances. Nous avons commencé début juillet par faire un petit camp à Hammamet, chez les Quintard, avec la famille Penet, y compris le jeune ménage Hubert qui avait abandonné pour l'occasion ses 3 enfants aux grands parents pour se retrouver ensemble pour la première fois depuis leur mariage. Nous avons passé 10 jours charmants et plein de gaieté en compagnie aussi du brave Henry Guérin venu en permission pour quelques jours, plein de simplicité et de bonne humeur. Ses dernières nouvelles datent de Corse d'où il

Laurent le 25 août 1944, Paris.

pensait partir pour l'Amérique, mais rien de moins sûr. Pour en revenir à Francis, il a continué son été par un camp de P.M. au Kef, beaucoup moins distrayant mais il s'est classé 2d au concours de tir. Reprenant alors les festoyances il est allé passer 15 jours dans le Cap Bon dans la sympathique famille **Cattoir**, cousins des **Ponçon** de Radès, où 4 charmantes jeunes filles s'empressaient autour de lui, également empressé à leur égard. Il est cependant revenu de ce lieu enchanteur et, après quelques jours à la maison, est reparti pour Zriba où il doit chasser avec Pierre Penet. Il aime toujours pianoter.

Charlot qui avait fait sa seconde l'année dernière au collège de Radès a échoué à l'examen de passage, de même Vincent qui avait fait sa 3ème, comme je ne tiens pas à ce qu'ils redoublent je les fais se présenter mercredi prochain à l'examen d'entrée au lycée, s'ils ne réussissent pas encore je les mettrai aux Maristes. Ils ont fait beaucoup de progrès cet été en travaillant le latin et l'anglais avec M. et Mme Berchet, des amis de Radès, et ils s'intéressent à leur travail, ce serait dommage de leur faire perdre une année, surtout avec cette guerre qui mobilise les garçons à 18 ans, ils risqueraient de partir sans avoir fini leurs études. Vincent a aussi pris des leçons de math avec Mlle Eliane Blancheton, je ne sais si ce nom dira quelque chose à Maman. Tous les deux se sont attaqués avec ardeur au jardin depuis près de deux mois. Celui-ci était abandonné depuis le 1 er mai, et dans un état lamentable. Les orangers et mandariniers sont à moitié morts et l'eau nous est mesurée. Mais Vincent transporte sans se lasser des arrosoirs et des seaux d'eau pour arroser les rares arbres qui portent quelques fruits. Ils ont travaillé la terre, le plus près possible des bassins, fait des semis et en quelques jours on a vu ce petit coin se couvrir d'une verdure éclatante. Ils repiquent choux, blettes poireaux fenouil, nous avons déjà mangé des radis et un petit plat de verdure. On les voit toute la journée arroser et arracher la mauvaise herbe. Je n'ai jamais eu besoin de les encourager.

Charlot continue de faire des petites maquettes de bateaux, ajoutant chaque fois quelques perfectionnements. C'est toujours lui le plus complaisant de la bande et il a gardé son esprit méticuleux et précis.

Vincent au contraire est toujours bouillonnant et plein de fougue, mais sa physionomie s'éclaire rarement d'un sourire ou alors au contraire ce sont des fou-rires qu'il n'arrive pas à contenir. Il est plus mûr d'esprit que Charlot. Il fait avec frénésie tout ce qu'il fait que ce soit le ménage de sa chambre ou ses

gammes au piano. A un moment il étudiait plusieurs heures par jour. En ce moment il s'est ralenti pour préparer son examen et jardiner, mais il a fait de grands progrès quoique manquant encore de mesure et de finesse dans son jeu. Son professeur est Madame Giroud.



Dominique a toujours son petit museau pointu. Il a beaucoup grandi et est un peu pâlot quoique plein de vivacité et de gaieté. Lui aussi a travaillé cet été avec les Berchet pour entrer en 5ème. Il continuera donc d'aller en classe à Radès. Lui aussi est en ce moment à Zriba avec Francis. Je lui avais déjà fait faire une cure d'un mois là-bas au début de l'été avec France, ils avaient ainsi du lait à volonté. Il a aussi fait un camp scout de 15 jours dans la belle propriété de M'raïssa, dont il est revenu enchanté. Il sait très bien amuser les enfants et ses neveux adorent leur cher « mimique ».

Francette va entrer en 7ème. Elle est rêveuse sentimentale et douée d'une imagination débordante. Un soir avec sa chère amie Nicole Rousselon elle a organisé une petite séance dont tous les numéros étaient de leur composition air, paroles mise en scène. Elles s'étaient affublées de déguisement aux couleurs éclatantes, leurs danses étaient pleines de grâce et paroles et chansons étaient vraiment pas mal, Olivier et Doudou faisaient les figurants et si leurs gestes ne correspondaient pas au plan prévu, Francette improvisait sur le champ des paroles plus adéquates. Elle a aussi été

prise d'une grande ardeur religieuse à la lecture de la vie de la petite Anne de Guigné. Elle voulait devenir sainte. Ce n'étaient plus que prières, sacrifices, lectures pieuses et elle raconte maintenant qu'elle a failli devenir sainte. En ce moment elle joue à la poupée avec la petite Bichon, fille d'un camarade d'Abel dont la femme est à la maison. Ton grand poupon, donné à Hélène, fait maintenant ses délices, quoique tombé dans un état de décrépitude lamentable. L'autre jour elle a imaginé pour recouvrir le crâne chauve d'un de ses poupées, d'y coudre les petits rouleaux de cheveux que Marie-Rose enlève de son peigne. Je m'en suis aperçu hier avec horreur. Elle raffole des chiffons, des déguisements et pour discipliner un peu cela je lui fait coudre un jupon pour elle. Elle ne s'en tire pas trop mal, mais sa patience est vite à bout.

J'espère que tu me parleras en détails aussi de tes enfants et de tous les amis de là-bas.

Je vois souvent Mimi Renoux toujours avec ses parents, son mari Albert Dupas, un gars de ch" Nord, étant en Italie Ils font un contraste amusant, elle brune méridionale, lui encore plus blond que moi et aussi calme et froid qu'elle est impétueuse. La voici mère d'un magnifique garçon Hubert, beau comme un enfant Jésus, toujours souriant, un modèle mais qui épuise sa pauvre mère. C'est aussi le cas pour Marie-Thérèse Huet qui a 2 beaux enfants, un garçon de l'âge d'Olivier Penet et une petite fille de 6 mois, son frère Jean vient d'avoir un fils. Toutes les amies de ma génération sont maintenant mariées et mères de famille. Ce qui m'amuse le plus ce sont toutes ces fiançailles dans la famille, de cousins et cousines que j'avais quitté enfants. Les dernières de Paul J.N. avec Guiguite Brézun sont les plus inattendues. Le brave Jacques ne vas tarder j'espère à suivre l'exemple de son jumeau.

Ici a eu lieu le 8 août un mariage qui intéressera vivement Maman. C'est celui de Magui Penet avec Charles de Forges, le jumeau de son beau-frère. Cela s'est vite décidé, ils se sont fiancés le 1er juillet.



C'est un très beau garçon, elle paraît très heureuse et elle est capable de modeler son mari qui est en adoration devant elle. Sa soeur **Sabine** qui a mon âge s'est engagée comme infirmière et est maintenant en France. Je t'assure que je l'enviais de partir et si je n'avais pas été retenue à la maison avec quelle joie aurais-je fait comme elle.

Par contre le pauvre Charles se trouve dans une situation bien pénible.

Quant à la modeste signataire de ces lignes elle se sent vieillir terriblement. Ce qu'il y a de bon c'est que la brave Jeanne s'applique toutes les corvées et qu'il ne me reste pas grand-chose à faire mais j'ai besoin de retrouver un peu d'indépendance. Maman manque bien aussi à Francette qui déverse sur moi sa tendresse refoulée.

Je te quitte ma chère tante Colette après avoir passé un bon moment avec toi, je t'assure, présente mon plus affectueux souvenir à oncle Louis, je t'embrasse de tout mon coeur ainsi que ton blond quatuor, ta nièce qui t'aime beaucoup.

Henriette



Diebel Bou-Kornine, vue depuis Radès.